

Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



GWEN LEE

LE COMMERCE D'EXPORTATION DU CANADA REPOSE SUR UNE FONDATION SOLIDE

Chiffres Comparés

1928 et 1929

les Dix Premiers Mois

A première vue, les chiffres des exportations du Canada au cours de l'an passé donnent l'impression d'une dépression générale ou d'une tendance en ce sens. L'analyse prouve cependant que c'est tout le contraire.

En vertu de conditions que personne ne saurait contrôler, les exportations de matières premières, surtout le grain et les produits du grain, accusent une diminution de \$70,700,000.

Mais, d'un autre côté, les exportations de marchandises, manufacturées ou en partie manufacturées, accusent une augmentation de \$46,500,000, ce qui est au taux de 9.4%.

La tendance de l'activité des affaires d'exportation de l'année est clairement dans le sens suivant: augmentation dans les exportations de marchandises manufacturées ou en partie manufacturées, tandis que les exportations de matières premières accusent une diminution considérable.

EXPORTATIONS
POUR LES DIX PREMIERS MOIS DE 1929
Comparées avec les Dix Premiers
Mois de 1928

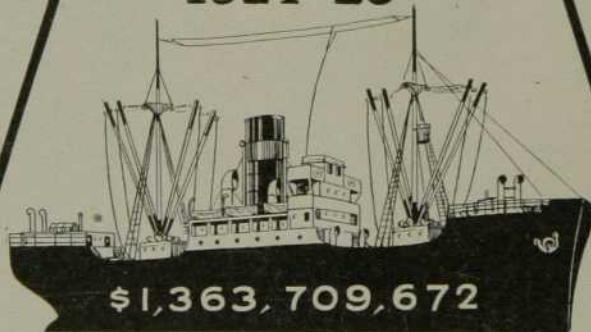
Marchandises, entièrement ou en partie manufacturées (excepté la farine)	1928	1929	- - augment. - - diminut.
	\$470,582,601	\$514,985,409	9.4% - -
Autres commodities	209,767,048	224,789,418	7.2% - -
Blé	304,170,889	200,310,311	51.1% - -
Autres grains	34,944,278	18,842,430	85.6% - -
Farine de blé	51,444,533	45,707,655	12.0% - -



1921-22



1924-25



\$1,363,709,672

1928-29

CHAQUE ANNEE IL AUGMENTE
EN VOLUME ET EN IMPORTANCE
POUR CHAQUE LOCALITE DU
DOMINION

PLUS de deux millions de Canadiens trouvent maintenant leur vie dans les affaires d'exportation. Le commerce du Canada à l'étranger est devenu tellement considérable, que près d'un quart de notre population en attend la nourriture et le vêtement; compte sur lui pour le foyer, les épargnes, le confort et le luxe. Le commerce d'exportation fait sentir ses bienfaits dans chaque localité et sur chaque ferme.

SUR UNE FONDATION SOLIDE

L'approvisionnement des marchés étrangers constituant une *Affaire Profitable*, l'effort canadien, d'année en année, est plus activement dirigé dans ce sens. Notre commerce d'exportation repose sur une fondation solide. Nos marchandises sont en demande. Au cours de l'an dernier, pas moins de 411 nouvelles agences d'affaires furent ouvertes en pays étrangers par nos Commissaires du Commerce, dans l'intérêt des manufacturiers et des producteurs canadiens. Nos exportations sont devenues très variées. Elles com-

prennent plus de 600 classes distinctes de commodités et la liste s'allonge toujours. Nos marchandises trouvent leur chemin sur toutes les routes du commerce.

EN PAYS ELOIGNES

Pensez un moment à cette diversité et voyez comment nos gens multiplient leurs artères de commerce dans le monde entier. Voici quelques exemples: Broche à Clôture pour la Nouvelle-Zélande — Automobiles pour les

Indes — Fanaux pour l'Afrique-Est — Outils de Constructeurs pour Fidji — Instruments Aratoires pour la Suède — Papier-Tenture pour le Chili — Plancher à Boîtes pour l'Egypte — Crème Glacée pour la Chine — Lait pour l'Honduras — Cuir pour Hong-Kong — Poisson pour les Indes Néerlandaises — Pneus en Caoutchouc pour la Tchéco-Slovaquie — Chaussures en Canevas pour les Antilles — Farine pour l'Afrique Orientale — Portugaise — Machinerie pour le Brésil — Camions pour la Mésopotamie — Radio pour l'Argentine.

Commissaires du Commerce du Canada à l'Etranger

Argentine	E. L. McColl, Buenos-Ayres
Australie	D. H. Ross, Melbourne
Belgique	Jean J. Guay, Bruxelles
Brésil	A.E. Bleakney, Rio-de-Janeiro
Antilles Anglaises	R. T. Young, Port-d'Espagne, Trinidad
Antilles Anglaises	P. W. Fraser, Kingston
Chine	L. M. Cosgrave, Shanghai
Cuba	James Cormack, La Havane
France	Hercule Barré, Paris
Allemagne	L. D. Wilgress, Hambourg
Grèce	Henri Turcot, Athènes
Hollande	J. C. McGillivray, Rotterdam
Hong-Kong	Paul Sykes, Hong-Kong
Inde et Ceylan	Richard Grew, Calcutta
Etat L. d'Irlande	J. H. English, Dublin
Italie	A. B. Muddiman, Milan
Japon	J. A. Langley, (Secrétaire Commercial de la Légation Canadienne à Tokio)
Kobe	(Commissaire de Commerce Intérimaire)
Mexique	C. Noel Wilde, Mexico
Indes Néerland.	G. R. Heasman, Batavia
Nouvelle-Zélande	C. M. Croft, Auckland
Norvège	F. H. Palmer, Oslo
Pérou	G. R. Stevens, Lima
Panama	J. A. Strong, Panama
Afrique-Sud	C. S. Bissett, Le Cap
Royaume-Uni	Harrison Watson, Londres
	J. Forsyth Smith, Londres
	Harry A. Scott, Liverpool
	Douglas S. Cole, Bristol
	Gordon B. Johnson, Glasgow
Etats-Unis	Frederic Hudd, New-York
	R. S. O'Meara, Chicago
	San-Francisco (sera ouvert plus tard).

Directeur du Service des Renseignements Commerciaux,
C. H. PAYNE, Ottawa

COMMENT LES CANADIENS PEUVENT AIDER

Cependant, c'est aux Canadiens eux-mêmes de saisir les plus grandes opportunités qui sont offertes. Producteurs et manufacturiers peuvent aider nos exportations de plusieurs manières:

1. Produisant la sorte de commodités dont les autres pays ont besoin;
2. Maintenant la production de façon à assurer la continuité d'approvisionnement;
3. Gardant de rigides standards pour tous les produits;
4. Se familiarisant avec les méthodes d'affaires à l'étranger.

AYEZ LES DERNIERS RENSEIGNEMENTS

En plus des Bureaux des Commissaires du Commerce dans le monde entier, le Ministère du Commerce maintient à Ottawa un Service de Renseignements Commerciaux très spécialisé. Le seul devoir de cette organisation est d'assister les exportateurs. Quelque soit votre problème d'exportation, adressez-vous d'abord au Service de Renseignements Commerciaux. On vous fournira les derniers renseignements, et vos affaires seront facilitées de toutes les manières possibles.

MINISTERE DU COMMERCE

HON JAMES MALCOLM,
Ministre.

OTTAWA

F. C. T. O'HARA,
Sous-Ministre.

Volume XLI

Tél.: LANCASTER 5819 - 6002

Montréal,

No 35

25 janvier 1930

Le Samedi

(Fondé en 1889)

ABONNEMENT

Canada

Un an - - - \$3.50
Six mois - - - 2.00
Trois mois - - - 1.00

Etats-Unis et Europe

Un an - - - \$5.00
Six mois - - - 2.50
Trois mois - - - 1.25

HEURES DE BUREAU

9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. à midi

Le magazine national des canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
975, rue de Bullion

MONTREAL - - - CANADA

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt.,
as second class matter under Act
of March 1879

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
maille commençant cinq
jours avant de les livrer.Tarif d'annonces journal
sur demande.

Carnet Editorial

La Fourmilière



UX temps déjà lointains d'une jeunesse dont l'exubérance trouvait un aliment de choix dans cette période bénie de tous les étudiants qui s'appelle les vacances, il m'est arrivé de procéder à une expérience un peu cruelle en soi, mais que je trouvais infiniment intéressante.

D'un coup de pied plus ou moins rude mais toujours savamment appliqué, je m'amusais à bouleverser brusquement cette construction fort compliquée que les fourmis des diverses espèces élèvent à l'abri des bois et d'autres endroits où la sécurité peut leur paraître assurée.

Ce n'était pas par banal esprit de destruction que j'agissais ainsi, mais pour voir et étudier l'admirable activité avec laquelle les bestioles s'employaient à réparer les dégâts, une fois les premiers moments de stupeur passés.

C'était alors un affaînement prodigieux. De tous côtés, dans tous les sens, les fourmis surgissaient des profondeurs de leur labyrinthe et se croisaient dans une course folle qui défiait l'oeil pour les suivre individuellement. Il semblait tout d'abord que ce mouvement désordonné n'était que le résultat d'une panique intense et de nature à augmenter encore les effets du désastre; pourtant, après quelques instants d'observation, il était facile de se convaincre du contraire.

Avec la précision d'une machine bien réglée, tout ce petit monde s'agitait, courait, allait ici, revenait là, mais sans aucune dépense d'effort inutile. Chaque mouvement accompli avait son but et son résultat. A l'aide de leurs fortes mandibules, les fourmis transportaient en hâte les larves et les matériaux; elles déblayaient, rangeaient, remplaçaient, disparaissaient, revenaient tandis que, graduellement les effets du cataclysme s'effaçaient et que tout se retrouvait en ordre.

Une heure ou davantage plus tard — selon la violence du coup de pied, — les choses étaient de nouveau comme auparavant.

Bouleversement de fourmilière, incident banal, direz-vous, et qui ne mérite guère d'attirer et surtout de fixer l'attention! Eh bien, je crois au contraire qu'on peut en tirer un profond enseignement comme, d'ailleurs, de toutes les petites choses que nous ne prenons pas la peine d'observer parce qu'elles nous semblent ne tenir qu'une place négligeable dans la vie universelle.

En principe, il n'y a pas de petites choses; il n'y a que de petites manières de les voir.

Inconsciemment, l'homme se croit, dans tout ce qui existe, la seule vraie base d'estimation, l'unique sujet de comparaison; il ramène tout à lui-même ou plutôt à ses proportions. Il qualifie de petit ce qui lui est inférieur en dimensions et de grand ce qui lui est dissemblable dans l'ordre contraire.

C'est une profonde erreur.

L'infiniment petit et l'infiniment grand tiennent une place aussi importante l'un que l'autre dans l'infini de l'immensité; la seule différence "apparente" qui puisse exister entre eux est une illusion causée par la faiblesse de la vue humaine ou la distance d'observation.

Pour un habitant de la planète Mars, le bouleversement d'une fourmilière ou celui qui a ensanglanté le monde pendant plus de quatre années se réduisent aux mêmes proportions. Considérées au point de vue de l'éternité des temps, les deux choses ont exactement la même durée.

Il n'est même pas besoin de prendre un point d'observation aussi éloigné. Plaçons à côté l'un de l'autre une mouche, un homme et un éléphant; c'est-à-dire le très petit et le très gros selon l'estimation du bipède humain qui se croit lui-même un modèle de proportions. Maintenant, qu'un observateur situé à une dizaine de milles de là essaie de les distinguer avec le seul secours de ses yeux et de les classer d'après leur espèce. La chose lui sera complètement impossible car il ne pourra même pas soupçonner leur existence.

Ce sera pour lui l'infiniment petit à tel point que cela deviendra inexistant.

Réduisons la distance d'observation mais réduisons aussi les dimensions des sujets observés; la fourmilière de tantôt avec toute sa population d'une activité fébrile, ses galeries innombrables, son travail organisé d'une façon minuscule

intelligente, sa hiérarchie et sa discipline, cette fourmilière, dis-je, est-elle inférieure à bien des groupements humains où le désordre, les moeurs douteuses et l'anarchie servent d'étendards?

Allons plus avant dans le domaine des petits; utilisons le microscope pour élargir notre champ d'investigation. Nous découvrons alors des merveilles insoupçonnées, des mondes nouveaux débordant de vie et d'activité, des animalcules admirablement constitués et qui ont les mêmes raisons que l'homme de se croire des "centres", des bases d'évaluation, des êtres situés eux-mêmes à égale distance de l'infiniment petit et de l'infiniment grand.

Pour eux, l'homme n'existe plus, il est hors de toute conception possible; microbes perdus dans la profondeur de ses tissus, c'est une très infime partie de son être qui constitue pour eux un univers immense et, en dessous d'eux, dans l'échelle des dimensions, il y a encore d'autres mondes nouveaux, d'autres êtres, des courants de forces, des agitations, des bouleversements comparables dans leur milieu aux plus violents cataclysmes qui ravagent périodiquement notre planète et que tout le génie humain ne soupçonnera jamais même avec l'aide des plus puissants appareils.

Voici par exemple une blessure profonde; les tissus gravement lésés sont jetés dans une perturbation comparable à celle de la fourmilière de tantôt. D'une part la destruction qui tend à se propager comme s'écroulent de plus en plus des édifices sapés à la base; d'autre part un travail mystérieux qui commence immédiatement et combat avec énergie cette destruction. Deux forces contraires sont en lutte incessante, opiniâtre; la science humaine aide le travail de réparation dans la mesure de ses moyens, elle lui fournit des matériaux dont une faible partie seulement est utilisée. La "fourmilière" travaille avec une prodigieuse activité et souvent elle arrive à réparer les dégâts.

Quelquefois aussi, la tâche est au dessus de ses forces, la brèche est impossible à réparer et il en résulte des conséquences, que, faute de mieux et par manière de consolation dans la défaite subie, l'homme qualifie de noms pompeux qui viennent s'ajouter à la liste déjà si longue de toutes les misères humaines.

Tout ce travail organique incessant échappe à l'observation directe; il n'est pas moins réel, acharné, continu, implacable comme la lutte de deux peuples dont l'un doit fatalement finir par avoir raison de l'autre.

Voilà, très superficiellement envisagé, ce que nous jugeons "petit" par rapport à nous; passons de l'autre côté de la ligne de démarcation que nous avons un peu témérairement établie et jetons un rapide coup d'oeil sur l'infiniment grand.

Par une nuit bien claire, quand l'atmosphère est exempte de nuages, nous voyons briller au firmament les milliers d'étoiles qui composent notre univers. Naïvement, l'homme a voulu assigner des dimensions à cet univers et, naturellement, comme toujours, il s'est pris comme base dans ce calcul d'évaluation. Ses dimensions suffisamment multipliées lui ont donné une mesure de longueur qu'il a bien vite trouvée insuffisante et il lui a fallu recourir à de petits subterfuges.

Il a donc inventé les "années de lumière" pour faciliter sa besogne; la lumière parcourant, en nombres ronds, deux cent mille milles à la seconde, il a réussi à calculer ainsi que la plus proche des étoiles est à quatre années et demie de lumière de la planète où le plus clair de son temps se passe à divaguer et à souffrir.

Ce chiffre l'a rendu pensif et il a eu l'intuition de n'être que fort peu de chose dans l'immensité qui l'entourait, mais il devait avoir d'autres surprises.

Poussant ses calculs un peu plus loin, il apprit que d'autres étoiles étaient à dix ans, cent ans, mille ans, dix mille ans de lumière et, du coup, il en demeura tout épouvanté. Que devenait-il dans cet espace immense qui se creusait davantage à mesure qu'il essayait de le sonder? Plus il voyait loin devant lui et plus il se rapetissait lui-même. Le microscope lui avait déjà ouvert un abîme, le télescope lui donnait un autre vertige...

De l'étude du double champ de vision que lui avait valu son amour de la science (c'est de ce terme poli que l'homme qualifie sa perpétuelle curiosité) il fallait tirer une conclusion. Ce fut en somme très facile mais fort peu à l'avantage du bipède qui s'était cru jusqu'alors un article d'importance, que dis-je, l'article le plus important dans la machinerie universelle!

Il est toujours désagréable de tomber du haut d'un piédestal et ce qui compliqua singulièrement la chute que l'homme fit du sien, c'est qu'il ne trouva plus de niveau ferme où s'arrêter dans ce parcours descendant.

Il s'était cru trop grand et ne savait plus s'il n'allait pas se trouver trop petit. D'un côté il avait conscience de n'être qu'un atome, un rien dans l'infinie grandeur de la création et, de l'autre, quand il se penchait sur cet autre vide où il avait découvert une faible partie du monde des infiniments petits, il avait la vague sensation d'être lui-même un infini de grandeur ou quelque chose d'approchant... Où était la vérité?

C'est peut-être en regardant une fourmilière qu'on peut, sinon la trouver, du moins la soupçonner. Fourmilière ou grande nation sont, l'une et l'autre, selon le point de vue, de l'infiniment grand ou de l'infiniment petit.

Et c'est pour avoir donné jadis des coups de pieds aux premières que j'ai admis ce grand principe lequel est sans doute le commencement de la sagesse...

FERNAND DE VERNEUIL

J'AVAIS dix ans et j'étais le confident de Rose, notre petite bonne. Blonde et jolie, ses joues étaient roses comme son nom. Tout au-dedans de moi-même, je songeais que ses yeux, d'un bleu tendre, semblaient deux fleurs épanouies.

Dans la cuisine, elle me faisait moudre le café ou écosser les petits pois : deux missions de confiance dont j'avais le droit d'être fier. Elle me contait ses amours, et les fleurs ingénues qu'elle ouvrait sur le monde souriant et ne voyaient que douceur.

— En allant chez la mercière, me souffla-t-elle un jour, j'ai vu Adolphe ! Il fumait une cigarette sur le pas de la porte de son patron. Il m'a fait *bonjour* de la main. Puis il a rougi jusqu'à la racine des cheveux. Comme je continuais mon chemin, il m'a appelée : "Psst !". Je me suis arrêtée et je l'ai écouté. Il m'a dit...

Elle ne put aller plus avant. Elle m'étreignit farouchement, puis répartit :

— Ecoute, Charlot... Tu me promets de ne rien dire?... Adolphe m'a demandée en mariage !

— En mariage ! me récriai-je, les yeux écarquillés. Alors, tu seras la femme d'un coiffeur?... Moi, j'aimerais pas ça ! On doit trouver des cheveux dans la soupe !

La figure de la petite Rose se rembrunit un peu.

— Ne dis pas de bêtises et écoute-moi, répartit-elle. Adolphe m'épousera dans deux ou trois ans : aujourd'hui, nous sommes trop pauvres l'un et l'autre. Et je serai heureuse..., si heureuse !

— Tu nous quitteras ! fis-je sur un ton de reproche.

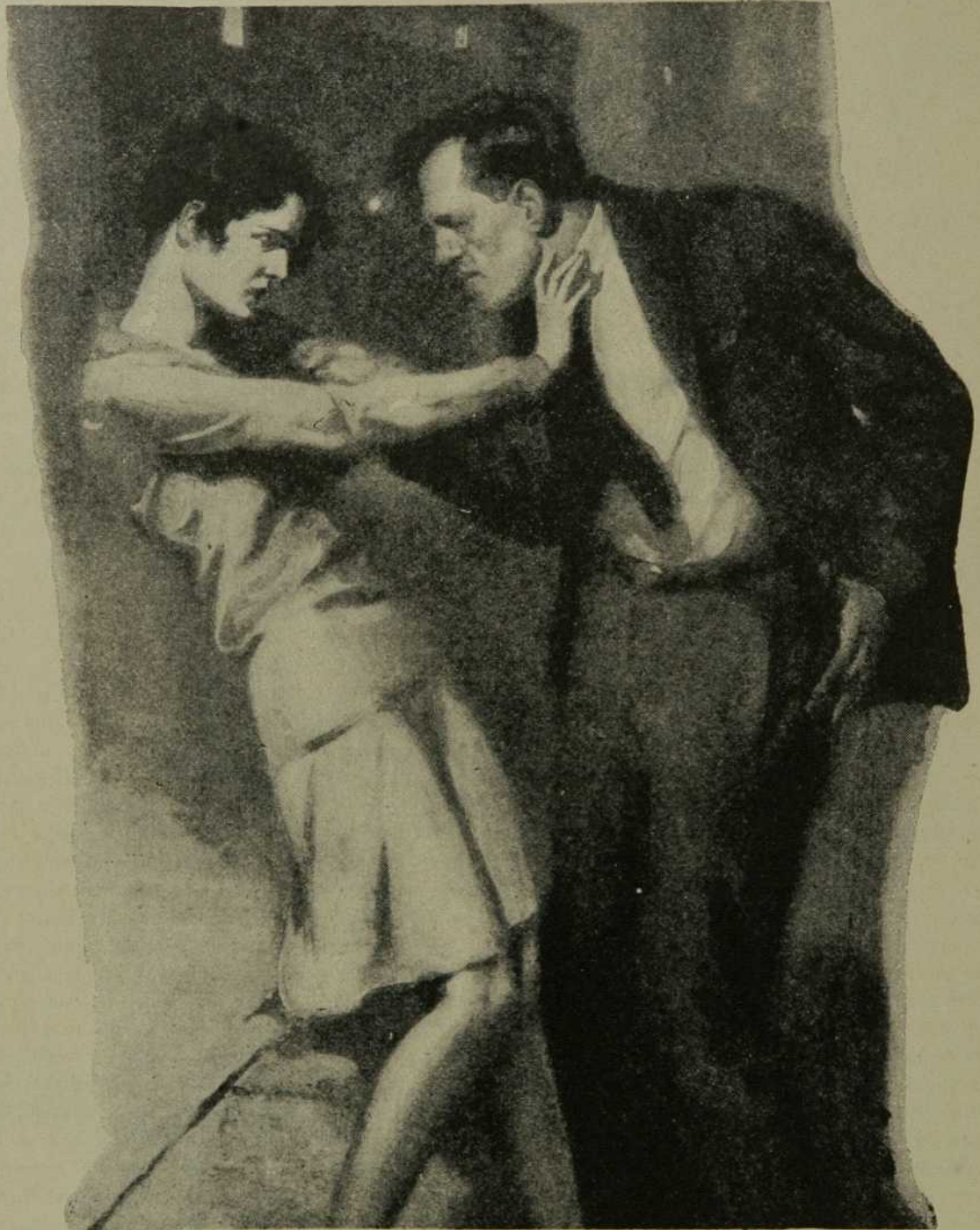
— Tu viendras te faire couper les cheveux chez nous, reprit Rose. Toutes les semaines, si tu veux. Nous aurons un beau salon de coiffure, avec des glaces, des lavabos, des étagères, des flacons de cristal... Et puis, je viendrai te dire bonjour en allant faire mes commissions.

Sur ces promesses, j'embrassai Rose et je lui assurai qu'Adolphe était un jeune homme de bien belle tournure.

— S'il est beau ! fit Rose extasiée. Et grand, et chic, et distingué !... Un monsieur, quoi !

*
* *
*

Huit jours après, Rose me confia qu'Adolphe allait jouer la comédie.



" ALLEZ-VOUS-EN ! "

ÉGLANTINE

par Henri-Jacques Proumen

— C'est aux "Disciples de Thalie", me dit-elle. On y donne, dimanche prochain, une matinée. Comme c'est mon jour de sortie, j'irai. Ah ! mon petit Charlot, tu penses si je serai fière !

Je vis comme une perle de rosée trembler dans les yeux tendres, d'un bleu de myosotis.

— Je t'accompagnerai ! déclarai-je.

Je plaicai si bien ma cause auprès de mes parents que, le dimanche suivant, j'assistais, à côté de Rose, au spectacle des "Disciples de Thalie". Le public s'entassait sur de longues bancelles. Les hommes fumaient et crachaient, les femmes poussaient de gros rires. On se sentait dans la plus charmante intimité...

Rose semblait plus pâle que de coutume. Coiffée d'un misérable petit chapeau noir, elle était pauvre et belle, avec quelque chose d'angoissé qui me fit mal.

— Adolphe tient un des principaux rôles dans la comédie, assura Rose. Lequel ? Il n'a pas voulu me le dire ! Ah ! C'est que je suis impatiente !

Les trois coups ! Le rideau se leva sur un décor sang de boeuf avec des lucarnes peintes en noir et, accrochés aux murs, d'horribles chromos aux couleurs violentes : un salon. On allait donner "Les Deux Sœurs", de Jules Moinaux. On chuchotait le nom de Mlle Aglaé Bertrand, qui devait y jouer le rôle d'Eglantine. Qu'était

donc cette jeune fille que personne ne connaissait ?

— Une artiste du Théâtre de Lille, grailonna un gros homme imposant, nez mauve et moustache en crocs.

Et, à l'entour, on murmura avec admiration :

— Du Théâtre de Lille ! Chouette, alors !

Lorsque Eglantine parut, un long frémissement déferla en vague dans le public. Elle avait une tête chevaline sous sa perruque rousse, aux ondes dures. Sa taille semblait avoir été façonnée à coups de serpe dans le tronc d'un baliveau. Ses pieds apparaissaient énormes, rudement chaussés. On

(Suite à la page 40)

LORSQUE L'AUDIENCE
ETAIT LEVEE...

L'Illusion de M. le Président

par Eugène Drevet

DEPUIS la mort de sa fille, survenue presque inopinément quelques mois après celle de sa femme, M. le président Lespic vivait fort retiré. Autrefois, dans le désir sans doute d'être agréable à ces deux êtres adorés, il paraissait rechercher avec un certain empressement les distractions et les plaisirs mondains, s'associant volontiers par sa présence aux parties, à toutes les fêtes organisées par la société de Saint-Romain; aujourd'hui, inconsolable, ne fréquentant plus personne, il ne sortait que pour se rendre au Palais où, par sentiment de son devoir, et parce qu'il y trouvait un adoucissement passager à ses tortures morales, il remplissait ses fonctions avec le même zèle que par le passé.

Mais, l'audience levée, les affaires expédiées et toutes les pièces revêtues de sa signature enveloppée d'un énorme paraphe à la mode ancienne, il se hâtait de regagner sa demeure. Il traversait le large vestibule au fond duquel on apercevait les allées un peu négligées du jardin, gravissait l'escalier en pierre et poussait la porte de son cabinet. Enveloppé de sa robe de chambre, il se remettait avec une sorte de rage au travail, à cette vaste compilation juridique entreprise uniquement pour distraire sa pensée de ses tristes-

ses et des souvenirs douloureux qui l'obsédaient. Sous prétexte d'éviter une perte de temps, en réalité pour ne pas se retrouver dans la salle à manger où semblait bruir à son oreille l'écho des conversations animées qui s'étaient tenues autour de la table et des frais éclats de rire de Blanche, il faisait apporter ses repas dans son cabinet.

Jamais il n'entrait au salon où, dans l'ombre des volets mi-clos, luisait, au-dessus des sièges entourés de hausses, l'or terni des portraits d'ancêtres—magistrats à la mine grave comme le dernier de leur race. Quand la fatigue de son esprit l'obligeait à suspendre sa tâche, il allait et venait le long des couloirs où son pas glissait sans bruit sur les tapis.

A la tombée de la nuit il descendait au jardin et, les mains derrière le dos, le menton incliné, il se promenait de longues heures dans les allées de sable fin contournant des corbeilles de roses, des massifs de géraniums et de rhododendrons. Le parfum des fleurs lui semblait l'haleine de celle dont l'âme virginale flottait peut-être autour de

lui, dans la clarté sereine des étoiles. A cette pensée il tressaillait, croyait entrevoir au coude d'une allée, dans un coin d'ombre, une forme vague, indécise, une robe claire, une écharpe blanche, qui fuyaient comme pour se dérober à son attente, à ses mains tendues.

Déçu en son fol espoir, il regagnait plus triste son cabinet où la lumière brillait parfois jusqu'à l'aube.

Les années s'écoulaient sans adoucir l'amertume de ses regrets. Sa haute taille commençait à se courber; les rides de son visage, aux lèvres rasées, que faisait paraître plus pâle la neige des courts favoris, se creusaient plus profondément. Loin de tourner à la misanthropie, comme il arrive après les coups brusques et impitoyables du Destin, son âme semblait s'ouvrir plus largement à l'indulgence et à la pitié. Devant des misères où des déchéances peu dignes de compassion, il avait des accès soudains de sensibilité qui étonnaient de la part d'un caractère aussi rigide et qui faisaient dire aux magistrats et même aux avocats dont les clients bénéficiaient de ses dispositions bienveillantes que "l'heure du repos était arrivée pour M. le président."

M. Lespic, qui ignorait bien entendu ces propos, ne songeait guère, en dépit de son âge, à faire valoir, suivant l'expression consacrée, ses droits à la retraite. C'était avec terreur qu'il envisageait le moment où, bon gré mal gré, il faudrait abandonner son siège. A quoi se rattacherait-il? Comment occuperait-il ses loisirs forcés? Son grand ouvrage touchait à sa fin. Dans quelques mois il pourrait le livrer à l'impression. D'avance, il sentait bien que l'énergie, sinon les forces, lui manqueraient pour l'atteler à une besogne aussi ardue que celle qui l'absorbait depuis plus de dix ans.

— Je ne serai plus alors, se disait-il, qu'une épave entraînée au fil de l'eau, qui glisse lentement, au caprice du courant, jusqu'au gouffre final!

II

Un soir d'automne, M. le président Lespic, devant sa table encombrée de livres et de papiers, songeait, pour la centième fois peut-être, avec une cruelle inquiétude, au désarroi qui résulterait pour lui de sa mise à la retraite. L'événement si redouté pouvait se produire au premier jour. Il n'ignorait pas que s'il devait à ses bons

(Suite à la page 39)



"JE FUS L'UN DES PREMIERS A ME RETROUVER DANS LA RUE..."

LE SOSIE DE L'ASSASSIN

par H. W. Hornung

CE fut dans l'express d'Ecosse de minuit, pendant le long trajet sans arrêt de Londres à Crewe, que je m'aperçus pour la première fois de mon effarante ressemblance avec Rowland Chandler. La froide horreur que m'inspira cette pénible constatation m'a laissé une impression plus profonde que la tragique aventure dont elle fut suivie, précisément sans doute parce que j'étais de sang-froid, qu'il me restait encore du temps pour réfléchir, et que je n'avais, selon toute apparence, aucune raison d'éprouver de sérieuses appréhensions à ce sujet.

Néanmoins, je confesse que, sur le moment, je ne fus pas sans éprouver quelque gêne. Bien plus que par son crime, d'ailleurs banal, ce jeune Chandler avait répandu l'épouvante dans Londres par la façon extraordinaire dont il avait réussi à disparaître, aussitôt son forfait accompli. Les journaux du soir triomphaient; une affaire aussi sensationnelle était pour eux une aubaine inattendue; aussi le nom du jeune criminel s'étalait-il sur toutes les manchettes, et des colonnes entières étaient-

elles consacrées au récit du crime, à l'enquête, aux rapports des témoins et à la fuite inexplicable du bandit. Ma curiosité éveillée par ces titres prometteurs, je commençais déjà à m'absorber dans la lecture du journal que j'avais acheté avant de partir, quand je fut soudain frappé de voir mon portrait au milieu de la première page. Mes yeux coururent tout de suite au nom qui était écrit au-dessous. Était-ce donc la gloire qui m'arrivait enfin? Hélas! non, c'était l'opprobre au contraire, et le nom n'était pas le mien: c'était celui de Rowland Chandler! Or j'apercevais, sur cette photographie, chacun de mes traits reproduit d'une manière aussi frappante que quand je me regarde dans la glace.

Le premier moment de stupéfaction passé, presque instinctivement, j'élevai mon journal à la hauteur de ma figure, afin de la dissimuler aux regards, car je n'étais pas seul dans mon compartiment; puis, j'envisageai ma situation. Ma ressemblance avec Chandler était un fait établi, incontestable, patent pour

quiconque avait des yeux et savait s'en servir: il suffisait de regarder et de comparer. N'en avais-je pas eu la preuve dans la soirée même? A présent, en effet, me revenaient en mémoire certains menus incidents auxquels je n'avais, au moment où ils s'étaient produits, attaché aucune importance. Je comprenais maintenant pourquoi le cocher qui m'avait conduit à la gare m'avait dévisagé avec tant d'insistance; je m'expliquais pourquoi il s'était arrêté au coin de la rue et je devinais ce qu'il avait demandé au policeman, qui heureusement me connaissait de longue date. Et puis ce gros homme à la gare d'Euston, avec son chapeau melon et son pardessus de drap bourru. Il avait dû me suivre depuis l'instant où j'étais descendu de mon cab jusqu'au guichet. Je me souvenais même qu'il avait fait la queue avec moi, sans prendre de billet, ce qui m'avait paru bizarre sur le moment, mais qui devenait tout naturel: l'intonation de ma voix avait aussitôt démontré à ce perspicace limier de Scotland Yard que je n'étais pas

celui qu'il recherchait; car, en dépit de la ressemblance des traits, il devait y avoir une sensible différence de manières entre Rowland Chandler et moi.

Mais s'il était facile pour un détective de faire à première vue ces distinctions-là, il n'en était et ne pouvait évidemment pas en être de même du vulgaire qui, en apercevant mon portrait publié dans les journaux comme celui d'un assassin, devait fatalement me regarder d'un oeil soupçonneux. Or, le voyageur assis dans le coin en face de moi était, lui aussi, en train de lire un journal du soir. Nous n'étions que nous deux dans ce compartiment de troisième. Et nous devions y être seuls en tête-à-tête pendant trois interminables heures! Je regardais les jambes de mon compagnon, ses pieds chaussés de grosses bottines: autant que j'en pouvais juger par le peu que je voyais de lui, ce devait être un homme vigoureux. Qu'advierait-il s'il s'apercevait de la ressemblance et me sautait à la gorge en me prenant pour l'assassin? Sans doute je pourrais le forcer à tirer la sonnette d'alarme, et, une fois le train arrêté, faire voir mes papiers;

mais il était bien certain que ce portrait me condamnerait aux yeux de tout le monde, et que je devrais continuer le voyage jusqu'à Crewe, prisonnier dans le fourgon.

*
* *
*

Cette perspective me faisait trembler aussi fort que si j'avais été moi-même le coupable. Il y avait une mesure de précaution que je pouvais prendre cependant : jeter la tfeuille compromettante par la portière. La glace, de notre côté, était légèrement entr'ouverte et déjà je m'appêtais à mettre à exécution mon projet, quand je m'aperçus avec terreur que non seulement cet acte serait inutile, mais qu'il ne ferait qu'aggraver encore mon cas. Car s'était le même journal dans la lecture duquel mon compagnon était absorbé, et, détail plus fâcheux encore, son journal était plié exactement comme le mien, de sorte qu'il avait en ce moment sous les yeux mon portrait et le nom de l'assassin.

J'ai dit que j'avais constaté cela avec terreur, et, malgré cela, je me sentais encore la force de rire amèrement à part moi. Après tout, j'avais sur moi amplement de quoi prouver que j'étais un honnête homme. Seulement, avant de pouvoir établir mon honorabilité, il me faudrait sans doute passer par des moments désagréables, et j'ai horreur des scènes ; je les redoute, elles me font toujours trembler malgré moi, et déjà, à l'idée de celle que j'avais en perspective, je me sentais perdre de mon assurance, tout en m'efforçant cependant de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

J'essayai de me remémorer le peu d'observations que j'avais faites auparavant au sujet de mon compagnon de voyage. Il était monté dans le train après moi et m'avait fait l'impression d'un homme âgé, resté robuste et d'allure très vive, et portant une longue barbe qui lui descendait jusqu'à la ceinture, tel un missionnaire. Il m'avait donné une preuve de sa force en juchant au-dessus de sa tête le gros sac qui s'y trouvait maintenant et qui devait être excessivement lourd, à en juger par la façon dont il passait sur les mailles du filet. Les hommes qui ont passé la majeure partie de leur existence dans les colonies sont généralement des gaillards bien trempés, et, si leur visage se marque parfois avant l'âge, ils n'en sont pas moins vigoureux pour cela. Mon missionnaire — car, dès le début, je l'avais tout de suite catalogué comme tel — ne faisait point exception à la règle ; et j'étais convaincu qu'il pouvait être un adversaire redoutable.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque mon compagnon abaissa son journal et m'adressa la parole.

"Quelle épouvantable affaire !"

Sur le premier moment, je décidai de ne pas lui répondre ; l'instant d'après, je crus préférable de lui dire qu'il m'avait réveillé ; mais, en définitive, je ne fis ni l'un ni l'autre. Quelle idée saugrenue d'imaginer qu'un innocent puisse être en proie aux mêmes affaires qu'un coupable ! Mieux valait prendre résolument le taureau par les cornes et répondre sans crainte, du moment que je n'avais pas lieu d'en avoir. Je laissai tomber mon journal sur mes genoux et regardait mon interlocuteur bien en face.

"Epouvantable en effet, répondis-je.

— Nous voulons parler de la même, sans doute ? reprit-il en souriant ; mais ses yeux clairs restaient durs, et il me sembla qu'ils me fouillaient déjà du regard d'une façon désagréable.

— C'est à l'assassinat de Wa-ham Green que je pensais, répliquai-je en affectant la brusquerie, afin d'aller au-devant de ses soupçons.

— Moi aussi. Un charmant jeune homme que ce Chandler !

— Tout à fait charmant, répétais-je d'une voix blanche.

— Mais c'est son âge qui me frappa le plus, poursuivit mon missionnaire, ses yeux aux regards métalliques fixés sur les miens. D'abord, je trouve surprenant que, si jeune, il soit déjà marié, et puis...

— On se marie très jeune dans ce monde-là, interrompis-je en reprenant quelque assurance, car cela venait de me faire penser à un détail auquel je n'avais point encore songé, à savoir que j'avais vingt-huit ans (tout en ne les paraissant pas), alors que l'assassin en avait seulement vingt-deux.

— Ah, vraiment ?" me riposta mon vénérable compagnon en fronçant légèrement les sourcils, mais en laissant voir pourtant, dans un immuable sourire, ses dents très blanches entre sa moustache et sa barbe grises. Et, dans le vôtre, qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce que vous n'êtes pas marié... vous ?"

J'hésitai un instant avant de répondre. Je me sentais une antipathie toute spontanée pour mon impertinent interlocuteur, et j'avais bonne envie de le remettre à sa place comme il le méritait. Son regard fixe, son ton narquois et familier, son fort accent faubourien avaient eu tôt fait de me montrer que je m'étais bien trompé en le prenant pour un missionnaire ; dès lors je le considérai comme un vulgaire ouvrier d'usine infatué de sa personne. Mais, outre que je ne tenais pas à entamer, avec ce Londonien loquace et mal éduqué, une querelle qui pouvait avoir des suites désagréables et qui risquait de durer jusqu'à la fin des deux heures qu'il nous restait à voyager ensemble, j'étais encore indécis sur la question de savoir s'il s'était ou non aperçu de ma ressemblance avec le criminel. Si, par bonheur, il n'avait rien remarqué, je pourrais, en restant poli avec lui, re-

tarder, ou même éviter, la scène que j'appréhendais si fort. Il se trouvait que j'étais marié, et que je quittais justement pour la première fois ma femme et mon enfant pour aller voir un de mes vieux camarades de collège qui habitait l'Ecosse. J'avouais donc que j'étais marié, comme je le suis en effet.

"Seulement, ajoutai-je, moi, j'ai près de trente ans.

— On ne s'en douterait pas, me répliqua-t-il, son impitoyable regard toujours rivé sur le mien. Et où est-elle, votre femme ?

— Je l'ai laissée à Londres.

— Vivante ?" me demanda-t-il brutalement.

Il devenait évident qu'il s'était aperçu de la ressemblance, dès le début de notre rencontre.

"Elle l'était encore à dix heures, répliquai-je.

— Et où l'avez-vous quittée ? Pas du côté de Malham Green, j'espère ?

Et, en disant cela, il ricanait avec une jovialité abjecte. Cependant, je me contins encore, car je voyais ses fortes mains prêtes à me prendre à la gorge.

"Pas tout à fait... à Chelsea, répondis-je, bien décidé à éviter à tout prix une dispute.

— Hum ! les deux endroits ne sont pas éloignés l'un de l'autre ! s'écria-t-il, et pour la première fois son regard s'abaissa un instant. Et alors nous avons lu le récit du crime dans la même feuille de chou ?

— Il paraît.

— Ce Chandler a l'air joli garçon, vous ne trouvez pas ?

— On ne peut guère juger d'une physionomie d'après un portrait plus ou moins fidèlement reproduit par un journal", repartis-je, cherchant d'instinct à laisser supposer à mon interlocuteur, comme si j'avais été réellement l'assassin, qu'il pouvait néanmoins y avoir erreur et qu'il ne fallait pas trop se fier aux apparences.

Cette remarque parut l'amuser beaucoup, et il le montra par un nouveau ricanement sardonique.

"C'est vrai, reconnut-il, en élevant son journal entre nous. D'après ça on ne peut pas voir si c'est un monsieur comme vous, ou si... — Il resta la bouche ouverte, s'arrêtant brusquement au milieu de sa phrase — ou si c'est autre chose... acheva-t-il enfin, atténuant ainsi sa pensée par une expression vague.

— Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de doute sous ce rapport-là", répondis-je.

Ses yeux se relevèrent aussitôt vers moi.

"Ne vous y trompez pas ! Le gaillard est un malin !

— Possible ; mais ce n'est qu'un garçon épicié.

— Et vous, qu'est-ce que vous êtes donc ?

— Oh ! moi, j'écris un peu, voilà tout, répliquai-je avec une modestie affectée.

— Et quelle différence y a-t-il ?

— Eh bien, d'abord, je vends ma propre marchandise ; ensuite, je ne la vends pas sur un comptoir !"

L'orgueil que j'avais mis dans ma réplique n'était peut-être pas de l'orgueil bien placé, car il n'y a pas de sot métier ; mais telle fut ma réplique, et je la formulai du ton le plus agressif. Je sentais, sans m'expliquer au juste pourquoi, que j'avais frappé mon adversaire à un point sensible, et c'était une jouissance qui n'était pas à dédaigner. Nous nous regardâmes fixement, et je me pris à ricaner un peu à mon tour. L'express continuait sa course vertigineuse et bruyante à travers la nuit, avec le ballonnement inévitable à une telle allure ; machinalement, j'associais dans ma tête le souvenir d'un air d'orgue de barbarie entendu dans la journée du grondement rythmé et sonore du train. Les lampes du compartiment répandaient sur nous la lueur vague et imprécise particulière à ces vieux wagons démodés de troisième classe sans couloir. Mais nous n'avions rien à faire sinon à nous scruter du regard, et la lumière était juste suffisante pour cela. Cependant, mon compagnon paraissait si cruellement offensé, ses yeux, qui brillaient d'un éclat singulier dans son museau de vieux loup, avaient une expression tellement indignée que je pus enfin me risquer à m'amuser un peu, à mon tour, à ses dépens.

"Je vous accorde, lui dis-je, que ce doit être un individu doué d'une sorte d'intelligence. Il a mis dans l'accomplissement de son crime infâme une adresse digne d'un meilleur emploi.

— Mais êtes-vous bien sûr que ce soit lui le coupable ? me demanda-t-il entre ses dents, d'une voix presque menaçante.

— Sa culpabilité n'est-elle pas évidente ?

— En tout cas, personne ne l'a vu, et, en Angleterre, un homme est innocent tant qu'on n'a pas prouvé qu'il est coupable ; ne l'oubliez pas, et je tâcherai de mon côté, de ne pas l'oublier non plus", ajouta-t-il. Et il me sembla qu'il faisait un effort de volonté pour maîtriser son émotion, et reconquérir du même coup sa sinistre gaieté un instant évanouie. "Allons, acheva-t-il, vous conviendrez que j'ai été bien gentil avec vous ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire ? Qu'à ma place, il y en a beaucoup qui auraient déjà tiré la sonnette d'alarme et fait arrêter le train. Et vous savez bien pourquoi...

— Parce que je ressemble à ce misérable Chandler ?"

(Suite à la page 33)

JOSEPH Lequec disait couramment: "Je suis un débrouillard."

Mais il ajoutait que, né philosophe, il lui répugnait de se servir de ses hautes facultés et qu'il consacrait le meilleur de son temps à observer l'agitation inutile et ridicule de son prochain. En manière de protestation, il effectuait chaque jour son tour de boulevards, lentement, posément, le cigare au bec et se retournant sur les jolies femmes, à l'ancienne mode. Si, par aventure, quelque boursier févreux ou quelque commis affairé le bousculait, il s'arrêtait net, mâchait une injure avec son cigare, s'époussetait d'un geste dégoûté et reprenait sa marche sans but.

Ne disposant que d'un revenu médiocre et qui suffisait tout juste à son entretien, il en était réduit à mille combinaisons ingénieuses dont il ne se montrait pas peu fier. On le voyait parfois dans des voitures d'enterrement, aux répétitions générales où l'on peut se glisser sans billet et dans le hall des grands hôtels, où il faisait sa correspondance. Il s'attardait volontiers aux menus incidents de la rue; surtout les chevaux tombés l'intéressaient; il ne quittait ce spectacle que la bête dûment réattelée; alors, il renseignait les retardataires, avec de grands gestes...

Au physique, imaginez Don Quichotte, mâtiné de Polichinelle: un grand diable quinquagénaire, sec et osseux, pourvu d'un nez immense du plus pur rubis, d'une moustache pleureuse en chiendent, d'un crâne nu et en pointe. Pour le moral, une gaieté indomptable, à base d'égoïsme. Lequec aimait ses aises et méprisait l'amitié quand il n'avait pas de service à en attendre. D'ailleurs, soucieux de correction, il se promenait dans la vie en jaquette noire, portant cravate blanche à la façon des bons vieux médecins de jadis, un pantalon à la houzarde et des bottines à élastiques.

Pourtant, si placide et résolu à conserver sa belle humeur, il se montra inquiet aux approches de la belle saison. Comme on lui demandait: "Où allez-vous?" il eut une réponse évasive. Peu lui importait! N'était-il pas libre, maître de sa destinée? Il verrait au dernier moment.

A la vérité, ses vacances avaient été assurées pendant dix-sept ans par un couple de bourgeois flasques, les Chenolle, qui possédaient une propriété à la mer. Dès qu'il arrivait, porteur d'une valise ancestrale, avec sa jaquette noire, son pantalon à la houzarde, sa cravate blanche et son panama pisseux, le chien se fourrait sous le lit, les enfants hurlaient; Mme Chenolle, obèse et dolente, ouvrait des yeux terrifiés, et le bon Chenolle lui-même ne pouvait

dissimuler son anxiété. Lequec était un invité terrible: il bouleversait le jardin, épouvantait les animaux domestiques, rudoyait la cuisinière et giflait les enfants, sous le prétexte qu'il avait reçu cette éducation forte et que cela lui avait réussi.

Mais les enfants avaient grandi, et Joseph percevait chez eux, maintenant, une certaine résistance. Au cours du dernier été, comme il arrivait à l'heure du dîner plein d'appétit, après une bonne journée passée au grand air, il trouva toute la famille assemblée, solennelle et visiblement hostile.

— Que vous arrive-t-il donc? questionna-t-il. Vous avez des visages à porter en terre, et que l'on ne vous a pas vus sur la plage de tout l'après-midi!

— Joseph, balbutia M. Chenolle avec effort, il paraît que tu viens de renvoyer la cuisinière?

— Elle s'obstinait à servir le veau saignant et le boeuf racorni. J'ai eu de l'énergie à votre place. D'autres me remercieraient...

— Et notre chien? Notre petit Fruc, demanda Mme Chenolle.

— Je viens de le tuer: il avait essayé de me mordre. Je ne tiens pas à ce que vous gardiez une bête méchante.

— Et le massif qu'Auguste avait planté?

— Je l'ai retourné pour enterrer le chien. C'est tout?

— Non, monsieur Lequec, avait alors déclaré Auguste, pâle, mais résolu. Puisque vous aimez l'énergie, je

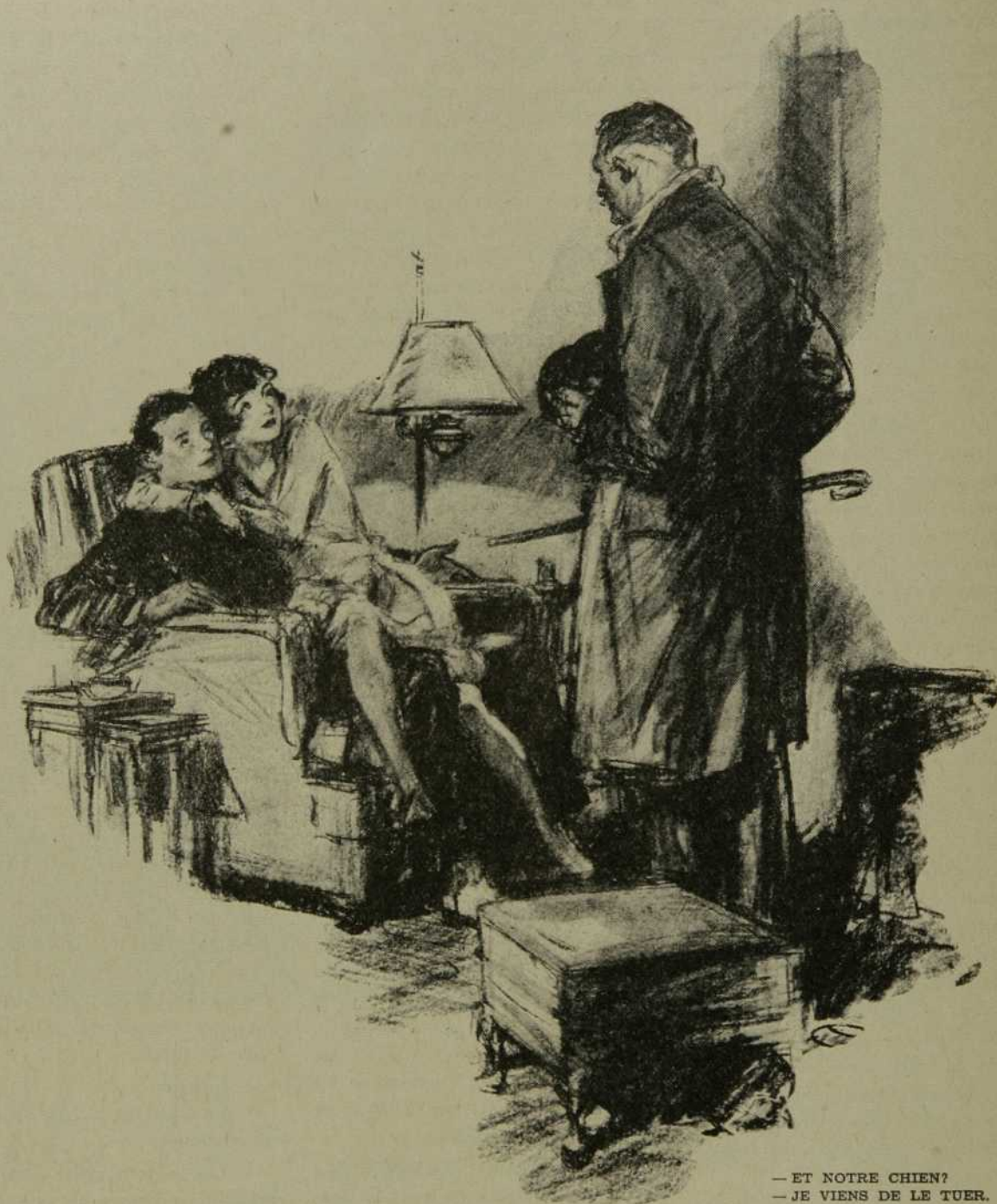
vais vous en servir; monsieur Lequec, vous abusez de la bonté de papa et de maman pour nous ennuyer tous au delà des limites de la patience humaine. Et vous nous obligeriez en prenant le premier train.

— Le gamin est un peu vif, avait conclu M. Chenolle, mais le fait est que tu deviens par trop désagréable, mon pauvre ami; tu te crois partout chez toi.

Là-dessus, Lequec était parti, sûr qu'une dépêche le rappellerait bientôt. Mais il attendait encore la dépêche, et le soleil d'été grillait les boulevards.

"Mon petit Joseph, se dit-il avec cette voix attendrie qu'il n'avait que lorsqu'il se parlait à lui-même, le moment est venu de te prouver que tu es

(Suite à la page 40)



— ET NOTRE CHIEN?
— JE VIENS DE LE TUER.

Un Débrouillard

par *Henri Duvernois*

L est certain que nous avons mis à l'index, sans y goûter, nombre d'aliments estimés de nos ancêtres, de même que nous avons oublié les remèdes végétaux, les simples, pour nous livrer aux pernicieuses drogues de la chimie.

Il en est de la cuisine comme de la morale: vérité de ce côté-ci du mont, erreur au delà.

On connaît les sarcasmes dont nous accablent nos voisins d'outre-Manche au sujet de nos gigots à l'ail et de nos fricassées de grenouilles, tandis que de notre côté nous nous moquons fort de leurs pâtés de rhubarbe, plante que nous abandonnons aux officines pharmaceutiques. En cela nous sommes aussi ridicules les uns que les autres. Se moquer de ce qu'on ignore est le propre de la sottise, et d'après mon révérend nous sommes tous plus ou moins des sots.

Montaigne l'a dit avant lui:

"J'ai honte de voir des hommes enivrés de cette sotte humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs. Il leur semble être hors de leur élément quand ils sont hors de leur village..." Et en fait de cuisine, nous sommes à peu près tous de notre village.

"Défaisons-nous de nos préjugés, écrivait Voltaire, la nature est la même partout et les usages partout différents."

Il est à remarquer, du reste, que les préjugés, en matière de cuisine, s'accroissent à mesure que l'on descend les couches sociales, et plus un peuple est ignorant et barbare, plus il est difficile non dans le choix des aliments, mais dans l'adoption d'aliments nouveaux.

"Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es."

On sait que la pomme de terre fut longtemps à s'acclimater chez les gens du bas peuple. La Cour donna l'exemple grâce à l'initiative de Louis XVI; puis les bourgeois imitèrent la Cour; les ouvriers des villes se décidèrent enfin à en manger. Dans les campagnes, on la repoussait encore avec horreur alors que tous les traiteurs de Paris en servaient à leurs clients. Les vieilles femmes l'accusaient de donner la lèpre. Il n'y a pas longtemps encore que les Napolitains, même par une grande disette où le macaroni se faisait coûteux et rare, repoussaient avec dégoût le précieux tubercule de Parmentier.

Il en fut de même de la viande de cheval. En 1864, une conférence suivie d'un banquet hippophagique eut lieu au Jardin d'acclimation, dans le but d'en propager la consommation. On fit ressortir que les Indiens des Pampas vivent exclusivement de chair de cheval; que les Tartares n'ont guère d'autre aliment; que les Kirghizes pré-

fèrent de beaucoup une grillade de cheval à une grillade de boeuf; on citait le voyageur Tavernier qui, ayant rencontré une compagnie de Tartares et leur ayant fait savoir que deux de ses chevaux étaient morts dans la montagne, des cavaliers coururent à toute bride pour les dépecer et s'en partager les morceaux qu'ils placèrent entre la selle et leur monture. De cette manière, dit Tavernier, la chair se mortifie et se cuit en quelque sorte par le mouvement et la chaleur de l'homme et du cheval. Les Tartares la mangent ainsi sans la préparer autrement.

Ce ne fut qu'en 1866 que s'ouvrirent à Paris les premières boucheries hippophagiques, mais bien que la viande y fût à bas prix, les classes ouvrières gardèrent la réserve la plus absolue. Elle ne parut que sur les tables

bourgeoises, mais les domestiques refusèrent d'y toucher, comme encore actuellement nombre de gens du bas peuple de Londres, et des plus pauvres, refusent de goûter au boeuf et au mouton envoyés d'Australie et de la Nouvelle-Zélande, qui arrivent, grâce aux appareils frigorifiques, dans un état parfait de conservation, et leur préfèrent, à prix égal, les viandes de rebut de leurs bouchers.

Les Allemands se montrèrent plus intelligents, car il y avait déjà en 1866 sept marchés hippophagiques à Berlin.

En France, la consommation de la viande de cheval est presque nulle en province, mais à Paris elle augmente de jour en jour. Dans le seul cours

de l'année 1899, on y a mangé près de quinze mille chevaux, environ trois cents ânes et une cinquantaine de mulets. Il est juste d'ajouter que la plupart des hippophages parisiens le sont à leur insu. C'est sous les noms de biftecks et de rosbifs qu'ils apprécient la viande chère aux Tartares.

On consuma pendant le siège soixante-cinq mille chevaux, deux mille ânes et autant de mulets. Une tranche de mule rôtie est un plat exquis; quant à l'âne, nul n'ignore qu'il est la base des saucissons de Bologne, d'Arles et de Lyon.

On estime à cinq mille le nombre de chats dévorés pendant le siège de Paris sous leur véritable nom; quant à ceux que l'on mange en tout temps sous le pseudonyme de lapins, le nombre en est incalculable. Pour les amateurs,



TOUT CE QUI S'AGITE, RAMPE ET GLISSE DANS LE VASTE CHAMP DE LA NATURE PEUT GLISSER DANS NOS ESTOMACS.

Les Horreurs de l'Alimentation

un jeune chat est supérieur au lapin de clapier dont la chair est peu saine.

Le chiffre de chiens mangés à la même époque et vendus aussi sous leur véritable étiquette, à raison de deux ou trois francs la livre, est évalué à douze mille.

Le chien était fort estimé sur les tables romaines. Il l'est encore des Chinois. Sur les Bords du Missouri et du Mississipi, c'est une nourriture de choix; en Corée, un régal aussi apprécié du monarque que du coolie. Une soupe au chien figure dans tout grand repas; on la considère comme remède infailible contre les maladies; et les jours de fête où le roi de Corée a la coutume de distribuer les cadeaux aux mandarins et aux étrangers de marque résidant dans la capitale, le don de quelques chiens comestibles est la plus haute faveur que le monarque puisse accorder.

Citons, au sujet de l'excellence de la chair du chien, l'anecdote de lord Clayford qui possédait un lévrier d'une intelligence remarquable et qu'il affectionnait l'autant plus que l'animal lui avait sauvé la vie. Mais cette affection même fut cause de la perte de la pauvre bête qui, trop choyée et trop bien nourrie, mourut d'indigestion. Le lendemain, le lord invita ses amis intimes à un repas où l'on servit un ragoût unanimement trouvé délicieux. Alors, l'amphitryon se leva et, montrant quelques menus morceaux restés sur le grand plat d'argent, il prononça d'une voix émue ces paroles:

"Mes amis, voyez ce plat presque vide. Ici reposait le bon Black à qui je dois d'être encore parmi vous. J'ai pensé que le meilleur moyen de lui prouver ma gratitude était de le distribuer à chacun de vous pour que sa chair s'unît à votre chair et son sang à votre sang. Mes amis, vous avez mangé mon chien."

Quant au chat, il entre ostensiblement dans l'alimentation de l'Inde, de la Chine et du Japon. Je ne parle pas de la Suisse où le chat sauvage est apprécié autant que le lapin de garenne.

Certains aliments paraissent sur les tables pendant des siècles, puis disparaissent peu à peu, non que l'aliment n'existe plus, mais la mode est passée; car il ne est des modes et des sots préjugés en nourriture comme en vêtements. Il est hors de doute que nos menus sont moins variés que ceux de nos ancêtres et que nombre de leurs mets les plus recherchés ont disparu de l'alimentation. Qui sait dans le public ce qu'est un *linguier*? Une pièce d'orfèvrerie dont l'usage est depuis longtemps oublié. Elle servait à présenter sur la table, en pompeux appareil, les langues de serpent que nos pères prisait fort comme hors-d'œuvre. Pourquoi les langues de serpent, trouvées bonnes au XVI^e siècle, ne le sont-elles plus au XX^e? Pourquoi les quartiers d'ours farcis qui parfumaient

les somptueuses tables des seigneurs féodaux sont-ils rejetés de celles de nos opulents ploutocrates?

Ce plat d'honneur des hauts barons du moyen âge est encore apprécié en Russie, en Norvège, en Pologne, dans l'Amérique septentrionale, au Groënland, partout où l'on chasse maître Bruin. Les gens de faible estomac en prétendent la chair indigeste; mais, à l'exception de quelques viandes blanches, tout est indigeste pour les faibles estomacs. Un jambon fumé d'ours vaut les meilleurs jambons du Yorkshire. Les Indiens de l'Orégon, échappés aux rifles civilisateurs des Yankees, en font d'excellents, et John Nelson, l'ancien compagnon du colonel Bill Cody dans le Far-West, m'a raconté qu'il s'en léchait les pouces.

Sans aller aux Grandes Prairies, qu'il suffise de rappeler que les ours du Jardin des Plantes tués et débités pendant le siège de Paris firent les délices de ceux qui purent s'en procurer.

Australiens, Groënlandais, Irlandais se délectent de morceaux de baleines, notamment de la queue lorsqu'elle est dans un état de décomposition avancée, ce qui la rend, disent-ils, plus digestive. Ces derniers ne mangent la chair du requin qu'au bout d'un an. Du reste tous les aliments frais leur répugnent, ils laissent vieillir le poisson, la viande, le lait, le beurre, le fromage, les oeufs et même le pain!

Le renard, dont nous avons horreur comme aliment, est un régal pour les habitants des mers polaires, et dans l'empire chinois les ailerons du requin sont si recherchés des gourmets qu'ils coûtent sept francs la tonne. Le caïman est consommé par les Indiens et les nègres de l'Amérique du Sud qui, sans son odeur musquée, le préféreraient à la maigre vache des Florides.

La queue du crocodile y est appréciée au même degré que la chair d'icite de l'igname qui réunit, au dire des gourmets, la saveur du poulet à la tendreté de la grenouille ou de la tortue verte.

Toute la population voisine des fleuves de l'Afrique australe est également avide de la chair du crocodile, et les oeufs en sont fort recherchés. On fouille, pendant le jour, les rives où la femelle a pondu pour recueillir ces oeufs dont le goût se rapproche de ceux des poules, avec quelque chose de crémeux et de sucré.

J'avais ouï-dire maintes fois que le marsouin était coriace et détestable. A mon retour de Gibraltar, à bord du *Procida*, nous en harponnâmes plusieurs qu'on dépeça sur place; coupés en tranches rôties servies par le maître-coq, équipage et passagers délaissèrent, pour s'en régaler, les viandes du bord.

La chair de certains animaux communs dans nos campagnes, le hérisson, l'écureuil, le porc-pic, ne figure jamais dans nos menus. En Espagne, en Allemagne, en Hongrie, on mange le hé-

risson; c'est en Angleterre le plat favori des *gypsies*. Il figure avec l'écureuil et le porc-épic sur les tables en Suède, en Norvège, aux Etats-Unis. La chair de ces petits animaux est exquise. Quelques paysans seuls l'utilisent chez nous. Pourquoi? Mystère et préjugé!

Les habitants de nos côtes se laisseraient mourir de faim avant de songer à tirer profit des mouettes, et en Australie une mouette grasse est un plat recherché. Qui songe, chez nous, à manger du corbeau? Et cependant sa chair coupée menue et bouillie pendant quelques heures donne le plus exquis des potages.

Il est étonnant, après toutes les choses étranges dévorées à Paris pendant le siège, que certaines chairs soient encore rejetées de l'alimentation. Un pâté de souris vaut un pâté de grenouilles, et tous ceux qui en 1870 ont mangé du rat le déclarent égal sinon supérieur au lapin. Les insulaires de l'archipel d'Andaman n'ont d'autres aliments que des serpents, des lézards et des rats. Un homme même n'y peut prendre femme que lorsqu'il a mangé un rat vivant, pour prouver sans doute qu'il est désormais capable d'avaler toutes sortes de couleuvres.

La couleuvre est fort appréciée par les paysans de la Provence, sous le nom d'anguille de buisson. Quant aux lézards, il m'est arrivé plusieurs fois d'en manger pendant nos campagnes d'Afrique. Ceux-ci mesuraient environ deux pieds. On les vidait, on les dépouillait et on les coupait par tranches que l'on jetait dans l'huile ou la graisse bouillante. La chair ainsi frite est excellente et comparable à celle de la morue fraîche. Les Bédouins qui nous regardaient faire n'y eussent pas touché, et ces mêmes lézards sont en Birmanie préférés à la volaille. Des oeufs de lézards, les Birmans font surtout grand cas, ainsi que des tortues dont je n'ai pas à faire l'éloge, des caméléons, des serpents, de tous les reptiles en général qu'ils accommodent avec du riz.

Chez les Chinois, nous trouvons des menus qui font frémir nos cuisiniers parisiens dont l'art trop vanté barbotte toujours dans les mêmes sauces fades. C'est ainsi que figurent dans les festins des Célestes: ragoût d'ailerons de requins pourris, salmis de couleuvres, de lézards et de crapauds; chiens, chats et singes rôtis; rats au lait caillé, trognons de salade dépouillés de leurs feuilles; fleur de lis à la graisse; oeufs couvés, fricassés de vers à soie, d'abeilles, de sauterelles et d'araignées, sans compter les fritures de lombrics d'une longueur inconnue dans nos climats.

Un journaliste anglais disait plaisamment que toute cuisinière de la Grande-Bretagne tomberait en syncope si sa maîtresse lui ordonnait de confectonner un plat d'escargot; cependant la même cuisinière raffole à son thé d'une assiettée de *pèriwinkles* ou peton-

cles, petits escargots de mer très coriaces et inférieurs à ceux de terre.

Quant à nous, si nous estimons l'escargot, nous méprisons la limace. Cependant, quelle différence y a-t-il entre eux? aucune, à part la coquille. La limace frite est délicieuse. C'est la manière dont la mangeaient les Romains, fines bouches qui poussaient si loin la délicatesse gastronomique que, pour donner plus de saveur aux murènes, ils les engraisaient en leur jetant des esclaves vivants. C'est avec du son qu'ils nourrissaient les limaces, et quand ils les trouvaient à point, on les rôtit vivantes sur des grils d'argent et sur ces menus grils on les présentait sur la table où elles servaient à rehausser la saveur des vins.

La limace nous répugne. Encore un préjugé! Elle n'est pas plus répugnante que son cousin l'escargot et moins assurément que l'huître. Quand un habile industriel s'aviserait de les vendre un franc la douzaine, tout le monde en demanderait.

Mais laissons escargots et limaces et voyons quels sont les morceaux de choix que nous recommandent les mangeurs d'insectes.

Le révérend dont j'ai parlé et qui vante si chaleureusement des mets étranges, au nom seul desquels nous frissonnons de dégoût, n'est pas du nombre de ceux qui prêchent aux autres ce qu'ils se gardent de pratiquer eux-mêmes. J'entends l'article de *table*.

Il suit ses propres leçons et se déclare son premier disciple.

"Les insectes nous dévorent, dit-il, dévorons les insectes."

Et comme il le dit, il le fait.

Il déjeune de vers frits, dîne de mille-pattes rôtis et soupe d'araignées confites.

Croquons donc les insectes, je n'y vois pas d'inconvénient. Il n'est pas plus répugnant de manger une cigale qu'une sauterelle et une sauterelle qu'une crevette; moins même, puisque cigales et sauterelles se nourrissent de végétaux, et les crevettes de pourriture. De tout temps, d'ailleurs, on a mangé des insectes; on trouve des exemples d'insectophagie dans la plus haute antiquité.

Sans remonter au déluge, on se rappelle que la fameuse "manne" dont les Hébreux se nourrissent pendant quarante ans dans le désert n'était autre que la sauterelle.

Au livre III du *Pentateuque*, la loi mosaïque donne deux façons de les accommoder. Dans la première on entassait les "vers ailés", ainsi que les nomme le saint livre, dans de grands vases où on les laissait macérer dans du vin; dans la seconde, plus économique, on les faisait simplement bouillir dans l'eau salée, puis, ailes et carapaces enlevées, on les séchait au soleil.

Sur ce, terminons cet article, car tout doit avoir une fin, même les plus succulents repas.

FEUILLETON DU SAMEDI

Le Triomphe de l'Amour

Par ELY MONTCLERC

No 7 (Suite)

VIII

Claude Grandlieu a surpris une intrigue entre sa fille Hélène et le vicomte de Penhoet.

Claude suit sa fille jusqu'au Champs-Élysées et assiste, caché, à la discussion entre les deux jeunes gens.

Claude se promet de mettre Hélène sur ses gardes au sujet du vicomte dont il a raison de se défier de la famille.

Oh! ces nobles du vieux temps, quelle race! Pensez-vous que nous soyons créés d'une matière plus vile que vous?

C'est du sang qui coule dans mes veines, c'est de la chair et des muscles que j'ai sur le dos, tout comme vous, madame la comtesse!

S'il pouvait parler et se souvenir, vous entendriez ce qu'il dirait votre fils, et à quel point il est avec nous, avec les gens du peuple, et combien il exècre les opinions au milieu desquelles vous l'avez élevé.

On ne vit pas dans vos salons dorés, on végète, on se dessèche, on s'y consume. Ici, près de moi, sur mon cœur, il a connu les heures les plus douces; il a su enfin ce que c'était que l'amour, la famille, le bonheur domestique.

Et se dressant comme une furie, échevelée, vibrante, Marcelle se jeta sur Claude, lequel assistait à cette scène sans paraître y prendre garde. Elle lui secoua les bras, elle se jeta à son cou, elle le couvrit de baisers, de caresses éperdues, sous le regard d'acier de la vieille dame qui gardait son attitude figée.

— Claude, mon amour, mon chéri, mon Claude adoré... cherche, rappelle-toi!

Ta mère... elle veut t'emmener, elle veut t'arracher à moi, nous séparer... C'est une chose impossible, n'est-ce pas? Tu le sais bien, tu le sais que je mourrai si on nous sépare... Dis-lui, dis-lui: «Je refuse de vous suivre!» O mon Claude, je t'en conjure, je t'en supplie ne t'en va pas!...

Alors, suprême ironie, le malade fit une moue de lassitude.

— Laissez-moi... Ne criez pas ainsi, vous me fatiguez...

— Tu mens, malheureux! ce n'est pas vrai que je te fatigue.

Tu m'aimes, je le sais; tu as besoin de moi, de ma présence constante. Tout à l'heure encore, avant l'arrivée de cette femme, tu me regardais en souriant...

Et Grandlieu, hochant la tête, répéta de sa même voix au timbre brisé:

— Laissez-moi... vous me fatiguez, vous me faites mal...

Mme de Rochefide s'approcha, elle se courba sur le malade, et plongea dans son regard incertain, ses yeux résolus.

— Levez-vous, Claude, ordonna-t-elle, et suivez-moi!

Il se leva avec un long tréssailement.

Que se passait-il en son cerveau? L'écho du passé se faisait-il entendre? l'ordre reçu éveillait-il en lui de mystérieux atavismes, ranimait-il sa longue soumission qu'on croyait morte et qui n'était qu'assoupie?

La comtesse lui prit la main. Il se laissa faire.

— Vous m'entendez, poursuivait-elle, vous allez me suivre... vous allez revenir chez vous, dans votre hôtel. Vous y vivrez auprès de moi.

Vous êtes le comte de Rochefide... le comte de Rochefide.

— Le comte de Rochefide! redit Claude en fronçant les sourcils.

Marcelle à genoux, s'agrippait aux jambes du malade.

— Reste, reste... mon Claude, ne l'écoute pas!... elle est méchante... elle t'enfermera encore dans le tombeau d'où tu t'es échappé pour me suivre.

Claude, mon amour chéri, reste avec ta Marcelle, Claude, si tu pars, je suis perdue!

Madame, ayez pitié de moi... une fois en votre vie, soyez bonne, soyez compatissante, faites-moi grâce... Claude sera une gêne pour vous, malade, presque fou...

moi, il est mon ravissement... il est mon bonheur.

Oui, c'est votre fils, je comprends, vous craignez pour lui la misère. Mais je travaille, madame, je travaille avec courage... il ne manquera jamais de rien.

Puisque je me tue à vous dire que la maison vous est ouverte, que vous le verrez chaque jour si ça vous plaît... puisque je vous jure qu'il sera mieux ici que n'importe où.

— Vous m'excédez avec vos plaintes! Impossible, impossible, ce que vous demandez est impossible. La place du comte de Rochefide est auprès de sa mère, en mon hôtel, non dans ce taudis.

Le comte de Rochefide doit mener une vie décente et digne au lieu de croupir dans l'abjection. Moi, sa mère et sa tutrice, j'y mets bon ordre.

— Pitié, madame! pitié! Alors, prenez-moi pour domestique... personne ne saura qui je suis.

Je servirai votre fils, je vous servirai... mais, du moins, je serai près de lui...

— Vous êtes folle... vous tenez des propos d'insensée.

Entre nous, tout est fini, je pense... Faites-en votre deuil. Vous ne reverrez plus le comte de Rochefide.

— Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! si vous existez, comment permettez-vous des horreurs pareilles? comment permettez-vous qu'elle me piétine, qu'elle m'écrase... qu'elle se venge avec cette cruauté?

Il n'y a donc plus de tonnerre! Vous êtes donc sourd que les plaintes d'une pauvre femme qu'on torture vous laissent insensible?

Alors quoi, vous laisserez commettre cette abomination? Parce qu'elle dit: «Je veux» et qu'elle est riche. Claude s'en ira... pour toujours?

Madame, madame, voyons... vous avez un cœur... vous êtes femme... vous avez été jeune... vous avez aimé... madame, ce n'est pas ma faute... j'adore Claude, je l'ai toujours adoré...

Vivre sans lui? quelle bêtise! On ne peut pas demander des choses pareilles... Madame qu'est-ce qu'il faut faire pour vous atténuer?

Et, désespérée, Marcelle, maintenant, s'accrochait aux jupes de soie de la comtesse, elle essayait d'atteindre ses longues mains osseuses, de les baiser...

Mais l'autre, implacable, un éclair de joie sauvage illuminant ses traits, l'autre dénoua violemment l'étreinte.

— Il faut vous taire! dit-elle de sa voix coupante. Cette scène n'a que trop duré, je ne veux plus en entendre davantage!

Ayant réussi à écarter la pauvre créature qui se roulait à ses pieds, elle ouvrit la porte donnant sur l'antichambre.

Flegmatique le valet de pied attendait.

— Emile, ordonna la comtesse, prenez monsieur le comte par le bras, soutenez-le et aidez-le à descendre. Je vous suis!

L'homme en livrée s'inclina. Il saisit Claude par le coude et l'entraîna doucement.

— Allez! fit Mme de Rochefide en accentuant ce mot d'un coup d'oeil impérieux.

Dompté, Grandlieu obéit.

Son sourire vague sur les lèvres, sans accorder d'attention à la misérable dont tout le corps pantelant avait des sursauts de désespoir, et qui, en le voyant disparaître, jeta un hurlement de bête égorgée, sans paraître voir sa femme, sa compagne chérie qu'il abandonnait, il suivit le domestique, tranquillement, docilement, comme un petit garçon bien sage.

Quand Claude eut commencé à descendre l'escalier, la comtesse revint à Marcelle.

Un peu de pitié fugitive adoucissait ses traits l'instant d'une seconde.

— Prenez-en votre parti... dit-elle, cela vaut mieux ainsi, je vous assure.

J'habite rue Barbet-de-Jouy, j'y serai jusqu'à la fin du mois.

La mère d'Hélène leva la tête; il lui sembla qu'elle ressuscitait; il lui sembla qu'une main secourable se tendait vers elle, qu'un pur rayon vivifiait l'abîme noir où elle était plongée.

— Madame... est-ce possible? interrompit-elle; vous consentiriez?... vous voulez bien que... j'aie quelquefois voir Claude?

Mais, reprenant soudain sa physionomie glaciale, la vieille dame répliqua durement:

— Vous ne me comprenez pas... Jamais vous ne reverrez le comte de Rochefide, je vous l'ai dit, c'est irrévocable. Seulement j'ai pitié de vous, je pense qu'il ne convient pas que vous enduriez la misère. Faites-moi connaître le lieu où vous comptez vous réfugier avec votre fille... mon notaire vous servira une rente convenable pour que vous soyez à l'abri du besoin.

D'un bond Marcelle fût debout.

Hagarde, échevelée, les prunelles fulgurantes, elle était sublime.

— Voleuse! voleuse! clama-t-elle tandis que son geste irrité flagellait la grande dame. Ce n'est pas assez de me prendre mon bien, de me voler celui que j'aime, armée des droits que vous donne une loi inique il faut encore que vous m'insultiez.

A présent, c'est mon tour de vous répondre, madame la comtesse, de vous crier: "Hors d'ici! ne salissez pas plus longtemps ma maison de votre présence."

De l'argent, des rentes? Ah! ah! ah! Elle s'imagina qu'on achète tout, qu'on peut tout parce qu'on est riche! Mais si vous aviez le malheur de m'offrir un centime, je vous le jetterais au visage, toute comtesse que vous êtes!

En vous, je respectais la mère de Claude; j'avais tort. Vous êtes la plus odieuse et la plus exécrable des créatures... Allez-vous-en, allez-vous-en... ou bien je vous pousse dans l'esclier!

Mme de Rochefide écouta le front haut, la lèvre altière, cette vigoureuse apostrophe.

Lorsque l'infortunée se tut, à bout de souffle, elle haussa ses maigres épaules et, toisant avec dédain sa victime:

Après dix ans d'asthme, le remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg a prouvé être le seul soulagement pour un malade reconnaissant et ce n'est qu'un cas entre beaucoup d'autres. Il faut peu s'étonner qu'il soit devenu maintenant le seul remède reconnu sur le marché. Il a conquis sa renommée en ne manquant jamais d'efficacité. Il la conquiert aujourd'hui comme il l'a fait pendant des années. C'est le plus grand spécifique pour l'asthme à la portée de l'humanité souffrante.

— Harengère! Comment espérer autre chose de ces deux êtres grossiers et sans éducation?

Adieu madame; puisque vous refusez mes bienfaits, je vous abandonne. Devenez ce que bon vous semblera, je m'en lave les mains.

Elle partit, droite, raide, méprisante. Sur elle se rabattit la porte du logement.

Elle partit, et Marcelle, qu'un miracle d'énergie soutenait, Marcelle ne voyant plus son bourreau, exhala un gémissement d'agonie, battit l'air de ses pauvres mains, puis s'abattit assommée sur le plancher.

Les bras en croix, le visage à même le sol, elle paraissait morte.

Cependant, Claude, aidé par le domestique, atteignit le rez-de-chaussée. Sa mère le suivait de près.

Sans mot dire, elle le guida vers la voiture et l'y fit monter, après quoi, elle s'installa à ses côtés.

— Vite! à l'hôtel! ordonna la grande dame.

Et, sous le regard stupéfait de Zoé Latouche, l'équipage tourna bride emmenant le malade, qui paraissait tout heureux et souriant.

La brave femme semblait médusée.

Son saladier de petits pois sur les genoux, les pupilles dilatées, la bouche ouverte, elle personnifiait la stupéfaction dans ce qu'elle a de plus intense.

— Ah! ça! ah! ça, bégaya-t-elle, j'ai t'y la berlue, par hasard? ou si je rêve? C'est bien m'sieu Grandlieu que j viens de voir emmener par c'te grande sèche à l'air poison?

Pourquoi qu'elle l'emmène seul? pourquoi que sa femme ne l'accompagne pas? Qu'est-ce que tout ça veut dire?...

Hum! mauvaise affaire... du grabuge pour sûr... Faut que j'aie voir là-haut.

Plantant là sans plus de façon ses petits pois et sa boutique, maman Bouche-d'Or grimpa quatre à quatre l'escalier.

Devant la porte du logement des Grandlieu, elle s'arrêta un moment, penaude, hésitante.

Après tout... ne se montrait-elle point un brin curieuse en venant ainsi solliciter des éclaircissements? N'était-ce pas se mêler trop des affaires de ses amis?

— Bah! conclut la blanchisseuse, j'ai idée qu'on a encore besoin de moi là-dedans. Mme Grandlieu s'imaginera ce qu'elle voudra, j'sais bien en tous cas que j'agis pour le bon motif!

A ce moment comme elle s'appuyait contre la porte, Zoé crut percevoir une espèce de gémissement sourd.

Elle tressaillit, écouta mieux... Oui, on pleurait, on gémissait... et qui cela pouvait-il être, sauf Mme Grandlieu?

— Cristi! je le pensais bien! grommela la blanchisseuse. Y se passe quelque chose de pas catholique par ici!

Elle se suspendit avec énergie au cordon de sonnette; on ne répondit pas; elle sonna de nouveau plus fort, ce fut un véritable carillon; on ne répondit pas davantage, mais les plaintes, elles aussi, redoublaient.

Alors, positivement affolée, Zoé ne fit ni une ni deux. Elle fouilla dans ses poches, en retira son trousseau de clefs et les essaya l'une après l'autre.

Ces serrures de petits logements sont on ne peut plus ordinaires, et si le verrou n'était pas tiré, il y avait de grandes chances pour qu'une de ses clés ouvrit.

En effet, à la troisième, Mme Latouche sentit une résistance; elle força et eut le bonheur de voir jouer la pêne. Une seconde plus tard elle pénétrait dans la place.

Quel désolant spectacle s'offrit à ses yeux!

Etendue sur le sol, la face contre terre, les cheveux épars, Marcelle poussait de véritables hurlements. Elle s'était réveillée de son évanouissement pour sentir plus lourd encore le poids de sa souffrance.

Alors, désespérée, mourante, elle s'abandonnait, insensible aux choses extérieures, à la beauté du ciel, à la douceur de l'air.

Semblable à une pauvre biche mortellement blessée, qui se traîne au gîte pour y expirer, la femme de Claude n'était plus qu'un être de douleur qui exhalait, avec des cris inarticulés, des plaintes sourdes, son inconsolable peine.

En deux bonds, la blanchisseuse eut relevé Marcelle et l'eut assise dans le fauteuil hélas! éternellement vide désormais, de l'absent.

A grand renfort de vinaigre et de serviettes mouillées, essuyant ses yeux rougis, baignant ses paupières tuméfiées, attachant ses cheveux tant bien que mal.

La femme de Claude se laissait faire, l'esprit perdu, inconsciente, à demi démente. Il suffisait de la regarder un instant pour s'apercevoir qu'elle était, en pensée, bien loin de ce logis.

La voix de Zoé tendre et rude tout ensemble l'y ramena brusquement.

— Maintenant que vous v'là un petit peu plus tranquille, ma chérie, dit-elle, parlez-moi, hein? Confiez-vous à votre vieille amie et c'te fois encore on tâchera de vous consoler.

Marcelle dirigea vers la blanchisseuse un regard noir.

Ce regard fit le tour des objets environnants, comme si elle les voyait pour la première fois. Puis, elle éclata d'un rire navrant.

— Me consoler! s'exclama la pauvre femme. Me consoler? vous croyez que c'est possible?

Il n'y a que ça qui console!

Et, avant que la mère Latouche eût pu faire un mouvement, elle s'était levée, grimpait sur une chaise, saisissait la barre d'appui de la croisée...

Si Zoé, bouleversée, n'eût saisi au vol, pour ainsi dire, la femme de Claude, celle-ci, une minute plus tard, allait s'écraser sur le pavé de la chaussée.

Mais, à pleins bras, y employant toutes ses forces, la brave créature enleva Marcelle, la jeta brutalement de l'autre côté de la pièce, et, d'un mouvement rageur ferma la fenêtre.

— Vrai! fit-elle avec colère, on n'a pas idée d'une folie pareille! Ca vous met hors de vos gonds, ces choses-là!

C'est qu'elle y allait carrément!

Saisissant par les poignets sa voisine, elle ajouta, d'un ton où la pitié se nuançait d'indignation:

— Vous n'avez pas honte? Je vous croyais plus raisonnable, et surtout meilleure mère.

Vous souffrez? bon! y a pas que vous, ma petite! Et vot' fille, qu'est-ce que vous en faites, dans tout ça?

Ces mots furent le salut pour l'infortunée.

Elle s'écroula sur les genoux, elle se tordit les mains et bégaya, sanglotante:

— Mon Hélène, mon enfant! c'est vrai... elle me reste...

Mais elle adorait son père, mon Claude chéri. Que dira-t-elle en ne le voyant plus?

— Elle le verra plus tard! répliqua philosophiquement Zoé.

— Plus tard? jamais, ma pauvre amie! Claude est perdu pour nous.

C'est vrai, vous ne savez pas... vous êtes étonnée... Il est perdu... il est mort pour sa fille et pour moi...

— Allons, allons, ma petite chérie, ne vous laissez pas aller com-

me ça, remettez-vous, ayez du courage. Tenez, puisque vous êtes plus sage, rasseyez-vous dans ce fauteuil. On va causer gentiment ensemble, coeur à coeur.

Vous savez que j'avais été dévouée à la vie à la mort. Craignez rien donc. La mère Latouche est bavarde et curieuse, c'est le métier qui veut ça, excepté pour les secrets qu'on lui confie.

— Ah! ma pauvre amie! râla Marcelle, que parlez-vous de secrets?

Claude est parti avec cette femme, d'autres que vous l'ont vue, par conséquent impossible de le cacher. D'ailleurs, que m'importe, à présent?

— Enfin, qu'est-ce qui se passe? qu'est-ce que c'est que cette grande perche à houblon qui l'a pris dans sa voiture? Qu'est-ce que c'est que cet équipage de lussue et ces larbins galonnés qu'on dirait des ministres?

Pourquoi qu'il est parti, m'sieu Grandlieu? pourquoi surtout que vous l'avez laissé partir? Vous êtes son épouse, cristi, vous pouviez rebiffer et répondre: Zut! j'veux pas!

Marcelle haussa tristement les épaules.

— Cette femme est la mère de Claude, murmura-t-elle, oh! une mère comme je n'en souhaite point à mon pire ennemi.

— Sa mère? répéta Zoé ahurie, sa mère, cette princesse?

— Une comtesse, tout simplement, Mme de Rockefeller.

— C'est donc ça que j'disais toujours: M'sieu Grandlieu me fait l'effet d'un grand seigneur déguisé?

Alors, Grandlieu c'est pas son vrai nom?

— Si, mais à quoi bon vous expliquer? vous ne comprendriez pas...

— Y a une chose surtout que je comprends pas ma petite, c'est que c'te dame, malgré qu'elle soye comtesse et la mère de vot' mari, vous l'ait enlevé.

— Hélas! je ne suis que la compagne de Claude, sa femme, son amie... rien aux yeux de la loi...

Cette révélation, maman Bouche-d'Or la reçut comme un coup de massue.

Elle ouvrit la bouche, ses yeux s'arrondirent, son honnête visage devint pourpre.

Mais, à défaut d'éducation elle avait un coeur exquis. Elle ne prononça point une parole, sentant d'instinct que la plus affectueuse remarque élargirait la blessure de cette pauvre âme.

Seulement, elle tendit les bras, Marcelle s'y jeta.

— Ma chérie, ma petite... murmura tendrement Zoé; oui, appuyez-vous sur votre amie, pleurez votre saoul, ça soulage...

— Vous allez me mépriser maintenant peut-être? balbutia la malheureuse.

— Vous mépriser? ah ça! est-ce que vous perdez la boule?

Vous mépriser, pauvre chou? Vous, qui êtes la bonté même, et l'honnêteté et tout? Est-ce que vous supposez par hasard que vous valez moins qu'une autre parce que l'écharpé vous a pas consignée sur ses livres?

J'en ai vu déjà, j'en ai connu des femmes, aucune ne vous atteignait à la cheville. Pour moi, voyez-vous, une brave créature qui se donne de bon coeur à l'homme qu'elle aime, et qui se dévoue nuit et jour, vaut mieux mille fois que ces pimbèches qui passent leur temps à débiter leur mari, à se plaindre et qui, pardessus le marché, ne mériteraient pas la médaille des épouses fidèles, si, des fois, on la distribuait.

Aussi vrai comme je m'appelle Zoé-Alphonsine Latouche, v'là ce que je pense, mon petit coeur; donc, répétez plus de bêtises si ou plaît, sans ça je me fâche tout rouge.

— Ah! s'exclama Marcelle dans un grand cri, comme vous dites vrai, madame.

Se donner toute, à la vie à la mort, n'avoir qu'une pensée, qu'un but: l'être chéri; oui, c'est ainsi que j'ai fait.

Je ne suis qu'une ouvrière et Claude était un noble, un riche, n'empêche, nos deux coeurs ont bien su se trouver et s'unir à jamais.

Il m'a sacrifié sa fortune et son nom; jamais, je vous le jure, il ne l'a regretté.

Malgré les privations, les heures dures, la gêne, il se trouvait le plus heureux des hommes. Depuis vingt ans, nous sommes ensemble, aussi unis, nous aimant de même qu'au premier jour.

Il aurait sa raison, il retrouverait la mémoire mon Claude en rendrait témoignage; il dirait:

— Je suis content de Marcelle, elle a toujours été une bonne femme fidèle, je n'ai pas le plus petit reproche à lui adresser.

— Pensez-vous que ça ne se voye pas, ma chérie? Vous êtes la meilleure des meilleures et la plus brave. Je m'y connais, n'ayez crainte. De ce côté-là, chassez les soucis.

— Et pourtant, elle me l'a pris! elle me l'a pris! elle s'est vengée,

m'a-t-elle dit, de l'abandon de son fils!

Est-ce ma faute, si Claude ne pouvait plus vivre auprès de cette femme au coeur sec, s'il étouffait d'angoisse, s'il se croyait en prison?

Est-ce ma faute, s'il m'a préférée aux jeunes filles du monde? Si l'existence de travail et de luttas lui plaisait mille fois mieux que sa vie d'auparavant, sa vie d'oisif inutile?

Elle est venue, armée de ses droits, terrible, implacable, menaçante; elle n'a rien voulu entendre, rien voulu écouter... Ah! comme elle a été méchante, comme elle m'a fait mal!

Maintenant, qu'est-ce que je vais devenir? Tenez, vous auriez été plus raisonnable de me laisser tout à l'heure. Ça serait fini, je ne souffrirais plus...

— Et votre fille, et ce bijou d'Hélène? Vous l'oubliez donc?

Eperdue, la mère sanglota.

— Hélène! mon Hélène! Et pourtant comment l'affronter? Les enfants sont plus intransigeants que nous, madame Latouche; il y a des choses qu'ils ne veulent pas admettre.

Vous, vous avez de l'expérience; ma fille commence à peine sa vie. Elle me gardera rancune... elle me fera des reproches... il me faudra rougir et baisser la tête devant elle... voilà encore une chose abominable.

— Allons! on voit bien que vous avez l'esprit à l'envers, ma pauvre petite, sans ça vous ne raconteriez pas des sottises de ce calibre.

Hélène, c'est un amour et un coeur d'or. J'là connais mieux que vous et je peux vous certifier qu'elle saura vous consoler et vous faire entendre raison.

Quoi! vous aurez en elle la meilleure et la plus sûre des amies. Une fille qu'a la chance de posséder une mère telle que vous sait trop quel trésor rare ça est pour le galvauder. J'réponds d'elle.

Pleurer avec vous, oui, vous plaindre de toute son âme, ça aussi, mais vous adresser des reproches? Jour de Dieu, vous l'avez donc jamais regardée?

— Vous croyez, interrogea peureusement Marcelle, vous croyez qu'elle ne m'en voudra pas?

— Vous en vouloir, pauvre agneau, et de quoi?

Si l'aveu vous pèse, voulez-vous que je m'en charge? Ça ne fera pas long feu, j'avais le promis. Moi, je ne doute pas d'elle, vous non plus d'ailleurs.

Vous parlez comme ça en l'air parce que vous avez la tête perdue. Quand le sang-froid reviendra, vos idées seront plus nettes, vous envisagerez les choses autrement.

— Peut-être, mais mon chagrin ne diminuera pas...

Je suis blessée à mort, je le sens, madame Latouche. Un peu plus tôt, un peu plus tard, je m'en irai d'avoir perdu Claude.

— Et s'il était défunt? quoi donc que vous seriez devenue?

Pourtant, ça a bien failli arriver. Même, quand on réfléchit, on est obligé de convenir qu'en fait de mari il ne vous restait pas grand chose. Alors, voyons...

— Je ne peux pas! Je ne peux pas exister sans lui! S'il était mort, je l'aurais suivi de près.

Il ne parlait guère, il ne savait plus mon nom, n'importe, je l'avais là, et sa présence m'électrisait, et pour qu'il n'endure pas une privation, je serais passée à travers les flammes.

Certes, j'aime ma fille... Hélène, c'est la chair de ma chair, mais... lui... c'était mon coeur, ma joie, ma raison de vivre...

Non, j'en suis certaine, je le sens, je ne pourrai jamais guérir.

Maman Bouche-d'Or sentit que ce n'était pas l'heure de discuter avec cette douleur encore trop cuisante et trop fraîche. Cela n'eût servi qu'à l'exapérer davantage.

Seule, la présence d'Hélène aurait le don de calmer Marcelle. Sur le sein de sa fille chérie peut-être l'âme ulcérée de la mère trouverait-elle un apaisement.

Plus tard il serait possible de causer profitablement avec Mme Grandlieu, de lui faire entendre raison.

A l'heure actuelle, on devait se contenter de vagues encouragements, de banales consolations.

Aussi bien la pauvre créature était-elle à bout.

Elle faisait peine à voir, elle avait l'air, avec sa figure tirée, ses yeux enfoncés dans l'orbite, ses lèvres violettes, elle avait l'air de relever d'une grave maladie.

— Ecoutez lui dit Zoé, v'là ce que j'avais faire. Vous mettre au lit d'abord, vu que vous êtes dans un fichu état, et que vous avez avant tout besoin de repos.

LE BAUME PERSAN — Indispensable à toute la famille. Pour la maman, c'est un aide à sa beauté. Pour l'enfant, un baume adoucissant. Pour le papa, un fixatif des cheveux et une excellente lotion pour la barbe. Le Baume Persan vivifie et rafraîchit la peau. Il satine et blanchit les mains. Pour toutes les femmes élégantes. Une très légère friction et il est absorbé par les tissus, embellissant merveilleusement la peau.

Après ça, je m'habillerai et j'irai de mon pied léger boulevard des Capucines chercher Hélène. En route, j'y conterai la chose, de manière qu'en vous voyant, elle vous saute au cou sans autres manigances.

C'est ça le meilleur remède et le plus facile. Mais vous comprenez qu'après le beau coup que vous avez risqué tout à l'heure, j'ai pas vous laisser seule, je serais sur le gril.

La femme de Claude ébaucha un geste d'infini découragement.

— Ne redoutez plus rien de ce côté... la crise est passée, je ne recommencerai pas je vous le jure...

A cause d'Hélène que le désespoir aurait tuée peut-être, j'accepte de souffrir un peu plus longtemps. Elle est jeune, elle, elle a devant ses yeux tout l'avenir, je ne mettrai pas sur sa jeunesse ce voile de deuil éternel.

Sans y aider en rien, tout naturellement, je m'en irai petit à petit. Comme ça elle aura le temps de s'habituer.

— Bon bon! grommela la brave femme, je vois qu'il est inutile de chercher à vous faire entendre raison aujourd'hui. Ça sera pour une autre fois.

Rappelez-vous une chose, ma petite, une chose dont maman Bouche-d'Or est convaincue. C'est qu'ici-bas tout s'arrange, oui, tout s'arrange avec le temps.

J'sais plus qui qu'a dit que l'temps est un "grand maigre" qui raccommode la casse pourvu qu'on ne soit pas trop impatient.

Est-ce que vous savez ce qui se mitonne à vot' intention? est-ce que vous savez ce que demain vous réserve?

— De la douleur encore pas autre chose...

En perdant Claude, j'ai tout perdu, jusqu'à l'espérance.

— Ta, ta, ta, causez toujours, vous n'en savez rien, rien de rien.

D'abord, elle est pas comme le père Eternel, c'te vieille poison de comtesse, faudra bien qu'elle aille voir un beau jour ce qui se passe de l'autre côté. Alors...

— Pensez-vous qu'avec sa volonté de fer et son despotisme, elle ne va pas prendre ses précautions?

Pauvre Claude! pauvre ami si doux! Elle s'arrangera pour qu'a-

près sa mort il soit interné en quelque asile, encore plus fermé et plus redoutable que la prison où elle l'enferme aujourd'hui.

— Mon petit enfant, c'est pas prouvé, c'te chose-là, vu que Mme la Camarde arrive chez les gens sans crier gare, et qu'elle ne se gênera pas pour prendre vot' belle-mère de la main gauche, à l'heure où celle-ci y pensera le moins. Et d'une!

Puis, en admettant, v'là le cher m'sieu Grandlieu enfermé. Vous n'êtes pas sa légitime devant la loi, entendu, puisque les ceusses qui ont rédigé le Code sont des crétins finis, mais Hélène, Hélène y a pas à dire pape!

— Hélène est sa fille, la vraie, car il l'a reconnue, pas? C'était la crème des hommes, il aurait commis c'te lâcheté d'laisser sa progéniture sans nom.

Marcelle acquiesça d'un éloquent signe de tête.

— Oui, certes, déclara-t-elle, Claude s'est conduit comme il devait.

Hélène a été reconnue par nous deux. Notre mariage devait la légitimer.

— Par conséquent, Hélène n'aura qu'à exhiber son acte de naissance pour qu'on lui ouvre les portes de l'asile et qu'on lui permette de voir son père.

Au besoin, on ferait travailler les chats-fourrés, y sont pas derrière leurs comptoirs pour autre chose. Et là où elle passera, la chérie, j'suis sûre qu'elle saura vous faire passer.

Espérez que j'vous dis, vous reverrez vot' homme, mon bijou, vous l'embrasserez encore tout vot' soûl. Sinon, zut! j'me mets en grève! y aura plus de justice.

Et tenez, encore une idée. voyez-vous que m'sieu Grandlieu guérisse! Il arrive des histoires plus extraordinaires et, par le fait, vous y comptiez.

Y sera pas long alors, j'vous le garantis, à réclamer sa petite femme et sa gosse. La vieille poison sera forcée de s'exécuter... elle aura beau tempêter, faire des chichis, pincer son bec crochu; des nêfles! c'est nous qu'aurons la victoire!

Mais, mon petit, au lieu de vous lamenter et d'vous laisser aplâter, v'là c'qui faut penser, v'là c'qui faut vous dire pour vous remonter le moral!

Des combinaisons pour que l'vent tourne en vot' faveur! Y en a pas une, y en a cent.

J'ai pas parlé du cas où la grande pimbêche voudrait se raccommode avec vous, parce que, j'en conviens, ça serait dure à

avalier après la scène de tout à l'heure. Malgré ça, on a vu des choses plus drôles.

— Je pense qu'il vaut mieux n'y pas compter répondit Marcelle dans un sourire navrant. La fin du monde arriverait plutôt.

— Ne jurons de rien, c'est préférable.

Est-ce que la comtesse de Roche... Roche... ?

— Rochefide... Grandlieu de Rochefide.

— Va pour Rochefide... est-ce qu'elle connaît Hélène? Sa petite-fille, en somme, que ça lui chante ou non?

— Elle ne l'a jamais vue. Moi-même j'ai aperçu ce matin pour la première fois la mère de Claude. Je ne savais même pas si elle habitait Paris.

Vous pensez qu'il n'aimait pas parler de ça le pauvre ami, avec moi du moins. Quand je le voyais triste quelquefois, je me disais qu'il avait des regrets, et je me risquais à le lui demander.

Parce que, madame Latouche, je suis un drôle de corps, si Claude n'avait pas été heureux, entièrement heureux près de moi, il me semble que j'aurais eu le courage de me retirer, m'effacer... de le laisser libre.

C'est pour lui que je l'aime, pour lui, non pour moi. Il faut avoir éprouvé cet amour, ce besoin de sacrifice, qui m'exaltait presque jusqu'à la démence, pour savoir ce que c'est et de quoi on est capable...

— Je suis bien tranquille; quand vous lui posiez des bêtes de questions comme ça m'sieu Grandlieu vous envoyait bouler!

— Il me serrait contre lui de toutes ses forces à m'en faire mal... il m'embrassait et ne me répondait rien. Mais je comprenais tout de même et je me sentais divinement rassurée.

A présent, poursuit la malheureuse dans une folie de sanglots et de plaintes, à présent me voilà seule... seule... éternellement seule. Pardon, Claude, mais j'exècre ta mère... je voudrais lui déchirer la poitrine avec mes ongles pour trouver la place de son cœur.

Son cœur? elle n'en a pas! si non elle m'aurait écoutée, elle aurait eu pitié. Moi si je voyais quelqu'un se trainer à mes pieds et m'implorer, il me semble que toute ma rancune fondrait... et que je tendrais les mains et que je dirais:

"Vous aimez mon fils, je vous pardonne, devenez ma fille, ne soyons plus ennemies..."

Elle, ah! la misérable, l'orgueilleuse, la maudite! elle a ricané, elle m'a insultée; on la sentait joyeuse de pouvoir enfin cracher tout son venin!

Voyant qu'une nouvelle crise menaçait, Zoé résolut d'y mettre bon ordre.

Avec une énergie non exempte de douceur, elle obligea la mère d'Hélène au silence; elle sut trouver les mots qui persuadent et qui apaisent; elle eut, dans son rude langage d'ouvrière, de véritables trouvailles d'éloquence pour faire briller, aux yeux de cette créature endolorie, un pâle rayon d'espoir.

Sans sa présence quasi providentielle, Mme Grandlieu eût commis assurément quelque acte irréparable et provoqué ainsi une nouvelle catastrophe, car, que serait-il advenu d'Hélène perdant à la fois son père et sa mère?

Devant certaines calamités trop monstrueuses n'est-il pas compréhensible que la raison chancelle?

En la circonstance, Maman Bouche-d'Or, une fois encore sauva son amie.

Une fièvre ardente brûlait Marcelle; la réaction fatale après ces convulsions désordonnées laissait la malheureuse dans un état d'affaissement et de faiblesse extrêmes.

Elle n'était plus qu'une pauvre chose à bout de forces, une loque humaine.

Après l'avoir déshabillée, Zoé la mit au lit comme elle l'eût fait d'un enfant. Puis elle lui fit prendre un cordial, répara le désordre de la salle à manger et descendit au galop à la boutique.

Les ouvrières commençaient à s'étonner de la longue absence de leur patronne, en un jour où le travail pressait si fort.

— Mes petites chattes, dit Mme Latouche, va falloir vous arranger pour vous passer de moi, vu que j'ai de l'occupation ailleurs.

Toi, Lalie, qu'es raisonnable, tâche voir à me remplacer et que ça ronfle dur, hein?

— On fera pour le mieux, patronne, mais dame! j'y réponds de rien.

Elles sont là toutes à se chamailler quand vous êtes absente, à se disputer pour un oui ou pour un non; elles se tirent dessus à "bonnet rouge" quoi! même que j'ai beau crier, j'parviens pas à mettre le holà.

Enfin, si vous êtes obligée de nous lâcher!

— Hé oui, ma grosse; cas de force majeure.

En demande à la ferme.—Tous les fermiers et éleveurs devraient avoir sous la main une provision d'huile électrique du Dr Thomas, non seulement comme remède tout prêt pour les maux des personnes mais parce que c'est un remède de grande efficacité pour les chevaux et les bestiaux. Comme substitut pour l'huile douce en cas de coliques des chevaux et bestiaux, elle surpasse tout ce que l'on peut donner.

Aussi, j'espère, ajouta la brave femme, en roulant des yeux terribles autour d'elle, j'espère qu'on sera raisonnable, et qu'on ne fourrera pas maman Latouche dans l'embarras, en lui laissant sur les bras sa besogne ou bien en bousillant l'ouvrage comme des torchons sans goût ni grâce.

Faites marcher vos fers plus que vot'langue. Vous vous en porterez pas plus mal.

Moi faut que je reste auprès de mame Grandlieu qu'est malade, jusqu'à tant que mamz'elle Hélène soye rentrée.

Ce furent des exclamations à n'en plus finir.

On voulait savoir ce qu'avait la jeune femme, si c'était grave, comment ça l'avait prise, etc., etc.

— J'vois ce que c'est, remarqua Lalie qui ne ressemblait pas de loin à une buse, malgré son amour pour les à-peu-près.

Elle se sera tourné les sangs, probable, à cause que son homme est parti.

— Qué que tu racontes-là, bavarde? fit Zoé, très vexée.

— Tiens, la vérité! parbleu! Avec ça qu'on a les yeux dans sa poche?

Ce pauvre homme était bourré d'un côté par le type à cocarde, de l'autre par la vieille... un véritable enlèvement, quoi! Une preuve que j'ai pas la berlue, c'est qu'aussitôt après le départ de la voiture, vous avez grimpé chez mame Grandlieu.

Dites, à cause de quoi qu'on y a pris son homme, à c'te pauvre créature?

Là blanchisseuse répliqua sévèrement:

— Si on te le demande, ma fille, tu répondras que t'en sais rien. Là-dessus, ferme ton bec, et garde tes réflexions pour toi.

Voyons, poursuivit Zoé en examinant assez piteusement sa toilette, j'peux pas cependant descendre sur les boulevards attifée à la maritorne.

Faut voir à se bichonner un peu, sans ça, les gens ousque travaille mamz'elle Hélène voudront pas me laisser entrer!

— C'est la jeune fille que vous voulez prévenir? demanda l'incorrigible Lalie.

— Dame! y a des chances, impossible de laisser mame Grandlieu seule, et moi, malgré la meilleure volonté, j'ai besoin ici de temps en temps.

— Bon! faites excuse si j'me mêle de ce qui me regarde pas, mais une supposition que vous écrieriez un bleu, une carte pneumatique, ça arriverait presque aussi vite que vous, et comme ça,

vous auriez pas besoin de vous déranger.

— Pour une fois, ma grosse, ton idée a du bon.

Cours m'acheter une carte-télégramme, que l'apprentie ira ensuite jeter au grand bureau.

A part que j'fais trois fautes d'orthographe par mot, et que j'écris prune avec un h le reste ira tout seul!

Ce n'était point une mince besogne pour maman Bouche-d'Or, que de tourner son épître.

Elle eût certes mieux aimé repasser d'arrache-pied tout un

"pour voir si par hasard je n'y suis pas. Je vais et je viens de chez vous à la maison, à cause de l'ouvrage vous comprenez. Je voudrais vous parler un moment, si ça vous est égal, de vous à moi d'abord.

"Votre amie,

"Zoé Latouche."

Au moment où, très appliquée, la brave femme achevait de transcrire l'adresse, Lalie, qui repassait à la table voisine du vitrage, se précipita:

— Patronne! patronne! cria-t-elle, j'crois que votre télégram-

Nom d'une brique, c'est pas de jeu! tout pour les mêmes et rien pour les autres.

En ont-elles du tintouin ces malheureuses, en ont-elles!

Et, sans prendre le temps de détruire son télégramme, Zoé se précipita sur les pas d'Hélène.

C'était bien la jeune fille, en effet. Elle montait avec une difficulté extrême, s'arrêtant pour respirer presque à chaque marche. De sorte que maman Bouche-d'Or l'eut bientôt rejointe.

— Qu'est-ce qui se passe donc que vous v'là, interrogea-t-elle.

Hélène tourna vers l'amie des siens sa pauvre figure douloureuse, blêmie par la souffrance.

— Je suis malade... balbutia-t-elle.



Vois comme tu as bien fait de me suivre

trousseau. Enfin, nécessité oblige; tant bien que mal elle s'exécuta. Suant et soufflant, après avoir laborieusement réfléchi, elle traça ces quelques lignes:

"Ma petite chérie, votre maman s'est trouvée un peu souffrante, et comme je sais que votre présence lui ferait du bien, je vous envoie ce mot bien vite pour que vous tâchiez d'obtenir l'autorisation de perdre une demi-journée.

"Vous serez gentille, avant de monter chez vous, de jeter un coup d'oeil dans la boutique

me est déjà arrivé et que v'là la réponse qui s'amène.

— Comment ça, nigaude?

— Ben oui, mamz'elle Hélène vient d'entrer dans l'allée.

— A cette heure-ci? t'as la berlue pour sûr.

— Des fois, que ça serait plutôt vous, sans vous offenser.

Regardez un peu dans l'escalier et vous la verrez comme moi, même qu'elle a l'air tout drôle. Pâlichonne, pliée en deux, se trainant à peine...

— La même chose que c'matin alors?

Deux fois dans la matinée, j'ai été prise de faiblesse. La directrice voyant cela m'a donné congé pour tantôt.

— Vous êtes anémique, déclara sentencieusement Zoé; pas malin, avec les tourments que vous venez de traverser.

Vous auriez besoin de fortifiants et de grand air; ça passerait tout seul.

— Hélas! — et la jeune fille souriait tristement, — nous n'en sommes pas là, il s'en faut. Il y a mon père d'abord, puis, comme vous dites, cela passera tout seul,

que je me soigne ou non, j'en suis sûre.

Réflexion faite, je regrette même d'avoir accepté cet après-midi de repos. Quand maman me verra paraître, elle se tourmentera.

— Non, ma petite chérie, au contraire, parce que... justement, je venais de terminer une carte pour vous.

Oui, je vous écrivais de revenir le plus tôt possible, quand Lalie vous a aperçue.

— Pourquoi, donc, madame? fit Hélène, dont la voix s'altéra soudain.

En même temps, par suite d'un phénomène étrange, la cernure bleuâtre qui entourait ses yeux s'élargit, mangeant presque les joues, donnant au regard une profondeur sinistre.

La blanchisseuse, voyant cela, prit peur. Avec une sensitive pareille, on devait tout craindre.

— Oh! faut pas vous retourner, mon chéri, s'empressa-t-elle de répondre, c'est que votre maman est un peu indisposée, alors, n'est-ce pas? comme en ce moment nous sommes très pressées, je...

Mais venez, on causera mieux chez vous que sur l'escalier où tout un chacun peut nous entendre.

Soutenant sa jeune amie par la taille, Zoé l'aida à gravir le reste des étages.

Au moment de pénétrer dans le logement, elle mit, d'un geste expressif, son doigt sur ses lèvres, poussa Hélène dans la salle à manger, donna un coup d'oeil à la chambre de Marcelle, et, la voyant tranquille, les paupières closes, elle revint vers la jeune fille.

— Maintenant, dit-elle, on va pouvoir s'expliquer.

Seulement, parlons bas, vu que Mme Grandlieu repose.

— Enfin! que se passe-t-il? Pourquoi ce mystère? Où est papa?

Ces questions se pressaient angoissées, sur la bouche pâle d'Hélène.

En entrant, elle sentit un malheur nouveau dans l'air, elle vibra toute dans l'attente de la mauvaise nouvelle, elle avait hâte de savoir, bien qu'une sensation de terreur atroce lui tordit le coeur.

Zoé lui prit les mains, l'attira contre elle.

Bien des gens sont presque rendus infirmes par les cors. Mais il n'est pas besoin d'endurer une souffrance à laquelle peut rapidement mettre fin le Holloway's Corn Remover.

— Mon chéri, murmura l'excellente créature, faut être bien raisonnable et courageuse, faut me promettre d'abord de m'écouter gentiment sans cris et sans larmes, parce que ça serait d'un effet désastreux sur vot' pauvre maman qu'est plus affligée que malade et qui n'a jamais eu tant de besoin de votre amitié, de votre courage.

— C'est juré. Parlez vite. Que se passe-t-il?

Puis, se raidissant, blême et glacée, la jeune fille ajouta:

— Il s'agit de mon père, je le devine, une voix au fond du coeur me le crie. En chemin j'appréhendais d'arriver... et j'aurais voulu néanmoins être là.

Quel accident? Est-ce qu'il est mort?

— Non, non, mon bijou, ni mort ni plus mal je vous en réponds.

C'est une chose, une chose... pas ordinaire que j'ai à vous raconter, une chose qui m'embarasse rudement...

Vot' papa, vous savez comment il s'appelle?

— Quelle étrange question? Il se nomme Claude Grandlieu.

— Sans doute, Claude Grandlieu, mais c'est pas suffisant; il faut y ajouter quelque chose. Claude Grandlieu de Rochefide, et avec ça comte.

— Vous plaisantez sans doute, madame, riposta Hélène.

Je n'ai jamais entendu prononcer un mot de cela depuis que j'existe.

— Naturellement, il ne voulait pas vous le dire ce cher homme. Pourtant, c'est la vérité pure.

Vot' papa est un fils de famille mon chéri, il a encore sa mère, la vieille comtesse, une dure-à-cuire dans les grands numéros. C'te femme en voulait à son garçon parce que du temps de sa jeunesse, il avait refusé d'épouser des demoiselles de la haute...

Il préférerait Mme Grandlieu. J'comprends ça, attendu qu'excepté vous, j'connais pas un trésor de femme plus jolie et meilleure. Donc, bisbille complète. On ne s'écrivait plus... on était comme défunt l'un pour l'autre.

Mais v'la le chiendent, la vieille dame votre grand mère, a su de bric et de broc que son fils était malade, à moitié timbré et alors dame, sans faire ni une ni deux elle est venue le chercher, ce matin, pour le soigner, qu'elle dit.

A cause de son état, le pauvre m'sieur Grandlieu a pas pu rebiffer. Il s'est laissé faire pardi!

— Maman ne devait pas! interrompit Hélène avec colère, maman aurait dû s'opposer, chasser cette femme.

La blanchisseuse secoua tristement la tête.

— Hélas! mon bijou, dans la vie de ce monde on ne fait pas toujours comme on veut. Les nobles, les riches sont plus puissants que jamais, malgré qu'on soye en République.

Mame Marcelle a bien essayé, elle s'est rudement débattue; tout de même l'autre a été la plus forte. Faut s'incliner, mon petit coeur.

— N'y comptez pas, madame Latouche, j'aurai le courage qui fit défaut à maman.

Si j'eusse été là, cette femme ne m'aurait point effrayée, elle eût trouvé à qui parler. Mais j'irai chez elle et l'obligerai à nous rendre mon père... Pauvre père adoré, je l'aime plus que tout au monde... c'est sa pensée seule qui me soutient...

Sans lui... ah! sans lui... je... je serais morte... je n'aurais pu résister.

Zoé terrifiée, aux prises avec la morsure d'un affreux soupçon, Zoé força la jeune fille à lever vers elle ses yeux égarés.

Elle y lut le plus morne désespoir, elle y vit un tel abîme de douleur qu'un frisson glacial la parcourut tout entière.

— Résister à quoi? interrogea-t-elle àprement. Que voulez-vous dire avec ça, Hélène?

Faut me répondre, je remplace ici vot' maman, j'ai quasiment le droit de savoir, parce que... parce que... suffit, on causera de ça un autre moment.

Faisant un violent effort sur elle-même, la jeune fille parvint à se maîtriser.

— Pensez-vous, fit-elle, qu'il soit aisé de traverser les épreuves que nous subissons depuis tantôt deux mois? Il y en a qui deviennent fous à moins. Bien des fois, j'ai été tentée d'en finir, je l'avoue; c'est à cause de mon père que je résistai à la tentation.

Maman et moi, nous sommes deux à l'aimer.

— Ah! c'est ça, ce n'est que ça? balbutia d'un ton d'indicible allègement la brave femme.

Vous m'avez fait une peur, une peur!... j'en ai eu le dos trempé. Mais, ma chérie, vot' maman, vous ne l'aimez donc pas?

— Oh! si, beaucoup, infiniment, elle est si bonne... Toutefois, ce n'est pas la même chose. Je suis certaine, si elle m'entendait, qu'elle ne serait pas jalouse.

Ce que j'éprouve, elle l'éprouve également. Papa est notre admiration, notre orgueil. Un père tel que lui, c'est le bonheur sur terre.

Tenez, sérieusement, je me suis attachée parfois à l'étudier, lui cherchant un défaut. Il n'en a pas... Il est parfait, et avec cela d'une douceur, d'une indulgence... qui vous font accepter sa supériorité comme une chose toute naturelle.

Et vous voudriez que je cède à celle que vous nommez ma grand mère? Allons donc? Notre père a sa place ici, chez nous, à nos côtés... Vous allez voir de quelle façon je parlerai à maman, et je la galvaniserai...

La vue de cette grande dame l'a impressionnée, moi c'est différent, je ne craindrai pas de l'aller trouver et d'élever la voix devant elle. Au besoin, nous ferons valoir nos droits.

— Vous ne ferez rien valoir du tout, ma pauvre bichette, vous accepterez la chose sans souffler, bravement, en digne créature que vous êtes, attendant, s'ils viennent, des jours meilleurs.

Vous dissimulerez votre chagrin pour mieux apaiser celui de mame Marcelle, voilà vot' devoir, le vrai, le seul... Par le fait, ce cher m'sieu Grandlieu sera parfaitement soigné, de ce côté-là pas d'inquiétudes.

Hélène regardait maman Bouche-d'Or avec effarement.

— Comment, c'est vous, madame Latouche qui me donnez un semblable conseil?

— Vous me prêchez la résignation, vous?

— Dame! quand y a pas moyen de faire autrement.

Les choses sont ce qu'elles sont, impossible de les changer. La preuve c'est qu'après s'être bien défendue, après avoir lutté, bataillé, supplié, vot' maman a dû laisser partir son homme.

— Par exemple, si je ne m'étais pas trouvée là ensuite, elle se f...lanquait par la fenêtre. J'ai eu juste le temps de la rattraper par ses jupons. Aussi, mon bijou, j'fais appel à vot' courage, à vot' amitié pour elle.

Aimez-la double, si vous voulez qu'elle accepte son sort; vous avez une belle tâche à remplir en vous dévouant à celle qui s'est toujours dévouée pour vous deux, qui n'a aimé que votre papa et vous sur la terre... J'ai confiance, vous êtes une brave enfant; sûr que vous n'allez pas caner.

Plus tard, les choses s'arrangeront peut-être. Est-ce qu'on sait? Il n'est pas perdu m'sieu

Grandlieu, on saura où le retrouver...

— Je sens un mystère au fond de tout ceci, prononça lentement la jeune fille, un mystère que vous n'osez point aborder.

Pourtant, il faut que je sache; c'est indispensable.

— Hé oui, il y en a un, ma chérie.

Dans son lit, la pauvre Mme Marcelle gémit et pleure tout bas, en pensant à vous, elle tremble que vous ne l'aimiez plus lorsque vous saurez.

Enfin quoi, vous la connaissez, vot' maman, vous savez si elle est honnête et droite, et digne... M'sieu Grandlieu l'estimait plus qu'une marquise.

N'empêche qu'à cause de la vieille poison ils n'étaient pas mariés... ils vivaient comme ça, ensemble. Voilà pourquoi l'autre a été victorieuse...

Au fur et à mesure que la blanchisseuse avançait dans sa confiance, Hélène courbait davantage le front, son front pâle et moite de sueur glacée.

Quand Zoé se tut, inquiète de cette attitude ambiguë, la jeune fille tomba lourdement sur une chaise et demeura comme figée, les bras ballants, la taille affaissée.

— Etes-vous plus malade? Souffrez-vous? interrogea la brave femme en proie aux plus vives alarmes.

— Oui, mais ce n'est rien... Je m'attendais si peu... excusez-moi, madame Latouche, je puis à peine desserrer les dents.

Vous avez été très bonne, très dévouée, merci... jamais, jamais je n'oublierai vos bontés pour nous... A présent, s'il vous plaît, laissez-moi seule.

— Et la pauvre créature qui vous attend, vous l'oubliez donc?

Pourquoi que vous n'allez pas bien vite vous jeter dans ses bras?

— Je vous comprends, murmura la jeune fille dans un pâle sourire, vous supposez que la révélation a changé mon cœur...

Non, je n'en chéris ma mère que davantage. Je souffre, mais je l'aime... je l'aime encore mieux parce que... parce que...

Tout à l'heure je la verrai... nous pleurerons ensemble... Comptez sur moi, je vous promets de la consoler. Seulement, j'ai besoin de me remettre un peu, de réfléchir...

Ensuite, oh! maman, maman, ensuite je serai toute à toi!

Maintenant, enlacées, cœur

contre cœur, la mère et la fille mêlaient leurs soupirs.

Marcelle croyait avoir épuisé ses larmes, elle se trompait, il lui en restait encore d'amères, de brûlantes, de douces aussi, et qui coulaient sans effort lorsqu'elle évoquait pour Hélène son cher passé d'amour et de sacrifice.

C'était même un inexprimable soulagement que de se confier pleinement, entièrement à cette enfant exquise qui ponctuait de baisers si tendres et d'appellations si caressantes chacun des aveux de sa mère.

Ainsi, puisque le sort cruel voulait qu'elles vécussent seules, qu'elles fussent leur unique famille, il ne resterait entre elles deux nul secret, nul mystère.

Hélène saurait tout de Marcelle, sa maman chérie, sa grande amie, et aussi un peu sa soeur.

— Dis-moi, mère, raconte-moi comme une belle histoire, ta jeunesse. Cela, me semble-t-il, nous rapprochera davantage en me faisant mieux connaître mon papa bien-aimé. Il est bon, il a dû t'adorer.

— C'était une adoration réciproque. Quand je l'ai vu pour la première fois, je reçus un choc en pleine poitrine, lui aussi.

J'allais chez une cliente reporter de l'ouvrage pour ma patronne, j'étais toute jeune... dix-huit ans... ton âge, ma chérie. Orpheline, élevée par des parents éloignés à qui je n'inspirais qu'indifférence, j'avais grandi sans tendresse autour de moi et cependant je riais toujours, je riais à tout, à la vie, au beau soleil, au ciel bleu.

Je me fabriquais le soir, dans ma petite chambre des histoires merveilleuses dont j'étais l'héroïne, je me croyais destinée à quelque chose de splendide.

Quand je rencontrai Claude, je compris. Je lui jetai mon cœur dans un regard.

On parle du coup de foudre, mon enfant, cela existe. J'ai aimé ton père dès le premier instant. Lui, il avait l'air triste, il semblait porter un lourd fardeau sur ses épaules.

Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais il me parla si respectueusement, avec tant de douceur, que je lui répondis. Et pourtant j'étais habituée à rebrousser les galants sur ma route. Une fillette qui va seule, le nez au vent, la mine éveillée, on ne se gêne pas pour elle.

Je me méfiais et d'un geste je remettais à leur place ces tentateurs, qui ne réussissent, si souvent, que parce que la misère est

une laide chose, et une conseillère perfide.

— Sans doute, murmura Hélène en pâlisant.

— Voilà, ma mignonne, ce fut très simple.

Claude, en brave garçon qu'il était, me renseigna tout de suite sur sa position sociale. Moi, je n'eus rien à lui apprendre de bien intéressant.

On fut amis, on se chercha, en tout bien tout honneur, d'abord rien que pour avoir le plaisir de se voir, de rester ensemble, de se parler. Nous étions jeunes, nous nous aimions; on ne m'avait pas élevée comme une princesse, il s'en fallait, cependant j'étais sage, par goût.

Ton père fut le premier et le seul. Je me donnai sans réserve, sans calcul, sans ambition.

Il ne pouvait m'entrer dans l'esprit qu'un comte de Rochefide ferait de moi autre chose que sa compagne de quelques mois. D'ailleurs, est-ce que j'ai réfléchi? est-ce qu'on se demande quel sera le lendemain lorsqu'on a dix-huit ans et que le cœur s'éveille?

Mais Claude lui, prit la chose au sérieux, il me dit:

— Je te jure de ne jamais t'abandonner, Marcelle. Et toi? Veux-tu être mienne pour toujours?"

Ah! quel cri de joie éperdue alors, quel bonheur!

— Les choses n'iront pas toutes seules, poursuivit-il. On multipliera les obstacles, on essaiera de tous les moyens pour nous séparer. Peut-être la misère nous guette-t-elle. Moi je n'en ai pas peur.

"Tu es ma femme; avant de te connaître, je n'ai pas vécu. Pour te garder, je me sens capable de tous les renoncements. Je travaillerai s'il le faut, n'aie pas peur, Il suffit que tu veuilles et que tu me restes."

Si je voulais! Ah! ma chérie, ça ne se demandait pas, tu le comprends.

Une félicité pareille à moi, pour moi, pauvre petite orpheline, un bel amour, si pur, si magnifique! J'aurais traversé l'enfer afin de le conserver.

— C'est de sa mère que papa voulait parler?

— Oui: elle était terrible.

Claude me confia qu'en présence de la comtesse il ne pouvait s'empêcher de trembler. Elle le glaçait avec ses airs hautains et autoritaires tyranniques, exigeante! Ce n'était point une mère, c'était un despote.

Un Remède Simple pour l'estomac malade procure un prompt soulagement

Pas besoin de remèdes violents ou de régime. Une recette domestique sûre et simple maintient l'estomac en bon état.

Si vous éprouvez des troubles d'estomac—des gaz, de l'acidité, des "points" ou du ballonnement—vous pouvez obtenir un soulagement prompt et certain en vous en tenant à cette simple pratique.

Ne prenez pas de remèdes violents ou des stimulants digestifs artificiels et ne vous épouisez pas par un régime de jeûneur. De fait, s'ils restent dans les limites raisonnables, la plupart des gens peuvent manger ce qu'ils veulent—s'ils ont soin de garder leur estomac libre des acides qui l'aggravent et paralysent son travail de digestion.

Et le moyen le meilleur et le plus facile d'y parvenir, c'est de prendre, après chaque repas, trois ou quatre pastilles de Magnésie Bisurattée—l'absorption de la Magnésie sous forme de pastille, est agréable, inoffensive, peu coûteuse et commode, de même qu'elle neutralise promptement l'acidité de l'estomac et le maintient doux et propre.

Tout bon pharmacien vous vendra, à très bon marché, assez de pastilles de Magnésie Bisurattée pour faire un essai d'une semaine. Cet essai devrait vous convaincre bien vite que 90 pour cent des maux ordinaires d'estomac ne devraient pas exister. Assurez-vous bien que vous obtenez des Pastilles de Magnésie Bisurattée.

La Cire Mercolisée Conserve la Peau Jeune

Faites disparaître toutes les imperfections et décolorations du teint par l'emploi régulier de la Cire Mercolisée pure. Procurez-vous-en une once. Les particules presque invisibles d'une peau fatiguée se pèlent, jusqu'à ce que toutes les imperfections, telles que boutons, taches du foie, hâle, rousseurs et pores dilatés disparaissent. Le teint devient clair, doux et velouté, et la figure rayonne. Pour enlever rapidement rides et autres lignes de vieillesse, employez cette lotion pour la figure: 1 once de savonne en poudre et 1 demi-chopine de witch hazel. Dans toutes les pharmacies.

Nouvelle Edition: plus complète.

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police. Dressage du chien de travail. Traitement de ses maladies.

175 Illustrations

PRIX, \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

St-Vincent de Paul (Co. Laval) Québec

LE JARDINAGE EST UN PLAISIR quand vous plantez de bonnes graines, plantes ou arbustes. Nos jolis catalogues, envoyés sur demande, contiennent la mention de ce qui se fait de mieux dans le genre en Angleterre. Spécialité de Fœnicus, Delphinium, etc. Sept catalogues différents. Commandez maintenant pour livraison du printemps.

KELWAY & SON

LANGPORT, SOMERSET, ANGLETERRE

331 Bay Street,

ou

Toronto, Ont.

LISEZ...

Le Samedi

En vente partout - - 10 sous

Pauvre ami ! il n'exagérait pas... si tu l'avais vue ce matin, vue et entendue. Il semble impossible qu'un cœur de femme puisse rester aussi sec ; pourtant cela est.

— Avant aujourd'hui, l'avais-tu déjà rencontrée... ma grand-mère ?

— Jamais ! et je n'y tenais guère. Même j'évitais de prononcer son nom. Je craignais qu'il ne me portât malheur.

Ah ! Claude l'avait bien prévu ; elle essaya de tout pour nous séparer. Le plus longtemps possible nous nous sommes cachés ; j'obligeais ton père à dissimuler notre liaison, j'avais comme un pressentiment que c'était notre meilleur temps et qu'à partir du jour où mon existence serait connue, les peines commenceraient.

Je ne me trompais pas. Claude m'avait forcée à quitter l'atelier. J'habitais un joli petit appartement à Passy. Dès qu'il pouvait s'échapper, mon doux ami courait me rejoindre. Je l'attendais toujours ; j'étais divinement heureuse, il me semblait faire un rêve splendide.

Hélas ! on a beau faire il faut s'éveiller et alors c'est terrible.

— C'est terrible... répéta la jeune fille comme un lugubre écho.

— Mais je n'ai pas le droit de me plaindre. Quand on s'aime on supporte tout.

Au lieu d'affaiblir notre amour le temps l'augmentait. Le jour où je m'aperçus que je serais bientôt maman. Claude manqua de devenir fou de joie.

Il pleurait et riait en même temps, m'embrassait, il ne pouvait s'arracher de moi.

— Marcelle, fit-il, ce serait criminel de différer plus longtemps l'aveu que je dois à ma mère. Mon devoir m'ordonne de parler ; ce soir même j'aurai une explication avec la comtesse de Rochefide.

Ce sera terrible je ne me le dissimule pas. Tant pis. Je veux que notre enfant ait un nom, et j'espère une fois le premier moment de fureur passé, que ma mère comprendra et se résignera.

Il partit là-dessus me laissant toute sombre. Je ne devinais que trop ce qui allait arriver.

Mme de Rochefide fut implacable ; autant eût valu essayer d'attendrir un roc.

Quand ton père reparut chez nous la rupture était consommée. Sa mère avait juré que, même à l'article de la mort elle refuserait

son consentement à un mariage qu'elle jugeait monstrueux.

Lui tint bon ; pour la première fois de sa vie il osa élever la voix devant sa mère. Il jura de son côté qu'il n'épouserait pas d'autre femme que moi ; ce fut une scène atroce.

— Je m'en rends compte. Ah ! ces déchirements de famille, quelle tristesse !

— Claude n'avait d'autre ressource dans ces conditions que de quitter sa famille.

La comtesse l'avait mis au défi de se servir des moyens que la loi mettait à sa disposition pour se marier sans son agrément, mais il était décidé à tout pour régulariser notre union.

Malheureusement, il fallait attendre que ton père fût majeur, c'est-à-dire qu'il eût atteint sa vingt-cinquième année. On ne pouvait envoyer d'actes respectueux auparavant.

C'était encore huit mois à passer et tu allais naître. Moi, cela ne m'effrayait pas trop. Dans le peuple on accepte plus aisément ces choses-là.

Légitime ou non, je me préparais à te chérir de toutes mes forces, ma mignonne. Tu es venue ; dans tes petites mains qui s'ouvraient à peine, tu nous apportais des années de félicité parfaite.

Claude avait renoncé irrévocablement à son titre, il se faisait appeler Grandlieu, qui est, — il me l'a expliqué, — le nom patronymique de sa famille.

C'est sous ce nom qu'il te reconnut, de sorte que ton état civil est en règle ; que Mme de Rochefide le veuille ou non, tu es sa petite-fille.

Hélène fit à ces mots une moue significative.

— Oui, je te comprends, tu n'y tiens pas, tu n'es pas tentée par l'orgueil.

— Et je m'en vante. Qu'ont-ils de plus que les autres ceux que la fortune a favorisés de ses dons ?

Ils valent infiniment moins parfois et ce n'est pas chez eux qu'on trouve les plus belles qualités du cœur, cette délicatesse de sentiments dont au contraire les exemples abondent parmi les humbles.

— Ah ! ma chérie ! tu es bien la digne fille de mon Claude adoré ! Tu penses exactement comme lui.

Il méprisait la fortune, la noblesse ; pas un instant depuis qu'il a quitté son hôtel, ses châteaux, fait l'abandon de sa fortune, pas un instant je ne l'ai en-

tendu regretter quoi que ce soit.

Du reste, tu te rappelles, tu l'as entendu, tu sais combien son âme est belle. Je n'ai pas besoin de te raconter ce que fut notre vie.

Dès l'instant où tu as été capable de réfléchir, tu t'es rendu compte, n'est-ce pas ?

— Oui, maman. La seule chose qui m'étonne, c'est qu'une comtesse de Rochefide ait pu avoir un fils semblable à mon père, un fils aussi parfait en tous points.

Cela me paraît une anomalie de nature.

— Explique cela qui voudra, mon enfant, moi je ne suis pas assez savante.

— Je voudrais bien savoir aussi pourquoi, puisque père était fermement décidé, vous n'avez pas régularisé votre union lorsque cela fut possible.

Marcelle promena sa main lente sur son front.

— Pourquoi ? c'est ma faute. J'étais sûre de Claude, je m'endormais dans l'insouciance, une quiétude trompeuse.

D'abord, pouvais-je prévoir ce qui arrive ? C'est tellement invraisemblable !

Malgré tout, ma fille, Claude tient de sa race certains préjugés indéracinables... Je crois qu'on appelle ça l'atavisme. Il se souciait peu de l'argent, il avait rayé sa particule en rentrant dans la foule des miséreux et des travailleurs, mais il gardait au fond de lui-même un respect invincible pour le nom.

Je sentais cela et qu'il ferait son devoir, cependant, quoi qu'il dût lui en coûter de mêler les hommes de loi à ses affaires privées. La pensée d'envoyer du papier timbré à sa mère lui apparaissait comme une profanation.

On ne grandit pas impunément dans un certain milieu ; on en prend les idées, les goûts, les façons de voir.

M'apercevant de ce que souffrait ton père au moment décisif, je n'ai fait ni une ni deux.

« Ecoute, Claude, lui ai-je dit, tu as l'air d'un condamné à mort. Il te semble que tu vas commettre un crime et que le ciel croulera sur ta tête parce que, usant de ton droit, tu vas obliger ta mère à nous laisser marier. »

« Tu es malheureux, en un mot, eh bien, il ne faut pas. Je me rapprocherais toute ma vie d'être cause d'un chagrin pour toi. »

« Telle que me voici, je suis parfaitement bien et tranquille. Ce n'est pas parce que le maire y aura passé que je t'appartiendrai davantage, ni que tu seras davan-

tage mon mari. Par conséquent, restons comme nous sommes. »

« Les gens m'appellent Mme Grandlieu, ils n'iront point y voir de si près. Notre Hélène ne sait rien et ne saura jamais rien s'il plaît à Dieu. »

« Attendons. Ta mère n'est pas immortelle. Je ne souhaite pas sa mort, je pense seulement que quand elle ne sera plus de ce monde, nous aurons la liberté d'agir comme bon nous semblera, et qu'alors, sans tambours ni trompettes, nous nous marierons. »

« Oh ! uniquement à cause d'Hélène, sinon je serais bien plus fière de nous sentir librement l'un à l'autre, et de me dire que notre lien n'en est que plus solide. »

— Blâme-moi si tu veux, ma fille, ajouta la jeune femme, mais je pensais ainsi.

Pour toute réponse Hélène couvrit Marcelle de baisers.

— Après, après, demanda-t-elle, que fit papa ?

— Il résista d'abord, invoquant ses devoirs envers nous deux.

S'il venait à nous manquer, que deviendrions-nous ? Tandis que, légitimement mariée, je serais à l'abri du besoin. Enfin il chercha une multitude de bonnes raisons.

Je les combattis, je voulais passionnément, qu'il n'eût point un souci par ma faute, et je l'emportai à la fin.

C'est lui qui avait raison. On ne doit jamais, sauf impossibilité absolue, vivre en dehors des lois. Si j'étais la femme de Claude devant les hommes, sa mère ne me l'aurait point arraché.

— Il est vrai, murmura la jeune fille, mais cela ne sert à rien de se plaindre, pauvre mère.

Tu as agi en créature aimante, mettant avant toute chose le sentiment, ne t'embarrassant guère des nécessités pratiques. D'autres te jugerait légère, moi je t'admire, ma maman chérie.

Vivre de la vie du cœur quand on a la joie d'aimer et d'être aimée, uniquement, passionnément... avec cette force qui vous unissait, mon père et toi... c'est le paradis !

A ta place, j'aurais fait de même. Donc, je suis loin de te blâmer. Il fallait un enchaînement fatal de circonstances comme celles qui nous écrasent, il fallait qu'une comtesse de Rochefide existât, pour amener ce qui se passe aujourd'hui.

Je devais te consoler, te parler d'oubli à la longue, je ne peux pas... Je comprends trop ce que tu éprouves d'après ce que j'éprouve moi-même.

C'est abominable, je ne pourrai jamais assez la maudire cette horrible femme. Et dire que j'ai de son sang dans les veines, dire qu'elle est ma grand-mère !

Vois-tu, si j'avais été là, il me semble que je lui aurais déchiré le visage de mes ongles. A cause d'elle, nous voilà en deuil pour toujours.

A quoi bon se payer de mots, d'illusions, de mensonges ? Nous savons bien n'est-ce pas que notre chagrin est sans remède ? On ne se guérit pas d'avoir perdu un être comme mon père. Car, pour nous, il est mort, hélas !

Qu'allons-nous devenir sans lui ?

— Mon Dieu ! si je pouvais mourir, sanglota Marcelle. Au moins, ce serait fini, je ne souffrirais plus.

Pardon, pardon, mon enfant, je dis des paroles bien vilaines. Quand tu es là si tendre, sans un mot de reproche, je devrais me surmonter, tâcher d'être forte... C'est plus fort que moi, vois-tu.

Tu as raison, il vaut mieux que nous soyons franches l'une et l'autre. Eh bien, si les choses ne changent pas... je... je sens que je ne parviendrai point à me consoler. Une seule pensée m'attire et me tente : la mort.

— La mort ! répéta Hélène d'une voix sourde.

Et, pâle, elle enveloppait sa mère d'un regard tragique.

Un même vertige funèbre saisit les deux femmes, une même tentation les assaillit.

Oui, s'en aller, partir, quitter ce monde méchant et pervers, s'évader de ses tortures comme on s'évade d'un baignoire odieux. Ne serait-ce pas une dernière et suprême douceur que de partir ensemble ?

Aussi bien que pouvaient-elles espérer ? Qu'avaient-elles en perspective sinon de nouveaux désastres ?

La nuit venait, le crépuscule semait sa cendre grise sur l'humble logis qui avait été témoins d'heures si douces, et qui, maintenant, ne contenait plus que deux cœurs brisés.

Un silence lourd pesait ; assises l'une près de l'autre, la mère et la fille regardaient le fond de leur âme ulcérée, elles se taisaient, saisies d'un effroi identique, redoutant les paroles qui venaient expirer sur leurs lèvres blêmes, et qu'elles n'osaient murmurer.

Mais les conseils perfides du désespoir, elles les écoutaient, tremblantes, du même monstrueux désir.

Puisque le sort s'acharnait... puisque leur ciel était un ciel de tempête uniformément sombre et menaçant...

La mère n'avait plus d'époux. Il les avait quittées, le chef de famille, l'ami, le protecteur, le maître, le père adoré ; des ruines partout... la misère guettant sur le seuil.

La fille, en plus de sa peine filiale, endurait, muette, un supplice affreux. Déshonorée, flétrie, sa jeunesse perdue, de la haine et du dégoût plein le cœur, en outre, une crainte effroyable qui depuis quelques heures la hantait, une appréhension telle, qu'en y songeant ses cheveux se dressaient d'épouvante...

Ces malaises ? ces vapeurs ? ces faiblesses ? N'était-ce point le prélude d'une maternité prochaine ?

Et la veille encore, Hélène s'encourageait à l'oubli.

Amère dérision ! L'oubli ? Chaque heure, chaque seconde réveillerait en elle le souvenir, la honte...

L'oubli, quand de sa faute un être allait voir le jour ?

Ah ! oui, certes, tout était noir, pas le moindre rayon lumineux à l'horizon, pas la plus petite lueur d'espérance.

Alors ? ne valait-il pas mieux en finir ?

IX

Avec la première semaine de juillet s'ouvrit la session des assises. George Ribaumont devait comparaître devant le jury en ce temps-là.

Le meurtre de la rue Joubert était inscrit au rôle pour une des premières séances. On prévoyait qu'un jour serait suffisant pour liquider l'affaire, et les débats ne s'annonçaient rien moins que sensationnels.

Parmi les membres du jury se trouvait un sociétaire éminent de la Comédie-Française.

C'était la première fois qu'il avait à délibérer sur la destinée d'un de ses semblables, aussi se sentait-il fort ému.

Beaucoup plus certes qu'au jour lointain où, frais émoulu du Conservatoire, il débuta sur la scène de l'Odéon.

Ce comédien fameux qu'une discrétion bien compréhensible nous interdit de nommer, avait pour médecin le docteur Robert Lavallée, lequel se trouvait être en même temps son ami.

La veille du jour où il devait siéger, se sentant mal en point, le cœur barbouillé, la tête lour-

de, notre futur juré fit mander Robert et lui exposa longuement son malaise.

— Peuh ! fit le médecin, ce n'est pas grave. Rassurez-vous, cher monsieur, une légère indisposition qui, demain, sera dissipée.

Mangez peu ce soir, couchez-vous tôt, et dormez jusqu'à huit heures du matin. Voilà mon ordonnance.

— Merci, docteur, mais vous avez beau dire, je ne suis pas fier. J'éprouve une sensation bizarre et profondément désagréable. Le cœur me bat, la tête me tourne.

Si je suis ainsi demain... je ne pourrai pas siéger.

— Siéger, où ça ?

— Aux assises, parbleu ! et vous m'en voyez tout bouleversé.

La pensée qu'il va me falloir juger des assassins, que ma voix peut les envoyer à la guillotine, que... enfin, depuis huit jours, je n'en dors pas.

Robert sourit, non sans ironie.

— Aussi, je me disais... La voilà l'explication de votre malaise.

Vous êtes émue, en termes plus familiers, vous avez le trac, mon bon... Pourtant, la chose n'est pas si terrible, en somme !

— C'est une question d'appréciation.

— Emotion inséparable d'un premier début. Vous vous y ferez comme vous vous êtes fait à vos triomphes scéniques.

Avez-vous en perspective des affaires sensationnelles ?

— Couci-couça. Quelques exploits d'Apaches, vols avec effraction.

— Oui, des habitués de cour d'assises, du gibier de potence.

Ne craignez rien, saisissez-moi ce joli monde. Ça en fera toujours quelques-uns de moins.

Décidément, je n'intriguerai pas auprès de vous pour avoir une entrée de faveur, conclut en riant l'ami de Louis Sainville. Vos bons-hommes ne me paraissent point assez captivants.

S'il y avait une belle cause, un crime passionnel, quelque chose de relevé, de sortant de l'ordinaire... Mais voir juger de pâles voyous, merci !

Le comédien rit à son tour.

— Désolé de ne pouvoir vous offrir mieux ! dit-il. Vous comprenez, s'il vous faut des gens du monde !

Eh ! mais, j'y pense, je l'ai mon « gens du monde », c'est même lui le premier de la fournée. Si le meurtre fut banal en diable, le meurtrier est, m'a-t-on dit, des plus intéressants.

— En vérité, qu'est-ce donc ?

— Vous verrez ça dans les journaux d'après-demain, mon ami : le drame de la rue Joubert. Le médecin tressaillit et se détourna vivement.

— Attendez-donc, dit-il d'une voix légèrement altérée, il me semble que je me rappelle.

Un banquier, n'est-ce pas ? Un nommé Everard assassiné par son caissier au moment où il se préparait à fuir avec la galette des clients.

— Tout juste. Seulement vous faites erreur sur la personne de l'accusé.

Ce n'est pas d'un caissier qu'il s'agit mais d'un certain George Ribaumont, dont l'existence est entourée de mystères, et qui, par cela, ainsi que le mobile très excusable de son meurtre, apparaît comme excessivement sympathique.

C'est l'acquittement certain.

Professionnellement Robert Lavallée était habitué à se contenter, voilà pourquoi, malgré l'émotion intense qui le faisait vibrer, il garda un visage froid, fermé, indifférent.

— George Ribaumont, répétait-il comme s'il cherchait, connais pas !...

Le futur juré éclata de rire.

— Parbleu ! il fallait s'y attendre.

Ce n'est certainement pas un membre de votre cercle, bien que, par le temps qui court, on voie des choses plus extraordinaires. D'ailleurs si j'en crois les on-dit, ce George Ribaumont ne ferait pas mauvaise figure dans un salon dernier genre. On le donne pour un gentleman accompli.

Si cela vous chante et que vous souhaitiez une entrée?... acheva dans un clin d'œil malicieux le comédien.

— Je vous prends au mot ! Vous me tentez !...

Je veux voir votre meurtrier homme du monde. Quand le jugez-vous ?

— Demain ; il n'y aura qu'une séance, mais elle sera longue.

Les débats ouvrent à dix heures.

— Eh bien, je lâche mes malades, — aussi bien ils s'essaient en cette saison, — et je me présente à l'ouverture des portes au Palais de Justice.

Si vous me laissez dehors, gare à ma vengeance ! elle sera terrible.

— Ne tremblez pas. Le prétoire « ne sera pas trop petit pour contenir la foule élégante qui... vous savez la suite. Dix pelés et cinq tondus.



*Pour cet AIR SOIGNÉ précieux
Que chaque cheveu reste en place*

Dans la vie sociale ainsi que dans les affaires ceux qui ont cet air soigné précieux possèdent un avantage incalculable sur ceux qui négligent ces détails importants de la toilette.

Les cheveux souples, brillants, sans pellicules, qui restent bien en place sont assurés lorsque vous employez le Pilocarp traitement tonique qui met le cuir chevelu en état sain, active la croissance des cheveux, détruit les pellicules, dégraisse la chevelure et prolonge la durée de l'ondulation. Aussi le Pilocarp prévient les cheveux gris ou clairsemés. Achetez-en une bouteille chez votre pharmacien (90c ou \$1.50 selon grandeur) et commencez son emploi dès aujourd'hui.

FARLEY-MYERS LIMITEE, Distributeurs, Montréal

PILOCARP

4-29

Personne ne connaît l'accusé qui se donne pour étranger, sauf les malheureux qu'il grugea. Mais ceux-là n'auront garde de venir.

Alors à demain ?

— A demain. Ce sera pour vous double avantage.

Je vous aurai à l'oeil, de sorte que si le fâcheux trac vous tourmente... vite mon flacon de sels.

— Avez-vous fini de vous payer ma tête, espèce d'empoisonneur ? Je voudrais vous voir à ma place !

Robert se sauva très vite ; il n'avait plus la force de plaisanter.

Dans l'escalier il lui fallut s'arrêter un instant pour reprendre haleine.

— Oh ! ciel, murmura-t-il. Dire que sans ce hasard, George, demain, passait en jugement et que... Peut-être par un journal mentionnant le verdict et encore... cela aurait pu très bien m'échapper... Béni soit donc le hasard...

Mais M. Sainville, ce pauvre père qui meurt lentement de détresse et de remords... faut-il lui apprendre?... Non, non... pas encore... il ne pourrait supporter

une fausse joie... sa vie ne tient qu'à un fil.

Attendons, car si George est condamné, mieux vaut laisser le vieillard dans l'ignorance et le doute... Il suppose que son fils est mort... il a la conviction que mon malheureux ami s'est suicidé. Je...

S'apercevant que, dans son trouble, il parlait haut, Robert se tut brusquement, et regagna en hâte son électrique.

Il était l'heure d'aller faire sa visite quotidienne boulevard Lannes.

Le père de George se consumait de regrets et de douleur.

Après les événements si tristes que nous avons relatés dans un précédent chapitre, le docteur Lavallée éprouva les craintes les plus vives, il redouta pendant plusieurs jours la congestion cérébrale qui eût fatalement enlevé en peu d'heures Louis Sainville.

Si, comme homme, Robert songeait que ce serait la solution la meilleure et la plus charitable, en tant que médecin, il s'efforça de sauver le vieillard et y parvint grâce à sa science, grâce aussi à son dévouement.

Mais ce n'était que reculer pour mieux sauter. Miné par de cruels tourments, le chimiste terminait sa vie dans une tristesse désespérée que rien n'avait le pouvoir de distraire.

Il se courbait un peu plus chaque jour vers la tombe. Un miracle lui ferait-il retrouver son enfant, que ce miracle ne raviverait pas la flamme déjà presque éteinte.

— Mais du moins il mourra en paix, il mourra joyeux, songeait le médecin tandis que l'automobile filait silencieuse vers les fortifications.

Demain à pareille heure je saurai si je puis parler.

Bien avant l'ouverture des portes, Robert Lavallée arrivait au Palais de Justice.

Son ami, le juré comédien, ne parut qu'une demi-heure plus tard au moment de l'entrée en séance.

Satisfaisant aux désirs de son docteur, il lui fit donner une place derrière le banc du jury, une place d'où Robert pouvait embrasser l'ensemble du prétoire, mais où il ne risquait pas d'être vu.

Si George en pénétrant dans la salle apercevait son ami d'enfance, c'en était fait sans doute de l'ingognito si passionnément défendu.

Il perdait ainsi tout le bénéfice de la ligne de conduite adoptée ; on le reconnaîtrait. Non, il ne fallait pas se montrer, du moins pas encore.

Après les préliminaires d'usage, appel des jurés, etc., les débats proprement dits s'ouvrirent.

L'accusé fut introduit. A sa vue, tous les coeurs se serrèrent, un unanime élan de sympathie monta qui, livide, l'oeil fiévreux, l'air abattu, se laissait tomber sur le banc d'infamie.

Que de souffrances décelaient ces traits ravagés, ces tempes blanchissantes, ce front sillonné de rides, ces orbites creuses d'où semblaient sortir deux flammes !

Et maigre, flottant dans ses vêtements noirs, les mains longues, pâles, décharnées, pétrissant nerveusement les bords de son chapeau !

Le président, ému, interrogea l'accusé presque avec douceur.

Celui-ci répondit d'une voix brève et sans intonation.

Nous ne relaterons pas cet interrogatoire qui ne ferait que reproduire presque mot pour mot ce que George déclara précédemment au juge d'instruction.

Ensuite, vint le défilé des témoins.

Les uns après les autres, ils stationnaient quelques minutes devant la barre, renouvelant de fastidieuses redites. Puis, ce fut le tour de l'avocat général.

Oubliant que son rôle le contraignait à fulminer contre les coupables, l'homme en robe rouge prononça une plaidoirie en faveur de l'accusé, plutôt qu'un réquisitoire.

A un moment donné, même, il s'attendrit si visiblement que des applaudissements saluèrent la fin de son discours.

La tâche de l'avocat fut, dans ces conditions, très aisée.

Il se tourna à enregistrer les paroles qui contenaient l'absolution éclatante de l'accusé. Après quoi, il déclara s'en référer au verdict du jury.

George, impassible en apparence, écouta ces joutes oratoires sans qu'un muscle de son visage bougeât.

Le jury entra en délibération ; on emmena l'accusé.

Dans la salle, presque vide de spectateurs, on parlait comme d'un fait accompli de l'acquittement. Cela ne faisait de doute pour personne.

L'innocence de George Ribault apparaissait plus claire que l'eau de roche. Il n'avait fait que se défendre, il était en cas de légitime défense. Si, après le drame, il était allé tout bonnement se constituer prisonnier, son excuse eût été parfaitement admise.

Mais dans l'état d'effolement où le plongeait la mort du banquier, George avait commis une lourde bêtise, celle de s'enfuir.

Là seulement était sa faute, bien excusable et compréhensible.

Pauvre garçon ! Les deux mois de prison préventive qu'il venait de subir l'avaient suffisamment éprouvé ; sa dette était payée, largement payée, en admettant qu'il eût une part de responsabilité.

On ne pouvait pas ne pas l'acquitter.

Une condamnation, si minime fût-elle, serait inique : les jurés ne commettraient point une infamie semblable.

Telles étaient les conversations du public tandis que dans la salle qui lui était réservée le jury délibérait.

Ce ne fut guère long. Un quart d'heure à peine, après quoi la séance reprit.

(A suivre)



Les Aventures de Marcel

EPISODE NUMERO 161



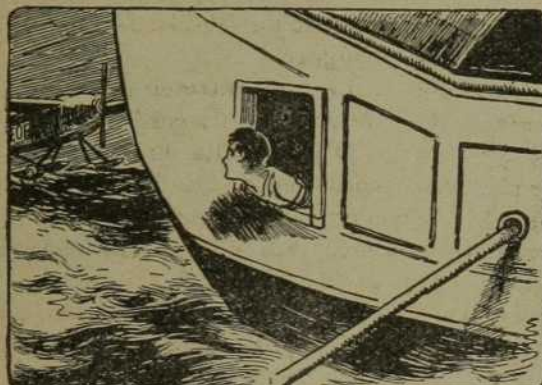
1—L'oncle René, Marcel et Marie se défendirent le mieux qu'ils purent mais ils furent vaincus par le nombre.



2—Les chinois les ligotèrent solidement et les conduisirent sous une grande tente où ils les laissèrent seuls.



3—Nos amis ne doutaient plus que ces bandits étaient ceux qui avaient attaqué le navire marchand.



4—Il faisait nuit sombre lorsque Marcel regarda par un grand hublot. Le Météor se trouvait près du navire.



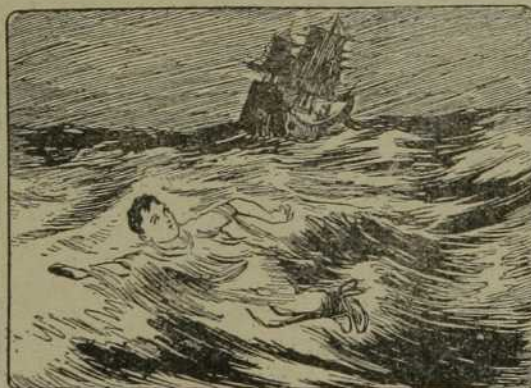
5—Marcel fit tant qu'il délia ses liens sans que son oncle et Marie s'en aperçoivent.



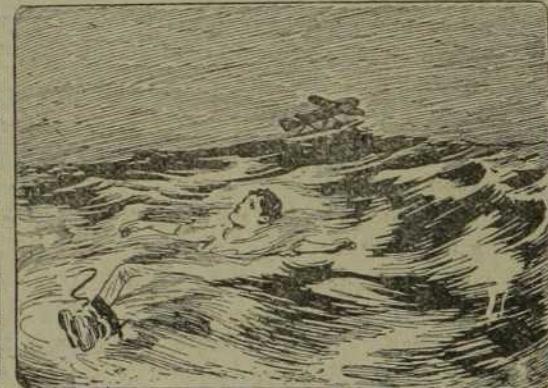
6—Il s'approcha encore une fois du hublot mais une grosse vague vient frapper le navire qui partait.



7—Marcel qui se trouvait près du hublot tomba à la mer. Il avait encore les pieds liés.



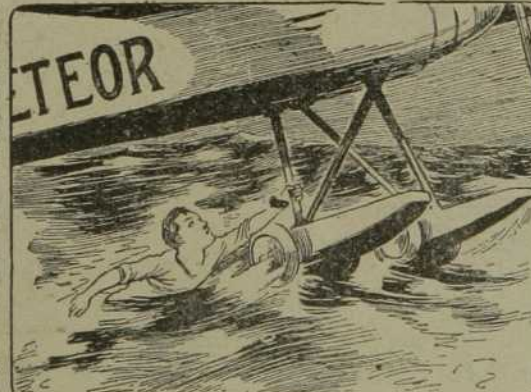
8—Il nagea afin de s'éloigner du navire et gagner le Météor qui se trouvait à quelque distance.



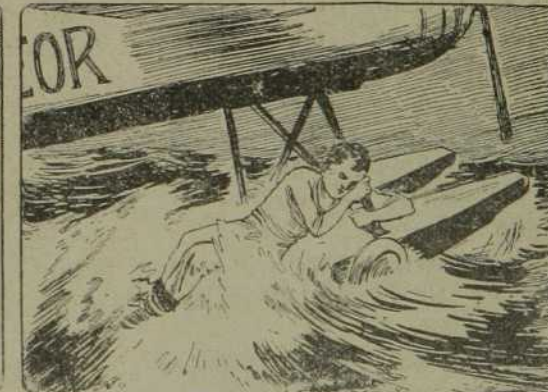
9—Lorsque Marcel était fatigué il se mettait sur le dos pour se reposer, mais le Météor semblait s'éloigner de lui.



10—Marcel était un excellent nageur mais il ne pouvait aller bien vite avec ses pieds liés.



11—Il atteignit enfin le Météor dans un état complet d'épuisement. Il était enfin sauvé.



12—Mais il était si épuisé qu'il perdit connaissance en touchant l'aéroplane.

(La suite de cette histoire dramatique dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

SOUÇIS



Armand.—Quand pensez-vous vous marier?
Lucette.—Mais j'y pense toujours.

SA LETTRE

Dans une des journées de juin 1915, un soldat du 22^{ème} écrit à son ami:

"Je t'écris un sabre dans une main et un pistolet dans l'autre."

DANS LA JUNGLE



—Tu sais, mon mari, j'ai beau suivre un régime, je crois que je n'aurai jamais sa taille.

LA LIMITE

L'employé.—Il est neuf heures, vous n'avez pas l'intention de me faire travailler toute la nuit?

Le patron.—Mais vous m'avez demandé une situation permanente.

CHAQUE CHOSE A SA PLACE



—Garçon, je viens de trouver une mouche dans mon verre.
—C'est une erreur, voulez-vous la remettre dans la carafe.

COINCIDENCE

(Monologue comique, par Paul Coullée)

Après cinq ans passés à la ville à faire fortune, je revenais au village natal avec l'intention bien arrêtée d'épouser Annette, que je n'avais jamais cessé d'aimer et avec laquelle j'ai toujours entretenue une correspondance suivie.

Ah, mon Annette! comme elle était jolie lorsque je l'avais laissée! Elle avait alors seize ans et elle était adorable avec ses longs cheveux qui lui tombaient en gros rouleaux sur les épaules, ses joues fraîches et roses, son teint de pêche et sa taille de guêpe.

Nous nous étions juré un amour éternel.

— Tu m'aimeras toujours?"

— Je t'aimerai toujours!"

— Bien vrai?"

— Bien vrai!"

Et sur ces serments mutuels nous nous étions séparés les yeux humides et la gorge sèche...

Une fois, deux fois par semaine, je recevais une jolie lettre d'elle; deux fois, trois fois par semaine, elle recevait, de moi, une lettre non moins jolie.

Nos missives étaient tendres et remplies d'un amour débordant.

Durant cette longue absence de cinq ans, jamais je n'avais passé un jour sans penser à elle, une seconde sans l'aimer.

Après cinq années d'absence, j'allais enfin la revoir et je n'avais qu'un but, un seul: l'épouser.

Lorsque je frappai, tout tremblant, à sa porte, ce fut sa mère qui vint m'ouvrir. Elle me reçut à bras ouverts et me fit passer au salon. Une fois là, j'aperçus Annette dans les bras du seul garçon au monde que je ne puis souffrir. Un garçon laid comme les sept péchés capitaux.

A la vue de ce spectacle, je reçus un coup au coeur et... je me réveillai.

Ah! l'affreux songe! Quel rêve!! Quel cauchemar!!!

Au même moment on frappait à ma porte. Je me levai et allai ouvrir.

C'était le facteur qui m'apportait une lettre... une lettre d'Annette.

Avec frénésie je décachetai l'enveloppe et lus la lettre.

(Un temps.) Elle m'annonçait... son mariage avec... le seul garçon au monde que je ne puis pas souffrir.

JEUNES GENS! JEUNES FILLES! qui récitez dans les salons, achetez QUE NOUS DIS-TU? (62 déclamations comiques), MES MONOLOGUES (67 déclamations comiques). En vente dans les librairies ou chez l'auteur, M. Paul Coullée, 1226 St-André, Montréal. Un dollar le volume.

EVIDEMMENT

Calino est allé à une représentation italienne; et il donne en sortant ses impressions:

—Je me suis aperçu, dit-il, que je ne comprends pas un mot d'italien.

—Vous auriez pu vous en douter avant, lui fait-on observer.

—Mais non, dit-il, je n'avais jamais entendu parler cette langue.

LE MEDECIN

—Eh bien! avez-vous pris le médicament que je vous ai prescrit il y a deux jours?

—Non, docteur, le flacon portait: "A prendre en se couchant..."

—Eh bien?

—Eh bien! je ne me suis pas couché depuis.

AU TRIBUNAL

—Accusé, vous êtes convaincu du crime d'escalade et d'effraction. Qu'avez-vous à répondre?

—Oh, pas grand'chose, monsieur le juge. Ayez donc la bonté de m'arranger un petit jugement comme si c'était pour vous.

AUX EXAMENS

Jeannot veut passer l'examen pour le brevet. L'examinateur lui demande:

—Qu'entend-on par le mot réalité?

—Une raie alitée, répond Jeannot, ça doit être un poisson malade.

SA CRAINTE



—Je viens d'écraser votre chat. Je m'en excuse et je souhaite vous le remplacer.

—C'est que... j'ai peur que vous ne soyez pas aussi bon que lui pour les souris.

TRISTE



—J'ai été condamné à cinq ans pour vol d'une montre. Et pourtant j'avais pour moi dix témoins et six alibis.

—Et vous avez été condamné?

—Oui, monsieur, par une erreur judiciaire, on a trouvé la montre sur moi.

DANS LE MENAGE

Deux époux sont en train de se quereller:

—Ah! tenez, vous étiez faite pour être la femme d'un imbécile, dit monsieur.

—Et je n'y ai pas manqué, réplique madame.

AU BAL



—Vous aimez la danse?

—J'en raffole.

—Alors pourquoi n'apprenez-vous pas à danser.

EN COUR

Le juge.—Votre âge?

L'accusée.—Trente ans.

Le juge.—Vous avez donné cet âge trois ans de suite. Comment cela se fait-il?

L'accusée.—Cela prouve que je ne suis pas de celles qui disent une chose aujourd'hui, et le contraire le lendemain.

LE BOSSU

Un bossu arrête un jour un prédicateur qui descendait de chaire et lui dit :

—Monsieur, vous venez de prêcher que Dieu avait bien fait toutes choses; voyez un peu comment je suis bâti.

Le prédicateur le regarda et lui dit :

—Mon ami, il ne vous manque rien : pour un bossu vous êtes très bien fait.

AU REGIMENT

Un réserviste se plaint de n'avoir pas fermé l'oeil depuis quinze jours, à cause des punaises qui pululent dans sa chambre.

—Dans la nôtre, ajoute un de ses camarades, il en est bien venu quelques-unes mais elles n'y restent pas : ça sent trop mauvais.

LES COURRIERS

Un étudiant écrit la lettre suivante à un de ses amis :

"Mon cher.—Je vais ce soir au bal, et je n'ai pas d'habit, prête-moi le tien."

L'ami répond :

"Je ne demande pas mieux, mais à la condition que tu m'enverras ton pantalon, pour que je puisse te porter mon habit."

ABSURDE

—Monsieur le Docteur, il y a là deux muets qui demandent une consultation.

—Des muets? Sont-ils vraiment muets?

—Ils le disent, du moins.

CE QU'IL VEUT FAIRE

Le patron.—Qu'est-ce que tu veux mon petit ami?

Henriot.—Je voudrais avoir deux beignes avec des trous.

Le patron.—Tu as l'air de les aimer, tu es déjà venu en acheter deux hier.

Henriot.—Oui, monsieur, c'est pour me faire une voiture à quatre roues.

MALADIE INCONNUE

Un jeune homme, après un long séjour dans les chantiers revient chez sa vieille mère en se plaignant d'une maladie étrange qui le faisait souffrir horriblement. Sa mère s'empresse de faire venir le médecin qui déclare que la maladie est très grave.

"C'est, dit-il, le péritoine qui est crevé, et les intestins s'échappent par là."

La voisine, curieuse d'avoir des nouvelles, se hâte d'aller voir la mère du malade, et s'informe de la maladie du patient.

"C'est une maladie bien grave, répond la mère, c'est le Père Antoine qu'il a de crevé, et les Philistins passent tous par là."

TOURS DE VITESSE

L'Américain.—Chez nous les chars vont tellement vite que lorsqu'on est dedans les poteaux de télégraphe ressemblent à une clôture.

Le Canadien.—Morbleu, c'est rien ça, chez nous lorsqu'on se promène dans les chars et qu'on passe devant un champ de pois et à côté un lac, on passe si vite qu'on dirait que c'est de la soupe au pois.

TROP BRUSQUE

Un quidam entre en coup de vent dans la boutique d'un coiffeur.

—Il me faut une taille de cheveux, et surtout pas de vains discours. Et s'affalant dans un fauteuil :

—Allez, dit-il. C'est que, commença l'homme interpellé. Pas de paroles inutiles, vous dis-je, une simple taille de cheveux, hurle le client grincheux.

—Pardon, mais... Pas de pardon pas de mais, m'entendez-vous... une bonne coupe et voilà tout. L'homme hausse les épaules et obtempère. Dès qu'il eut fini le quidam se lève, jette un coup d'oeil dans la glace et pousse un cri d'horreur à l'aspect de sa tête qui, sous les coups de ciseaux de l'opérateur avait pris l'aspect d'une vieille brosse déchiquetée.

—Nom d'un chien! fait-il hors de lui, qu'est-ce que vous avez fait là, c'est dégoûtant! Est-ce comme ça qu'on taille les cheveux?

—Je n'en sais rien, répond l'autre tranquillement, faut demander ça au coiffeur il va rentrer tout à l'heure. Ah ça! qui êtes-vous alors? Moi je suis venu remettre un carreau... Je suis le vitrier d'à côté.

EN CLASSE



L'institutrice.—Qu'est-ce que Juliette répondit à Roméo lorsqu'il lui parla au balcon?

L'élève.—Elle lui demanda s'il n'aurait pas pu avoir un siège d'orchestre.

ENTRE FINANCIERS

Un vendeur d'actions entre chez un boursier et lui demande :

—Combien valent vos actions?

—Rien, pour le moment.

—Et plus tard.

—Plus tard, elles vaudront cinq ans de prison.

PERSPECTIVES



Le beau-père.—Vous aurez 10,000 dollars et la balance après ma mort.

Le gendre (disrait).—Quand envisagez-vous que cela puisse arriver?

UN GRAND SAVANT

Charles et Pierrot sont à la gare et attendent l'heure du train.

Charles.—Pourrais-tu me dire où se trouve le centre de la terre?

Pierrot.—Bien oui! il se trouve justement ici où nous sommes.

Charles.—C'est pas vrai.

Pierrot.—Si tu ne me crois pas mesure-la.

EN CLASSE



—Si ton père économisait un dollar par semaine, qu'aurait-il au bout de 6 mois.

—Un radio, une balayeuse automatique, un habit neuf et une auto... à crédit.

NAIVETE

Calino va se battre en duel.

—Je serai au rendez-vous vers neuf heures, dit-il à ses témoins. Si, par hasard, j'étais cependant en retard de quelques minutes, dites à mon adversaire de commencer en attendant.

UNE MAUVAISE EXCUSE

Le prévenu.—Mais enfin j'ai commis ce crime malgré moi.

Le juge.—Eh bien! tu n'as pas à te plaindre car tu seras pendu malgré toi.

CONFUSION

—Alors, père Louis, le docteur a sauvé votre femme?

—Oh! y m'a demandé assez cher pour ça!... la prochaine fois je m'adresserai à un "oculisse" (oculiste)!... y paraît que ces gens-là soignent "à l'oeil"!

PAS CHER, PAS BEAU!

—Combien ce chapeau, madame la modiste?

—\$50.00. Voyez, madame, il vous coiffe à ravir.

—Oui, mais il est un peu cher. Enfin puisqu'il me va si bien, dites-vous, je vais le prendre tout de même, quoique \$50.00...

—Oh! pardon. Toutes mes excuses, madame, je me suis trompée, il ne vaut que \$25.00...

—Je me disais aussi... Eh bien! montrez-m'en un, un peu mieux.

Dans un bazar, une jeune fille demande à un monsieur de lui acheter quelque chose. Je désire acheter ce que vous ne voudrez pas vendre, dit le monsieur. Une boucle de vos cheveux. Sans hésiter la jeune fille coupa une belle boucle de ses cheveux, et le monsieur lui paya le prix demandé soit cinq piastres!

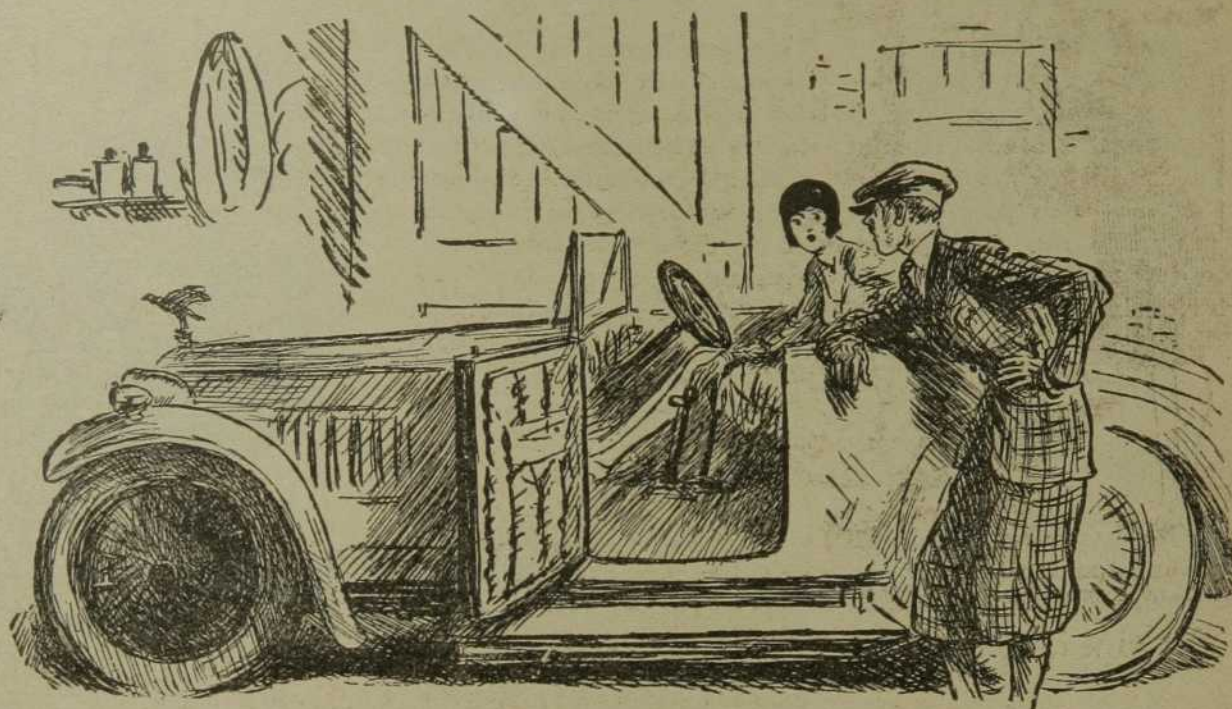
L'acheteur exhibait son trophée à un ami. Elle vous a roulé, dit l'ami, car c'est moi qui lui ai vendu toute la perruque pour trois piastres.

PAS A ELLE



Madame.—Je ne vois pas pourquoi tu te plains que je te demande toujours de l'argent alors que tous tes chèques sont faits au "porteur".

GAITE



—Votre mari est mort?

—Oui, je lui ai fait faire des funérailles de première classe; ce fut très gale.

ROULE

OUI, MAIS

COMMISERATION!

Un homme fut convaincu de vol et jeté en prison. Un jour un visiteur en passant devant sa cellule, lui demanda ce qu'il avait fait. Oh! presque rien, dit le prisonnier. J'ai volé un bout de corde d'à peu près six pieds.

—Est-il possible que l'on vous ait mis en prison pour si peu de chose, dit le visiteur.

Un gardien qui les avait entendu parler s'approcha et dit au visiteur: Il vous dit qu'il a volé une corde, mais il ne vous dit pas qu'il y avait une vache au bout.

Entre dans le tram, non sans peine, un monsieur passablement corpulent, constate avec dépit que toutes les places d'intérieur sont occupées. Tout à la fois subjuguée par sa belle taille et prise de commisération, une brave paysanne lui fait:

—Hé! mon pauvre monsieur, vous n'avez pas de quoi vous asseoir!

—Si fait, répondit en souriant le monsieur, si fait, ma bonne dame, j'ai bien de quoi, mais... je ne sais pas où le mettre.

JOLI MOT

—Bébé, veux-tu bien ne pas lécher ainsi le sucre!

—Je ne le lèche pas, petite mère, je l'embrasse.

CRISE MONETAIRE

Une petite dame sentant qu'elle allait se trouver mal, s'écria:

—Je vais avoir une crise, mon éther.

SA RAISON

—Avez-vous une lettre de recommandation de votre dernière place?

—Non, madame.

—Pourquoi avez-vous quitté votre place?

—Parce que le mari et sa dame se querellaient constamment.

—Pourquoi se querellaient-ils?

—Parce que son mari aimait à saisi de la façon, c'était une jalouse, sortir avec moi et que je lui fai-

APRES L'ACCIDENT



—Où su's-je? En Paradis?

—Mais non, voyons, puisque ta petite femme est là près de toi.

LES DEUX CHAMPIONS

Un jeune gentilhomme fort connu comme athlète quitta un jour la ville afin de se mesurer avec un lutteur de profession.

Il arrive à la maison de son rival, pénètre dans la cour fermée d'un mur à hauteur d'homme, attache son cheval à un anneau et sonne.

—Monsieur, dit-il au lutteur qui se présente, j'ai entendu parler de vous et je suis venu tout exprès pour vous défier.

L'autre, sans mot dire, saisit l'amatour par le fond de la culotte et le jette pardessus le mur sur la route. Puis il se dispose à regagner ses appartements. Mais au seuil il se retourne.

—Eh bien, demande-t-il, avez-vous encore quelque chose à me dire?

—Oui, répond le gentilhomme en se relevant tout poudreux, voudriez-vous être assez aimable pour me lancer aussi mon cheval?

ATTENUATION

Le général passe la ronde. Arrivé aux cuisines, il interroge le cuisinier.

—La viande est-elle fraîche?

—Oui, mon général, mais c'est le pain de soupe qui n'est pas fameux, il vous empâte la gueule.

Mouvement du général: l'autre s'aperçoit de sa bévue et tout confus:

—Oh! mon général, je ne parle pas de la vôtre, mais de la mienne.

PETIT FINAUD

La mère.—Que veut dire cet œil enflé et cette bouche en sang! Tu t'es encore battu?

Toto.—Non, maman. On m'a battu.

IGNORANTE!

Mlle Marguerite, une jolie blonde, fille du vieux loup de mer, le capitaine Pamphile, est en vacances.

—Tiens, fillette, lui dit hier le capitaine, bourre-moi ma pipe.

—Mais... petit père...

—Je ne sais pas!

—Comment? mille sabords!... tu ne sais pas bourrer une pipe?

—Mais qu'est-ce qu'on vous apprend donc à la pension?

LE TRIOMPHE DE LILI

Lili.—Maman! Que je suis contente!... Je suis presque première!

La maman (surprise).—Qu'entends-tu par "presque première?"

Lili.—C'est celle qui était à côté de moi qui l'a été.

LE BON TRUC

Le train bondé de voyageurs, filait dans la nuit... La lumière se fit soudain dans ce wagon de première classe.

Un homme petit, assez corpulent, et masqué, le revolver à la main clama:

—Haut les mains! Ce fut une épouvante, une stupeur. Comment! encore? disaient les voyageurs. Et ils s'enfuirent éperdus vers le couloir de communication de la voiture voisine. Ils pensaient: Bien sûr, le complice est là qui va nous barrer le chemin. Il n'y avait personne... Ils passèrent.

Alors l'homme petit, assez corpulent et masqué, retira son masque. Sous son masque il y avait une bonne figure réjouie. Il appela dans le couloir de la voiture voisine: Mélanie, tu peux venir avec les enfants, il y a de la place...

LA BRIQUE

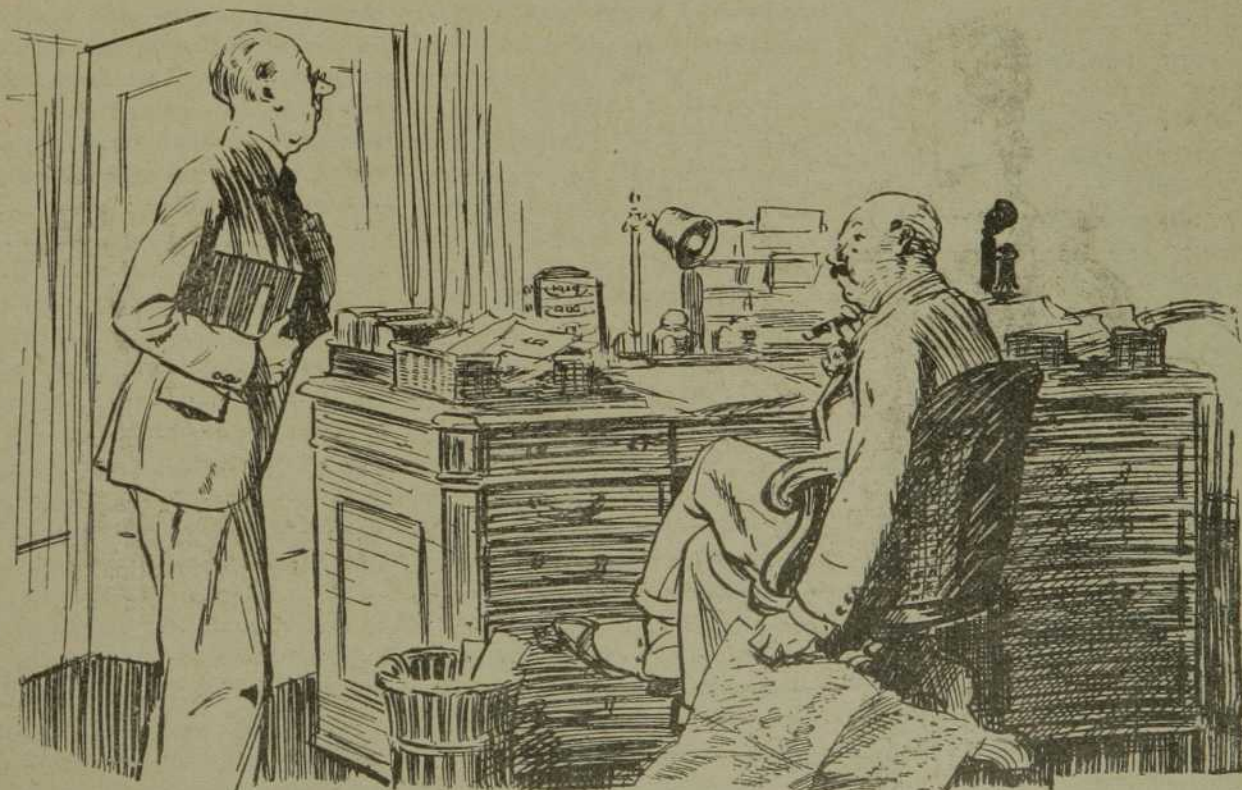
Un médecin qui était chauve, était en visite un jour chez l'un de ses amis à la campagne, et il remarqua que la servante portait une perruque; il commença à la taquiner, et finalement il fit cette remarque:

—Regardez-moi, je ne porte pas de perruque, quoique j'ai beaucoup moins de cheveux que vous.

La servante le regarda comme il lui avait demandé, et répondit:

—Une grange vide n'a pas besoin de couverture, monsieur.

AU BUREAU



Le patron.—Mais voilà trois fois que vous me demandez des augmentations ce mois-ci.

L'employé.—Ma femme a besoin d'argent.

Le patron.—Puis-je vous demander pourquoi?

L'employé.—Vous le pouvez, mais moi je ne le peux pas.

UN JUIF. PAS VOLEUR!

Un enfant rencontre un juif qui vendait des pipes de plâtre! le petit garçon s'informe du prix.

—Un sou chacune, lui dit le juif.

—Combien les payez-vous?

—Douze sous la douzaine, répondit le juif.

—Alors où est votre profit?

—Bien, quelque fois il s'en casse, et c'est ça qu'est mon profit!

UN PETIT SERVICE

—J'aurai un grand désappointement à la fin de l'année, disait un jeune commis à une demoiselle de sa connaissance. Ma maison a décidé de ne donner l'augmentation habituelle qu'aux employés mariés.

—Ha! combien j'en suis fâchée pour vous et je trouve que c'est injuste, mais... dites-moi, monsieur... ne pourrais-je rien faire pour vous aider à obtenir votre augmentation?

—Mais oui, mais oui, mademoiselle, et en faisant cela, vous me rendriez le plus heureux des mortels!

La demoiselle qui s'attend enfin à voir le plus cher de ses vœux réalisé:

—Ha! combien je suis heureuse, dis-moi donc ce que je dois faire?

—Ecrivez-moi deux ou trois lettres dans lesquelles vous me demanderez: "Comment va votre femme?" et je les égarerai dans le bureau.

ROMAN
LITTÉRAIRE
DU SAMEDI

L'Amour Commande

Par GEORGES OHNET

No 7 (Suite)

VIII

Le président Rouyer de Marsangey désire que son fils suive ses traces, mais le jeune homme a des dispositions pour les beaux-arts. Cependant il étudie le droit et se fait recevoir avocat.

Dans les couloirs du Palais de Justice il fait la rencontre d'une jeune fille qui cherche un avocat pour rentrer en possession d'un héritage laissé par un oncle inconnu.

Philippe, le jeune avocat, prend en main la cause de la jeune fille.

Il n'en dit pas plus long, il eut peur d'affliger son camarade. Mais à partir de ce jour-là, il conquit pour la mère de la petite bonne amie de Marsangey, une mésestime profonde. Peu à peu, Philippe lui avait raconté toute son histoire. Pendant les soirées si longues, où ils se promenaient sous les palmiers de Tlemcen, quand ils n'étaient ni l'un ni l'autre de service, Poiret recueillait, avec attendrissement, tous les détails du court roman d'amour de son camarade. Il avait frémi aux péripéties poignantes de la rencontre du Président avec la veuve Chrétien. Il disait :

— C'est un drame ! Tu sais, on en représente au théâtre, qui ne sont pas plus épatants... Mais la mère Daubrun, elle est raide, tout de même... Elle marche sur toute sa famille ! Elle te piétine ! Elle bouscule sa fille ! Quel rôle ! Et toi, pauvre petit amoureux, qu'est-ce qu'elle veut pour te rendre son estime ? Attendra-t-elle que tu sois chef d'escadron ? Moi, Joseph Poiret, je dis qu'elle est sans entrailles et qu'elle sera punie, comme cela se doit, quand on est à contre-poil du sentiment.

Philippe écoutait les doléances du chef. Les blâmes dont il accablait Mme Daubrun lui causaient du plaisir. Tout ce qui faisait écho à sa douleur lui était maintenant agréable. Et puis, avec Poiret il n'avait pas besoin de se gêner. Quoi qu'il énonçât, son camarade l'approuvait. C'était une naïve confiance et une

secrète admiration, qui faisaient déjà du chef un fanatique de Philippe. Et Poiret ne s'en rendait pas compte. Il disait, de temps en temps, à l'adjudant Dubosc :

— C'est gentil, c'est délicat, ça a besoin d'être conduit. J'en fais mon affaire de ce petit Marsangey. Il ira bien !

En réalité c'était lui qui était à la dévotion de Philippe et qui aurait passé dans le feu pour lui. Les hommes s'en rendaient compte, et riaient entre eux de Poiret. Mais il était trop bon soldat pour qu'on s'émancipât en sa présence. Quant à Philippe il était aimé. On disait de lui : Brave garçon et pas fier. Mais sa tristesse impressionnait. Les esprits simples des chasseurs jugeaient bien qu'il y avait une différence de sentiments entre ce jeune homme et eux. Ils le respectaient d'instinct. Mais ils l'aimaient tout de même. Et puis il était flatteur pour le peloton d'avoir, en serre-file, un brillant cavalier, élégant sous l'uniforme, et qui avait un chic d'officier. En peu de temps, moyennant quelques libéralités faites avec tact, avec de la fermeté, et de la politesse, Philippe était devenu le benjamin de l'escadron. Le commandant Trotignon, lui-même, qui n'avait jamais regardé ses hommes qu'avec un air terrible, comme s'il voulait les avaler, faisait bonne mine au jeune maréchal des logis. L'état moral de Philippe depuis son arrivée au régiment ne s'était pas amélioré. Il broyait du noir consciencieusement, mais il n'avait pas le temps de penser qu'à son chagrin, il était occupé une partie de la journée. Et Poiret, qui était aussi paresseux d'esprit qu'il était actif de corps, ne se privait pas de lui faire faire ses rapports, ses états, toute la paperasse qui lui était insupportable, et que Philippe débrouillait, en un tour de main.

— Moi, Joseph Poiret, disait le chef, je suis bouché à l'émeri, pour tout ce qui est administration... Pour le maniement d'ar-

mes, le harnachement, le paquetage, la manoeuvre, c'est mon affaire. Je ne connais pas mon maître. Tandis que toi, Marsangey, t'es doué pour le calcul et les phrases... Si tu ne détestais pas le champoreau, tu serais un sous-officier hors ligne, dans ton genre, comme moi dans le mien... Mais tu es vraiment par trop demoiselle du côté des liquides !

— Sur ce chapitre-là, mon ami, tu n'obtiendras pas que je te donne satisfaction, répliquait Philippe... C'est de naissance, mon horreur pour l'alcool...

— Nous verrons ça, si nous faisons campagne... Tu sauras alors, comme un petit verre de dur, quand on a le ventre creux, vous recalc un homme.

— Bon ! Faisons campagne, d'abord.

— Ça n'a pas l'air d'être pour nous les départs soupire Poiret. Les camarades qui sont à Bon-Anen, avec le colon, en ont de la chance ! Il y a déjà eu deux médailles de distribuées ! Et c'est Chevarier et Vallon qui les ont eues. Mes conscrits ! Et l'un pour une pauvre balle dans la cuisse, l'autre pour un mauvais coup de pointe dans l'estomac... Dont il a failli claquer, du reste ! Enfin ! Il y a toujours des privilégiés. Moi, Joseph Poiret, je ne suis pas veinard.

Et causant, travaillant, se promenant, les deux camarades prenaient le temps en patience. Le seul moment heureux pour Philippe était celui où le vaguemestre distribuait le courrier. Il y trouvait régulièrement une lettre de sa mère. Mme de Marsangey, avec une délicate tendresse, entretenait longuement Philippe de la vie de famille. Elle lui montrait le Président repris par sa vie active, mais toujours si accablé et si changé physiquement. Elle lui parlait aussi de Léonie sur le compte de laquelle, discrètement, elle s'informait, afin de pouvoir renseigner son fils. La jeune fille était toujours à Paris, très triste, mais paraissant résignée. On parlait

toujours du voyage à Oran, mais le départ restait dans le vague. C'était la femme de ménage des dames Daubrun, qui, moyennant large rémunération et discrétion assurée, s'était mise à la disposition de Mme de Marsangey. Une seconde source de renseignements, autrement précieuse, avait été obtenue par l'agent Ganguin, qui avait été relancer l'anarchiste Masquillier, à son petit café de la rue des Bons-Enfants. Le commis-voyageur, étourdi par le récit que lui avait fait l'ancien agent de l'aventure de Léonie, avait couru chez Lapointe, ce libraire du boulevard des Batignolles qui était en relation avec la veuve du librettiste, et n'avait pas eu de cesse qu'il n'arrivât à voir Mme Daubrun. Il avait connu trop intimement Chrétien pour n'être pas accueilli favorablement. Et, en quinze jours, il était devenu un familier de la maison. La grande expérience des voyages que lui donnait sa profession rendait sa sympathie précieuse à Mme Daubrun. Apprenant qu'elle se trouvait dans l'obligation d'aller à Oran, Masquillier lui avait offert de l'accompagner. Lapointe garantissait l'honnêteté de l'ancien gérant de la *Démocratie sociale*. C'était le commis-voyageur qui préparait le voyage. Il le faisait coïncider avec une tournée que sa librairie militaire désirait lui voir entreprendre depuis longtemps dans les garnisons d'Algérie. Il guidait donc les dames Daubrun, et c'était "aux frais de la Princesse" qu'il voyageait. La Princesse, c'était la librairie militaire, que Masquillier abhorrait, tout en la servant consciencieusement.

— Madame Daubrun, gémissait-il, rien ne m'aura été épargné dans ma pauvre existence. J'aurai connu jusqu'à l'ignominie de prôner pour vivre des doctrines que je déteste, et de vendre des livres que je voudrais voir mettre au pilon. Vous me direz que si ce n'était pas moi, ce serait un autre et que rien ne

serait changé dans la propagation de leurs affreuses théories militaristes. Mais c'est bien dur de le faire soi-même. La guerre est un fléau.

— Surtout la guerre civile, Monsieur Masquillier.

— Je comprends mieux celle-là, Madame Daubrun. Au moins on sait pourquoi on la fait.

Et Masquillier, tout remplis d'admiration et de dévouement pour la veuve du libertain, débordait de détails dans ses entretiens avec Ganguin, et renseignait du même coup Mme Marsangey, qui ne répétait à Philippe que ce qui pouvait le consoler. C'est ainsi que le maréchal des logis apprit le départ pour Oran, et frémit à la pensée que celle qu'il aimait allait se trouver rapprochée de lui. Mais qu'était ce rapprochement? Entre Léonie et Philippe, il y avait plus que de vastes cieux, plus que des territoires immenses, plus que la mer, il y avait la volonté vengeresse de Mme Daubrun et l'obéissance inflexible de sa fille.

Un matin, après la botte, comme le maréchal des logis rentrait dans sa chambre, il vit arriver Poiret, l'air tout échauffé, qui lui dit:

— Grande nouvelle! L'escadron part pour Colomb. C'est bien notre tour! Nous allons enfin faire colonne. Si je ne reviens pas adjudant, je veux que le diable me brûle!

— A Colomb? s'écria Philippe les yeux étincelants. Est-ce là que se trouve le quartier général?

— Ah! Tu penses à ton ami Bergon? Non! le quartier général n'est pas à Colomb mais, une fois arrivés à Colomb, tu peux être tranquille, nous ne serons pas longtemps à aller à la distribution des pruneaux. On ne nous envoie pas là-bas pour gratter le sable.

— Alors nous allons voir le feu?

— Oui, mon petit. Et moi, Joseph Poiret, je te déclare que ça ne sera pas un feu de paille. Les maroccos sont très guerriers, et méchants comme des teignes. Les arbi d'ici sont des jeunes filles comparés à ces brigands-là.

— Tant mieux!

— Te voilà tout réveillé.

— Mais de qui tiens-tu la nouvelle?

— Du major, qui m'a dit: "Poiret, nous partons. Je fais mes cantines. La quinine et le chloroforme sont déjà emballés. Prenez des chemises de laine, les

nuits sont fraîches..." Tu entends ça, toi, l'enfant. Cours t'acheter une bonne ceinture de flanelle... Et motus aux hommes. La nouvelle n'est pas encore à l'ordre...

Presque en même temps que la communication du chef, Philippe recevait une lettre de Léonce Bergon, dans laquelle son ami lui faisait pressentir le départ des renforts appelés par le général. Une action sérieuse se préparait sur la Moulouya. Avec l'arrivée du Résident coïncidait une marche en avant de toutes les colonnes, afin de comprimer le mouvement insurrectionnel qui menaçait de s'étendre. De violents combats venaient d'avoir lieu dans le pays des Ouaraïn, et une pointe sur Taza se préparait, pour laquelle des forces importantes de cavalerie étaient nécessaires. "Je serais bien content de te revoir, mon cher ami, disait Bergon. Peut-être aurais-je préféré que ce fût en un autre temps et dans d'autres lieux. Mais il faut prendre les occasions comme elles se présentent. Nous allons faire de bonnes choses, car nous avons des chefs de tout premier ordre, et les troupes sont excellentes. Il fera beau temps, à la guerre, c'est le principal. Dès que tu seras arrivé à Colomb, je le saurai, et je m'arrangerai pour trouver le temps d'aller t'embrasser." Philippe, pour la première fois depuis qu'il était séparé de Léonie, eut un mouvement de satisfaction.

— Eh bien! dit-il à Poiret, Mme Daubrun va être heureuse. Me voilà en passe d'avoir la tête cassée. Et je te donne ma parole que je ne me ménagerai pas. Je me fais de la bile depuis deux mois. Il va falloir que je la passe sur quelqu'un. Gare à ce quelqu'un-là!

— Mon petit, tu exagères. Je ne crois pas que la mère de ta bonne amie serait satisfaite d'apprendre que tu vas risquer ta peau. Elle ne veut pas que tu épouses sa fille. C'est tout. Mais sois sûr que cette bonne dame-là ne demande pas ta mort. Quant à la petite, elle va être dans un terrible chagrin si elle sait où nous allons...

Philippe hocha la tête, d'un air de doute. Il en était à ne plus savoir si Léonie l'avait véritablement aimé. En examinant la conduite de la jeune fille, tout lui était une preuve qu'elle était plus attachée à ses devoirs qu'à son amour. Juliette se donnait à Roméo, en dépit de la haine sé-

culaire des Capulets contre les Montaigus. Desdémone suivait docilement le Maure, malgré la volonté de son père. Léonie Daubrun ne pouvait se recommander d'aucun exemple illustre, et la littérature tout entière la condamnait. Mais était-ce bien une sentence sans appel? Et n'y avait-il pas, dans la sagesse obéissante, dans la patience résignée, dans le dévouement silencieux, des vertus secrètes qui inspiraient le respect? Il le sentait bien. Mais il ne voulait pas se l'avouer. Car lui, il avait manqué de cette sagesse, de cette patience et de dévouement dont Léonie donnait la preuve. Il avait quitté ses parents désolés, et, au lieu de se sacrifier à leur repos, il les avait sacrifiés à son caprice. Où était la vertu dans tout cela? Du côté de la fille respectueuse, ou du côté du fils révolté? Quand il se posait ces questions, il n'était plus aussi sûr de sa rancune. Il se reprenait à plaindre Léonie, et cessait de lui en vouloir. Mais, pour la mère Daubrun, il l'envoyait, de tout son cœur, au diable. Et en cela il était d'accord avec le fidèle Poiret.

Cependant, accompagnées par Masquillier, la mère et la fille avaient traversé la France, s'étaient embarquées à Port-Vendres sur la *Ville-de-Bône* et, après un voyage sur mer exempt de péripéties, elles avaient débarqué à Mers-el-Kéhir et gagné Oran. L'ancien clerc de Me Reboul les avait accueillies avec un empressement qui s'était exalté jusqu'au dévouement à la vue de Léonie. Me Georguet installé à Oran depuis deux ans, en possession d'une excellente étude, qu'il devait rendre meilleure encore par son intelligence, était célibataire, et ne voyait pas dans les beautés brûlées des familles d'origine espagnole, qui peuplaient le pays, la compagne qu'il avait rêvée. L'apparition de Léonie, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, fut un coup de foudre pour le jeune avoué.

Renseigné par son ancien patron sur la situation de Mlle Daubrun, il n'hésita pas à juger qu'il ne rencontrerait jamais pareil parti sur la terre algérienne. Il s'entremet donc avec une ardeur sans réserve pour faire aboutir les revendications de l'héritière de Chrétien. Il lui sembla qu'il travaillait pour son propre compte, et que ce serait lui-même qui entrerait en possession de la succession. Mais les affaires ne s'arrangèrent pas



*Pour être au courant
de ce qui se passe
dans les studios*

LISEZ LE MAGAZINE
PAR EXCELLENCE

LE FILM

*Magazine de grande information
se documentant aux meilleures
sources, rédigé en français
et abondamment illustré.*

Dans tous les dépôts: 10 cts



*La collection du
"FILM" d'une
seule année vous
donne un volume
de 430 pages
illustrées de plus
de 500 gravures.
Sous un format
pratique.
le "FILM"
est le meilleur
marché de tous
les magazines
de cinéma écrits
en langue
française.*

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement
au magazine de vues animées *Le Film*,
50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

aussi facilement que les dames Daubrun l'avaient espéré. Les héritiers del Péral, évincés par le testament qui avait mis Chrétien en possession du domaine, revenaient à la charge, en arguant de l'adoption par Chrétien du nom de del Péral, pour essayer de créer une équivoque. En somme le possesseur récemment décédé, le *de cujus* était-il del Péral ou Chrétien? Nulle pièce probante ne l'établissait. Un incendie avait détruit le greffe du tribunal de première instance et toutes les minutes des jugements. Aucune trace de l'homologation de la succession Chrétien ne se retrouvait, et le notaire Dalgetti ne présentait que le testament de del Péral, instituant son associé Chrétien, légataire universel. Il fallait donc établir la filiation de l'oncle Chrétien, et pour cela écrire à Paris, retrouver les actes de naissance et autres. Par conséquent c'étaient des délais qu'il fallait supposer assez longs, et cette perspective n'était pas pour déplaire à l'inflammable avoué qui se voyait en mesure de s'occuper de Léonie et de faire sa cour sous la protection de la loi.

En attendant, il s'était entendu avec Masquillier pour loger ses deux clientes dans une maison de la banlieue, charmante habitation, toute blanche au milieu d'un jardin embaumé de citronniers et de lauriers roses. Masquillier, logé à l'hôtel d'Espagne, avait commencé ses tournées de visites, chez les militaires de la garnison, et il faisait ses affaires de librairie, tout en inspectant les dépendances du domaine de del Péral, qui était situé au lieu dit: Bab-el-oued (la porte de la rivière) sur des cotreaux assez escarpés où la vigne poussait comme en serre. La

propriété était fort importante. Elle se composait d'une huilerie, destinée à exploiter les fruits d'un bois d'oliviers d'une centaine d'hectares, et de chais, dépendant du pavillon d'habitation où logeait le régisseur actuel, un Maltais nommé Galfronto, qui offrait au regard la plus magnifique apparence de coquin. Et, chose surprenante, avec cette physionomie patibulaire, c'était un honnête homme.

Depuis que Chrétien était mort, et qu'il se trouvait seul à la tête de l'exploitation, il aurait pu hypothéquer le domaine, mettre tous les revenus dans sa poche et s'arranger pour présenter aux propriétaires un tel compte de dettes qu'ils auraient eu avantage à abandonner la succession et à retourner les mains vides, en France. Il n'en avait rien fait. Les comptes étaient clairs, en ordre, sincères. Les chais contenaient toute la récolte de vins de l'année précédente, et c'étaient des muscats qui pouvaient rivaliser avec les meilleurs crus du Roussillon. L'huilerie avait payé toutes les dépenses de l'exploitation et il y avait de l'argent en caisse. Lorsque Masquillier, qui avait abordé le sieur Galfronto avec toutes les précautions que l'on peut prendre vis-à-vis d'un Camoriste dont on attend un coup de couteau, ou une balle de revolver, à la première contestation, s'était rendu compte de la probité inattendue et presque invraisemblable du régisseur, il avait dit au Maltais:

— Je vous félicite de votre gestion, M. Galfronto. Vous avez très activement et très honnêtement conduit les affaires de la maison. Un homme moins scrupuleux que vous aurait pu faire ses orges, à la faveur de tous les

retards qu'ont mis les héritiers à se manifester...

— Monsieur, répondit le Galfronto, j'aurais eu honte de le faire. J'ai dû beaucoup à M. Chrétien, qui m'a engagé à son service quand j'étais presque un enfant et que je galopais sur le port d'Oran. Il m'a appris à lire, à écrire, à compter, et m'a traité plutôt comme un fils que comme un employé. Il vivait seul, il cachait sa personnalité, il était farouche et brusque. Mais quelle bonté et quelle générosité, sous cette écorce rude! C'était un homme qui avait été très malheureux et qui détestait l'humanité. Je crois que j'ai été, avec M. del Péral, son associé et prédécesseur, le seul être au monde qu'il ait aimé. Il me payait bien, me traitait doucement. Quand il est mort il m'a laissé à la tête du domaine, et, de la main à la main, avant d'expirer, il m'avait donné cinquante mille francs. Quel homme serais-je, si j'avais outragé sa mémoire en saccageant sa propriété et en trahissant ses héritiers? Non! J'ai été un serviteur fidèle de ses volontés. J'étais exécuteur testamentaire. J'ai commencé par laisser à la porte les del Péral neveux, qui sont de mauvais gars, et qu'il détestait. Puis j'ai fait des annonces dans tous les journaux pour réclamer des renseignements sur une famille Chrétien. Mon patron ignorait que la femme de son frère avait pris le nom de Daubrun, sans quoi j'aurais réclamé des Daubrun. C'est le pur hasard, qui a mis Me Dalgetti en relations avec le sieur Ferron, par l'entremise duquel Mlle Léonie a été informée de la mort de son oncle et de l'ouverture de sa succession. Voilà toute mon histoire. Elle n'est ni compliquée, ni extraordinaire.

— Ah! Vous trouvez ça, vous? s'écria Masquillier. Eh bien! M. Galfronto, moi, je suis libertaire, je ne reconnais aucune autorité, si ce n'est celle de la raison. J'ai la plus incurable défiance à l'égard de mes semblables, qui sont des êtres féroces et hypocrites. Mais je vous le dis tout net: vous réhabilitez l'espèce. Je ne croyais pas que le type: honnête homme, existât encore. Mettons qu'il est exceptionnel. Mais vous constituez une exception qui m'en bouche un coin, je ne vous le cache pas.

— Allons! Vous vous moquez! Mais si vous avez un peu d'estime et de sympathie pour moi, vous userez de votre influence

auprès des dames Chrétien, pour me rendre un service.

— Parlez, Galfronto. Je vous suis tout acquis.

— Eh bien! J'ambitionne de rester à la tête de l'exploitation. Je crois que si ces dames voulaient me confier le soin de leurs intérêts, elles y trouveraient leurs avantages. Deux femmes seules ne peuvent pas conduire une affaire comme celle-ci, sans s'exposer aux plus graves mécomptes...

— C'est l'évidence même.

— Alors si elles ne peuvent pas, ou ne veulent pas exploiter elles-mêmes, il faut donc affermer, ou vendre? Affermer. Elles ne verront pas souvent l'argent de leur fermage. La récolte sera toujours mauvaise. Les olives auront manqué, la main-d'oeuvre sera hors de prix, les rentrées ne se feront pas facilement. Bref leur tenancier ne cessera de geindre, afin de ne pas payer.

— C'est classique.

— Si ces dames vendent, il faudra choisir entre le comptant et le terme. Au comptant elles ne trouveront pas cinquante pour cent de la valeur du domaine. A terme elles risquent les plus graves ennuis. Il n'y a que la régie qui soit avantageuse...

— Et parce qu'il y aurait un régisseur comme vous. Comptez sur mon concours le plus sympathique, maître Galfronto, pour arranger vos affaires.

— Ces dames auront là un joli bien, leur rapportant bon an mal an de cinquante à soixante mille francs. Il n'y a, à la succursale du Crédit Lyonnais, à Oran, que cent cinquante mille francs, environ, en compte de dépôts, parce que des améliorations de la propriété avaient été faites par M. Chrétien, lesquelles absorbaient la plus grande partie des revenus. Mais mon patron, qui était un homme simple, ne dépensait pas plus de douze mille francs par an. Et encore était-ce pour les chevaux, auxquels il tenait beaucoup. Mlle Léonie sera riche.

— Cela va la changer beaucoup. Elle a vécu, jusqu'ici, dans la plus grande simplicité. Mais cela fut, sans doute, fort heureux pour elle. De la sorte elle est devenue une personne très raisonnable et très courageuse.

— Elle se mariera. Les époux ne lui manqueront pas. Et ici même, déjà...

— Ah! C'est pour l'avoué que vous dites ça?

— Oui. Me Georguet s'est enflammé, avec une soudaineté...



Gin Canadien
Melchers
Croix d'Or
La boisson la plus saine

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons:		
Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Distillerie: Berthierville, Qué. Bureau chef: Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1898

MELCHERS Distilleries Limited

— C'est un gentil garçon. Mais il n'a aucune chance.

— Pourquoi?

— Je crois que Mlle Léonie ne se mariera pas. De longtemps du moins. Mais vous, maître Galfronto, vous n'êtes pas célibataire?

— Non, monsieur Masquillier, j'ai épousé une Arabe dont j'ai deux enfants. Cela m'a fait du tort parmi la colonie européenne. Mais les indigènes m'aiment, me considèrent comme un des leurs, et ils ont confiance en moi. Cela m'aide beaucoup pour mes affaires. Et puis ma femme est d'une très noble famille. C'est une Ould-Ramti. Les Ould-Ramti sont des kabyles des grandes tentes. Et le père de ma femme est un cheick...

— Ah! vanité! vanité! dit en riant Masquillier. Vous ne m'avez pas plutôt avoué que vous aviez fait un mariage au-dessous de votre condition d'Aryen, que vous essayez de me prouver que votre musulmane descend du Prophète. Apprenez, monsieur Galfronto, que vous auriez épousé une négresse du Soudan ou du Congo je la respecterais, en tant que créature humaine, autant qu'une grande dame de Paris. Je suis égalitaire, moi, monsieur Galfronto, et je n'ai de mépris que pour les tyrans.

Il réfléchit un instant et demanda, avec un peu d'inquiétude:

— Et vos enfants, sont-ils blancs, monsieur Galfronto?

— Ils sont blancs, monsieur Masquillier. Ils sont même blonds! dit en riant le régisseur.

— Ah! tant mieux! dit l'égalitaire Masquillier.

A la suite de cet entretien, Mme Daubrun prit la résolution de conserver, comme Masquillier le lui conseillait, la propriété del Péral, et elle en informa Galfronto. Il lui parut nécessaire de rémunérer le régisseur d'une façon suffisante, et elle consulta sur ce point Me Georguet, et le notaire Dalgetti. Le premier se montra très bien disposé en faveur de Galfronto, qu'il jugeait un très brave homme. Il approuva les manières de voir du régisseur, et avec l'ardeur d'un soupirant qui veut retenir dans le pays qu'il habite celle qu'il rêve d'associer à sa destinée, il engagea les dames Daubrun à passer tout l'hiver dans la charmante villa de Bab-el-Oued. Me Dalgetti, beaucoup plus positif, et apercevant tout l'avantage que retirerait son étude d'une liquidation del Péral, déconseilla la

régie, montra, en cas de disparition de Galfronto — on ne sait ni qui vit, ni qui meurt — les difficultés au milieu desquelles se débattaient les deux femmes. Il faudrait trouver un autre régisseur. Comment se procurer un autre Galfronto? Il n'en existait peut-être pas un second dans toute l'Algérie. C'étaient des chances merveilleuses d'être volées. Il valait mieux vendre. Lui, Dalgetti, se faisait fort de trouver huit cent mille francs de l'huilerie et des vignes. Avec huit cent mille francs, bien liquides, placés à quatre pour cent en valeurs de premier ordre, Mlle Léonie aurait trente mille francs de rentes qui ne devraient rien à personne et qui seraient à l'abri de la maladie des oliviers, du phylloxera, de la sécheresse, de la grêle, et des révolutions. L'avoué, indigné, ripostait que ce serait perdre six cent mille francs en capital et trente mille francs en revenus, sur la valeur de la succession. Il adjurait les dames Daubrun de ne pas se laisser influencer par les conseils alarmistes de Me Dalgetti. Un mari ayant quelque habitude des affaires mettrait Mlle Léonie à l'abri de toutes les spoliations, parerait à toutes les difficultés, et il n'était point malaisé de trouver ce mari-là. D'ailleurs Galfronto se portait bien, et il enterrerait certainement Me Dalgetti.

Les Daubrun, au milieu de ce conflit d'intérêts et de désirs, consultaient Masquillier dont l'opinion était immuable.

— Galfronto est l'homme de la situation. C'est un être invraisemblable. Il n'y a pas dans toute l'anarchie une âme aussi pure que la sienne. C'est le produit naturel de l'humanité, non déformé par la masse d'idées fausses que représentent l'instruction et cette pourriture que l'on nomme l'éducation. Quant au petit avoué il est comme un fou, depuis que Mlle Léonie est venue sous ses yeux. Il en oublie ses dossiers, et le tribunal n'est plus obligé de le taxer. Mais la sagesse conseille d'attendre ici la fin des affaires de la succession, l'envoi en possession, et toute la séquelle des opérations par lesquelles un fisc insatiable excelle à pomper le plus d'argent qu'il peut par tous les sucoirs de la pieuvre, dénommée Enregistrement. Vous êtes bien installées. Il fait un temps superbe. La vie est douce. Jouissez-en, et attendez.

Mme Daubrun convenait que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Quant à Léonie toujours grave, elle pensait qu'il valait mieux demeurer à Oran que retourner rue des Batignolles, et que, puisqu'elle ne pouvait pas être auprès de Philippe, nulle part elle ne vivrait avec plaisir.

IX

Un mardi matin, jour d'audience, en sortant de chez lui, à onze heures, pour se rendre au Palais à pied suivant son habitude, le président de Marsangey remarqua dans la rue Vaneau une agitation inaccoutumée. Des camelots couraient, en hurlant, et les passants étonnés les arrêtaient pour acheter les placards qu'ils tenaient serrés sous leur bras.

— Demandez l'*Intransigent*! Dernières nouvelles! Demandez l'*Intransigent*! seconde édition, hurla un homme en espadrilles, en coudoyant rudement le magistrat.

Le Président dirigea vers l'aboyeur un regard mécontent, qui rencontra la feuille imprimée. Un titre en lettres grasses lui sauta aux yeux: *Grave échec au Maroc, nombreux morts et blessés!* Le père de Philippe pâlit. D'une main rude, il arrêta le camelot par l'épaule, et lui tendant un sou, il saisit la feuille encore humide qui puait l'encre d'imprimerie. Hâtivement, il parcourut le journal et, comme détaché de l'article, un nom, un seul, Marsangey, jaillit comme si les neuf lettres qui le composaient fussent animées de mouvement. Le Président s'arrêta. Il avait été ébloui comme si des étincelles lui eussent sauté aux yeux. Il sentit son cœur battre follement dans sa poitrine et sa bouche devenir sèche. Il fit un violent effort, s'adossa à la muraille et, s'imposant de lire avec calme, il déchiffra l'entrefilet suivant: Nous recevons d'Oudjda les plus graves nouvelles et en même temps les plus glorieuses. Au cours d'une reconnaissance effectuée par le lieutenant-colonel Buland, la pointe d'avant-garde composée d'un peloton de chasseurs d'Afrique est tombée dans une embuscade. Onze chasseurs ont été tués, dix-neuf blessés, dont le capitaine commandant l'avant-garde. Puis en lettres grasses et en gros caractères:

Parmi les blessés on compterait le capitaine de Faissy, et le maréchal des logis de Marsangey, fils du Président à la Cour. Enfin, cette note qui fit frémir le père: Le maréchal des logis de

ETES-VOUS

SUJET AUX MAUX

DE TÊTE ?

Rien de plus facile de prévenir et d'enrayer les maux de tête. Evitez bromures et drogues. Ils soulagent rapidement mais affectent le cœur et sont très dangereux. Leur soulagement n'est que temporaire, la cause du mal de tête demeure.

Un moyen sain et sans danger. Corrigez d'abord la cause, adoucissez l'algèbre et l'acidité de l'estomac, soulagez les intestins des poisons qu'ils renferment, stimulez le foie, libérez-vous de ce qui cause le mal de tête. Essayez les Petites Pilules pour le Foie Carter (Carter's Little Liver Pills). Dans les pharmacies, 25c paquets rouges.

Marsangey, qui serait très grièvement atteint, a arraché le capitaine de Raissy aux Ouaraïn qui s'apprêtaient à le décapiter, et c'est en défendant héroïquement son chef, qu'il a été atteint de plusieurs blessures.

Plusieurs blessures! Le Président se redressa avec une douloureuse fierté. Des larmes coulaient sur son visage et ses jambes tremblantes ne le soutenaient plus. Il pensa: Que vais-je faire? Monterai-je chez moi mettre au courant ma pauvre femme du malheur qui nous frappe? Non! Elle l'apprendra toujours assez tôt! Vais-je aller au ministère de la Guerre pour avoir des nouvelles certaines? Mais on m'attend à la Cour. Mon devoir, avant tout. Il hêla un fiacre qui passait, et son journal à la main, pleurant toujours, le cœur lourd dans la poitrine oppressée, il se fit conduire au Palais. Il gravit l'escalier en chancelant. Il rencontra des avocats et des magistrats qui s'inclinèrent devant lui, avec un respect plus grave et plus ému. Il comprit qu'on savait déjà la terrible nouvelle. Il arriva à son cabinet, le visage bouleversé par l'angoisse, vieilli de dix ans en un quart d'heure. Son garçon de bureau s'élança vers lui, avec un air navré:

— Ah! monsieur le Président! Comment, vous êtes venu? M. le Procureur général et M. le Premier le disaient bien. Il ne manquera pas l'audience! Ils sont dans votre cabinet qui vous attendent.

Sans un mot, froid et blême, marchant comme un automate, le Président entra dans son cabinet, où ses deux amis debout près de la fenêtre causaient. Ils le regardèrent s'approcher avec une vive émotion tant son attitude était impressionnante.

— Marsangey, dit le Premier, pourquoi n'es-tu pas resté chez

toi? Dans l'état d'esprit où tu dois être, c'est au delà des forces humaines. Nous t'aurions suppléé...

— Qu'est-ce que vous savez? demanda le père sans répondre aux préoccupations professionnelles de son ami.

— Rien que ce que tu sais, toi-même. Mais nous venons de téléphoner au cabinet du ministre de la Guerre... Il est chez le Président du Conseil. Nous aurons, dans un bref délai, des renseignements précis et circonstanciés.

Pendant que le Premier parlait, Marsangey machinalement, avait pris, dans l'armoire, sa robe rouge, et l'avait revêtue. Il s'approcha de la table sur laquelle les dossiers des affaires étaient classés, avec ordre, en feuilleta un d'une main fébrile. Une sonnerie retentit. Le garçon de bureau ouvrit la porte précipitamment:

— Du ministère de la Guerre!

— Va, Marsangey. C'est à toi de questionner.

Le Président d'une voix mal assurée répondit:

— Non! Je n'en aurais pas la force... Je vous en prie, mes amis. Tâchez de savoir la vérité.

Le Procureur général prit le cornet:

— Allô! Qui est à l'appareil?... Le général Exmert... Ah! mon général, notre ami le Président de Marsangey est là, près de nous, qui voudrait bien avoir des nouvelles de son fils... En avez-vous reçu par la télégraphie sans fil... A l'instant? Eh bien! Elles sont meilleures?... Vous entendez, Marsangey... Elles sont meilleures... on espère le sauver? Il est donc bien sérieusement atteint, le pauvre enfant? Ah! mon Dieu! Une balle et cinq coups de sabre!... Un héros! oui, mon cher général... Mais le pauvre père! C'est affreux! Un enfant que nous aimons tous et que nous avons vu grandir. Un si beau garçon... Et il est à l'ambulance à présent?... On a pu le ramener? Oui. C'est en tirant des mains de ces sauvages son capitaine qu'il a été maltraité. L'affaire a été très dure après cette surprise... On s'est battu toute la journée... Et les Marocains ont été écharpés... Il était bien temps! Aussitôt que vous aurez des nouvelles fraîches, vous nous les ferez parvenir... Merci, de la part du Président de Marsangey et de la nôtre.

Le procureur général raccrocha l'appareil et venant à son ami les mains tendues:

— Vous devez prendre confiance. Philippe est à l'ambu-

lance, bien soigné, dans les meilleures conditions, et on a bon espoir.

— Ceci prouve à quel point son état est grave! dit de Marsangey.

— Une balle et cinq coups de sabre! soupira le Premier. Pauvre petit Philippe, qui avait l'air d'une demoiselle! Ma femme va être navrée!

De Marsangey, assis dans son fauteuil, morne, sans regard, réfléchissait profondément. Il revoyait, dans ce cabinet, où Philippe était venu le chercher si souvent, la place que son fils occupait en attendant la fin de son travail. Il pensa que, peut-être, il ne le tiendrait plus jamais là, près de lui, sous ses yeux et que c'était par sa faute que ces malheurs étaient arrivés. Et sur sa face grise, de ses yeux rougis, des larmes recommencèrent à couler. Ses deux amis, sans parler, car qu'auraient-ils pu lui dire? le regardaient qui pleurait, gravement, laissant tomber sur sa robe rouge les gouttes qui tremblaient au coin de ses lèvres crispées par le chagrin. Revêtu de son imposant costume, ce grand juge qui était l'arbitre des destinées humaines, distribuant la justice, punissant où absolvant suivant le droit, offrait dans sa douleur impuissante un saisissant tableau. Il sembla enfin revenir au sentiment des réalités pressantes. Il se souvint que, depuis une heure, il était parti de chez lui, que sa femme ignorait encore le malheur qui les frappait. Il voulut lui épargner l'affreux coup de l'apprendre par hasard, de la bouche d'un étranger, sans ménagement. Il dit:

— Il faut que je fasse prévenir ma femme. Je ne voudrais pas qu'elle eût connaissance de l'état dans lequel est notre fils, par une communication téléphonique, une lettre ou une visite. Je désirerais envoyer, d'ici, quelqu'un auprès d'elle...

— Nous allons charger de cette mission un de mes substituts, dit le Procureur général. Rapportez-vous-en à moi, Marsangey; j'ai sous la main le messenger qu'il faut. Dans un quart d'heure, votre femme sera avertie, et, en même temps, rassurée, autant qu'il est possible de l'être...

Les trois magistrats sortirent du cabinet, et le Président se rendit auprès des conseillers afin de commencer l'audience.

Le général Exmert, sous-chef du cabinet du ministère, n'avait pas exagéré, quand il avait, par le téléphone, déclaré que Philippe Marsangey s'était con-

duit en héros. C'était l'opinion unanime de ceux qui, du haut d'un ravin du Djebel-Ayout, avaient assisté à la courte mais violente action qui avait coûté la vie à onze chasseurs. Il était six heures du matin. La colonne Alix, partie de Guercif, depuis trois jours, avait, la veille, livré un rude combat aux Beni-Ouaraïn et brûlé plusieurs douars. Les troupes avaient campé à El-Mehrida sur une hauteur, et, après une nuit tranquille, s'apprêtaient à reprendre leur marche en avant. Le lieutenant Bergon avait porté au capitaine de Raissy, chargé d'éclairer la colonne, les dernières instructions du commandant en chef. Sur la hauteur, dominant des pentes semées de marguerites et d'asphodèles, l'état-major, derrière deux pièces de 75, encore en batterie, examinait les lointains, où des groupes de Marocains galopèrent disséminés, gagnant des emplacements nouveaux.

Au pied du campement, dans un ravin, coulait un torrent, au milieu des rochers, parmi les lauriers roses. Une gorge profonde, bleuâtre, se prolongeait jusqu'à une plaine pierreuse, qui semblait déserte. Les chasseurs du capitaine de Raissy, descendus au bord du torrent, suivaient la gorge et gagnaient la plaine. Ils marchaient au pas. Le marchef Poiret et trois cavaliers formaient l'extrême pointe. Séparé de la pointe par une distance de deux cents mètres, le capitaine de Raissy suivait avec vingt hommes. En arrière, le gros accompagné d'une pièce de montagne. De Marsangey était en serre-file derrière le capitaine. Il faisait un temps magnifique. Les chasseurs étaient très gais. Tout à coup, comme à la suite de Poiret et de ses trois cavaliers engagés dans la gorge, le capitaine et ses vingt hommes entraient au milieu des rochers, une fusillade éclata, presque à bout portant, qui mit du premier coup huit hommes par terre, dont le capitaine, et fit tourner bride aux douze chasseurs surpris par cette brusque attaque. De Marsangey, maîtrisant son cheval, était seul resté. Des clameurs stridentes retentirent, et, bondissant hors de leur embuscade, une trentaine de guerriers Ouaraïn, à pied, s'élançèrent sur les morts pour les décapiter, et sur les blessés pour les achever. Le capitaine de Raissy s'était dégagé de dessous son cheval, et, le bras droit cassé par une balle, s'efforçait de prendre son revolver de la main gau-

che. Les Marocains étaient déjà sur lui, le fissaient à la main, lorsque Philippe, faisant voler son cheval, chargea intrépidement les agresseurs. Il fit feu de sa carabine et abattit le chef, saisit son sabre et fondit sur le groupe qu'il fit rétrograder derrière les rochers. Revenant à son capitaine, Philippe sauta à bas de sa monture et cria:

— En selle, mon capitaine, voilà Poiret qui revient, piquez vers le gros.

Il avait aidé le capitaine de Raissy à monter et donnant, sans lui demander la permission, un bon coup de plat de sabre sur la croupe du cheval, il l'avait lancé vers les chasseurs qui arrivaient à l'aide. Mais, en même temps, les Marocains étaient revenus de leur surprise et ne voyant qu'un homme, et à pied, devant eux, ils accouraient avec des cris horribles. Philippe jeta un coup d'oeil autour de lui. Il vit Poiret qui galopait. Un cheval démonté passait à portée de son bras. Il le saisit par la bride, l'enfourcha, d'un temps, en voltige, et chargeant les Marocains le sabre à la main, il essuya une furieuse pétarade, sans être touché. Alors frappant à coups redoublés, il tint tête aux brigands qui l'injuriaient en arabe et essayaient de l'assommer à coups de crosse.

Il maniait son cheval avec une adresse extrême, voltant, sautant et déchargeant des coups de sabre qui avaient déjà renversé deux hommes lorsque Poiret et ses trois chasseurs entrèrent au galop dans la mêlée. Mais derrière Poiret, arrivaient des Ouaraïn enragés, qui tiraient en galopant et poussaient leur cri de guerre. Pris entre les fantassins et les cavaliers, le petit groupe de cinq chasseurs fit, pendant deux minutes bien longues, des prodiges de valeur. Poiret, démonté, chargeait et déchargeait sa carabine. Il tomba atteint d'une balle à la tête. Les trois chasseurs tombèrent morts.

Seul, Philippe, à cheval, semblait invulnérable. Il était entouré d'un cercle de cavaliers qu'il tenait à distance par l'activité extraordinaire de sa défense. Son cheval, un petit arabe gris, s'était animé à la lutte, et semblait comprendre la tactique de celui qui le montait. Il se déplaçait par bonds, ruant, mordant, et rendant son cavalier presque impossible à atteindre. Les Marocains s'efforçaient de saisir Poiret, dont ils voulaient couper la tête. Philippe tournait

autour de son camarade en sa-brant, et, à chaque coup, un homme tombait. Enfin, les Ouaraïn exaspérés s'arrêtèrent, rechargèrent leurs fusils et firent une décharge générale. Philippe et son petit cheval gris s'écroulèrent. Mais il était trop tard, le trophée que les féroces Marocains avaient tant convoité leur échappait. Le gros des chasseurs arrivait en trombe, bousculait les assaillants et sauvait de la mutilation leurs camarades abattus.

— Ramassez Marsangey, cria le lieutenant Bergon, arrivant à fond de train parmi les pierres et les lentilles. Est-il vivant?

Deux hommes avaient relevé le jeune maréchal des logis. Une pâleur livide s'étendait sur son visage couvert de sang. Il paraissait mort. Léonce, affolé, le tâta, l'examinait. Il surprit un mouvement des yeux qui lui fit espérer que son ami n'était pas perdu. Au pas de course, les tirailleurs descendaient les pentes, exécutant, par-dessus la tête des chasseurs, un feu de salve qui activait la fuite des Ouaraïn. Le canon sur la colline commençait à tonner. L'ordre se rétablissait dans l'avant-garde, les chevaux sans maîtres furent ramenés. Les pertes furent évaluées. La surprise coûtait cher aux chasseurs, mais dix-sept morts Ouaraïn restaient sur la place. Les blessés avaient été emportés. Envoyée par le général, l'ambulance arrivait avec le major. Philippe, pendant que les troupes continuaient d'avancer, avait été placé sur un cacolet, à côté de son fidèle Poiret. Le chef avait déjà repris connaissance. Une balle l'avait atteint à la tempe droite et contournant le crâne avait seulement déchiré le cuir chevelu.

— Si cet animal-là n'avait pas les os aussi durs qu'un caillou, il aurait dû avoir la tête en bouillie, dit le major.

— Oui, fit le chef, avec orgueil, moi, Joseph Poiret, j'ai la tête assez dure!

Léonce Bergon, anxieusement courbé sur le corps de Philippe, regardait les ambulanciers qui lui coupaient les manches de son uniforme rouge de son sang, afin de pouvoir le déshabiller. Après examen attentif du major, très soucieux, il apparut que le maréchal des logis avait l'épaule gauche brisée d'un coup de feu, trois coupures peu graves au bras droit, et une balle dans la cuisse. Le sang qui lui éclaboussait le visage avait coulé de son sabre, tordu, à force de frapper.

— S'en tirera-t-il? demanda Léonce Bergon, au chirurgien.

— Je l'espère. Mais il est bien sérieusement touché... La blessure de l'épaule est terrible... Pourra-t-on lui sauver le bras?

— Mutilé? s'écria Bergon avec désespoir. Oh! Pauvre Philippe! Ne vaudrait-il pas mieux la mort?

L'ambulance se mit en marche vers l'arrière, pendant que le lieutenant se dirigeait au grand trot vers l'état-major pour donner des nouvelles au général.

— Eh bien! Bergon? dit le chef.

— Eh bien! mon général, il a cinq blessures dont deux très graves...

— Quel dommage, si nous perdions un pareil soldat! Ce que nous lui avons vu faire était admirable! Il sera à l'ordre du jour...

— Hélas! fit Bergon en essuyant une larme qui lui mouillait la joue.

— Allons! Il a vingt-trois ans. A cet âge-là, il y a de la ressource. Accompagnez-le, Bergon, et veillez à ce que ses camarades et lui soient ramenés doucement au camp. Nous, messieurs, en avant!

Le feu des Marocains continuait, plus lent, et comme découragé. Les canons distribuaient des obus à balles sur les coteaux où les fantassins et les cavaliers faisaient voler des burnous blancs. Et, sur son cacolet, pendant que Joseph Poiret commençait, dans la fièvre, à battre la campagne, Philippe, qui avait si ardemment cherché la mort, sans l'obtenir, suivait la route du camp de Guercif.

Les nouvelles que le sous-chef d'état-major du ministre avait promises au Président de Marsangey furent téléphonées vers huit heures, le soir du jour où la fatale nouvelle avait été publiée dans tous les journaux. Mme de Marsangey était folle de douleur. Quant au Président sa fermeté lucide n'avait pas diminué. Il souffrait autant qu'un père peut souffrir et il raisonnait avec une tranquillité froide qui déconcertait. Des reporters étaient venus le relancer jusqu'au Palais, pour avoir une photographie du jeune soldat à publier, dans les éditions du lendemain. Il avait, avec un calme silencieux, donné l'adresse du photographe qui possédait le cliché de la dernière image de son fils. A la sonnerie du téléphone qui l'appelait à l'appareil, de la part du général Exmert, il

avait bondi. Sa femme anxieuse attendait. Les assurances données par le service de santé étaient plus complètes. Le blessé était bien couché, bien pansé. Il avait de grandes chances de guérison. Le général venait de demander pour lui la médaille militaire. Tout allait aussi bien que possible.

— Que ces nouvelles sont imprécises, dit avec accablement Mme de Marsangey. Il est évident qu'on nous cache la vérité. Je ne puis rester dans un pareil état d'inquiétude. Je veux partir, aller retrouver mon pauvre petit, et le soigner moi-même, s'il est encore vivant...

Le Président ne fit aucune objection à cette proposition. Il avait pensé, lui-même, à partir, pendant toute cette affreuse journée. Séance tenante, il téléphona au premier Président, pour lui faire part de son projet. Son chef lui répondit avec chaleur:

— N'hésite pas. Va-t'en. Je fais mon affaire de ton départ. J'assurerais le service. Je préviendrai à la Chancellerie. Le ministre avait d'ailleurs prévu que tu désirerais passer en Algérie et me l'avait fait dire. Bonne chance, mon vieux camarade. Le Palais, tout entier, je puis le dire, partage ta peine, et fait des vœux pour le salut de ton enfant, qui s'est conduit comme un héros. Tu dois trouver là, une consolation très noble à ton chagrin. Pars et ramène-nous ce brave soldat, en bonne santé.

Le soir même, à onze heures, afin de gagner une journée, le Président et Mme de Marsangey se dirigeaient vers Marseille.

Le combat de Ait-Merida, c'était air que les dépêches dénommaient l'action très sérieuse, au début de laquelle Philippe avait été si grièvement blessé, n'avait pas produit d'émotion qu'à Paris. Les cafés d'Oran, le cercle militaire, les casernes, le mess des officiers avaient été agités par les péripéties de ce fait de guerre. Masquillier, l'antimilitariste, en avait été un des premiers informés, et il avait recueilli de la bouche du garçon de l'hôtel d'Espagne la nouvelle du nouveau combat et la défaite des Marocains.

— Mon ami, avait dit Masquillier, remarquez que chaque fois qu'il y a un engagement entre nos troupes et les Marocains, ce sont ceux-ci qui sont écrasés. Cela tient à ce que le bulletin est rédigé par des mains françaises. Il est probable que, dans leurs

GRATIS

Fortifiez votre Santé et Embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convaincant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 50 en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle. Les jours de bureau sont: Jeudi et samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
BOÎTE POSTALE 2353 — Dépt. 2

3902, Parc Lafontaine, Montréal.

Ne Souffrez Plus!

POURQUOI RESTER UNE MALADE LANGUISSANTE QUAND IL NE TIEN QU'AVOUS D'ÊTRE BIEN PORTANTE? LA GUERISON EST ASSURÉE AVEC LE



Traitement Médical GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, lourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de cœur, retards, pertes, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION:

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p. m.

Madame MYRRIAM DUBREUIL
3902, Parc Lafontaine, Montréal, Can.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25

douars, les Marocains font des feux de joie pour célébrer la victoire que eux aussi prétendent avoir remportée. Seulement comme ils ne publient pas de journaux, on ne le sait pas. Il est de règle que, sauf dans de très rares occasions, où l'anéantissement d'une des deux armées rend la supercherie impossible, chacun des belligérants s'attribue l'avantage. Le soir de la Moskowa, les Russes qui appelaient la bataille: Borodino, écrivaient à l'empereur Alexandre, que Napoléon était battu. Ce qu'il y a de plus sûr, dans ces conjonctures, c'est que le massacre est pareil des deux côtés. Combien nous coûte cette leçon infligée aux Marocains, qui du reste sont chez eux, ont le bon droit de leur côté, et ne font que défendre leur indépendance?

— Nos pertes ont été terribles, M. Masquillier. Et surtout, il paraît que le fils du Président de Marsangey, de Paris, est parmi les blessés.

Masquillier bondit:

— Vous avez dit: Marsangey?

— Oui, monsieur Masquillier. Il paraît même que ce jeune homme a été très brillant...

— S'il en meurt, le voilà bien avancé! Ah! mais, les dames Daubrun ne seront pas insensibles à cet événement. Il faut que j'aille les en informer.

Il partit pour la villa de Babel-Oued. Le commis voyageur eut beau se hâter, il n'arriva pas le premier. Déjà le hasard avait conduit l'empresé Me Georguet chez ses clientes pour une régularisation de pièce, et la nouvelle du combat d'Ait-Mérída était sortie de sa bouche, considérablement enflée et ornée de détails, dont la passe d'armes d'un jeune maréchal des logis avec un flot de Marocains avait été le principal épisode. Tant que l'avoué s'était borné à décrire la lutte il n'avait éveillé dans l'imagination de ses clientes qu'un médiocre intérêt. Mais il s'était avisé de prononcer le nom du brave cavalier dont il relatait les exploits, et brusquement il avait entendu un cri de douleur proféré par Léonie, il avait vu Mme Daubrun pâlir, et diriger sur lui des regards furieux.

— Vous le connaissez donc, ce jeune homme? avait demandé naïvement Me Georguet.

— Plus un mot sur ce sujet, avait déclaré péremptoirement Mme Daubrun. Vous avez vos pièces signées. Retirez-vous, je vous prie.

Et, au même moment, l'avoué avait eu le désagrément de voir arriver le commis voyageur, tout essoufflé et s'écriant, après avoir constaté le désarroi des habitantes de la villa:

— Vous savez donc la nouvelle? Ah! quelle affaire! Le petit Marsangey est peut-être mort, à l'heure qu'il est.

Masquillier ne manqua pas son effet. Léonie, blême, étendit les mains comme pour repousser une vision d'épouvante et tomba évanouie dans les bras de sa mère. Le commis voyageur consterné emmena Me Georguet, qui se lamentait et offrait ses services quand on aspirait à se débarrasser de sa présence. Les deux femmes restèrent seules. Depuis le jour où Philippe l'avait quittée sur le boulevard des Batignolles, Léonie n'avait plus entendu parler de lui. Ni son réengagement dans l'armée, ni son départ pour l'Afrique, ni son entrée en campagne n'avaient été connus d'elle. Philippe, obéissant aux volontés de celle qu'il aimait, s'était écarté et s'était tu. La jeune fille apprenait donc, en une seule fois, que son ami s'était fait soldat, par désespoir, et qu'il était peut-être mort, à cause d'elle.

Une immense douleur l'avait envahie et terrassée. Quand elle se réveilla de son engourdissement elle vit sa mère penchée avec angoisse, vers elle, et son premier mouvement fut de violence et de haine. Elle écarta d'un geste sa mère, et lui dit:

— Laisse-moi!

— Mon enfant! cria la veuve. Vas-tu me rendre responsable du malheur qui est arrivé?

Léonie ne répondit pas. Mais sa physionomie s'exprimait pour elle. Dans ses regards Mme Daubrun lut les regrets les plus amers, les angoisses les plus vives. Elle voyait sa fille trembler de douleur sous ses yeux. Elle essaya de la calmer:

— Toutes ces nouvelles sont-elles exactes?

— Est-il faux que Philippe soit retourné à son régiment? Est-il faux qu'il ait quitté la France, sa mère, ses amis, ses habitudes, sa douce vie, et tout cela est-il faux que ce soit à cause de...

Elle n'acheva pas. Elle frémit. Ses paupières se couvrirent d'une ombre, ses lèvres se crispèrent, et dans un cri de douleur elle avoua:

— Oh! Il m'aimait donc plus que je ne l'aimais moi-même, puisque, séparé de moi, et il devait croire que c'était pour toujours, il a tout abandonné pour aller chercher la mort? Il n'a pas obéi à sa mère, lui, il l'a quittée!

— Léonie, regrettes-tu donc d'avoir été une fille obéissante et respectueuse, et d'avoir défendu la mémoire de ton père?

— Elle n'était pas attaquée, répliqua douloureusement la jeune fille. On lui rendait hommage, on lui apportait les témoignages les plus certains de repentir. Et qu'avait de commun ce pauvre garçon avec la faute de son père? Les enfants sont-ils coupables de ce que font leurs parents? Nous avons été impitoyables et, par conséquent, injustes. On juge mal dans la colère. Vous avez chassé Philippe. Il est parti et maintenant peut-être il est mort.

— Mais puisqu'on t'a dit que non, s'écria Mme Daubrun, puisqu'il a été ramené à l'ambulance où on le soigne, avec tout le dévouement et toute l'habileté que mérite son courage.

— Et par qui est-il soigné? Par des soldats, par des infirmiers, par des indifférents. Sa mère n'est pas près de lui pour le veiller, le couvrir, le rassurer...

— La Croix-Rouge est là. Les femmes admirables qu'elle a envoyées pour secourir les blessés, sont dans les ambulances...

A ces paroles, qui ouvraient un champ tout nouveau à ses idées. Léonie se leva avec violence:

— Je veux y aller!

— Y penses-tu?

— J'ai trop manqué de générosité, vis-à-vis de Philippe. Ma conduite a été inhumaine. J'ai agi contrairement à ma volonté, et en suivant des principes auxquels je me soumettais par pitié filiale, et qu'à présent je reprouve de toutes mes forces. Je me juge responsable de ce qui est arrivé au pauvre Philippe, de ce que souffre sa mère. Le sang, les larmes, c'est moi qui les ai fait couler! Et pourquoi? Allons! C'était abominable et absurde, et tout cela me fait horreur!

Elle s'était animée et parlait avec une exaltation qui bouleversait sa mère. En un instant, cette Léonie docile et douce s'était transformée en une fille énergique, ardente, où toute la violence paternelle se révélait. La tenace hostilité de Mme Daubrun tombait inutile sous l'effort de ces regrets impétueusement manifestés.

La veuve voyait, tout à coup, l'oeuvre de sa revanche bouleversée et détruite. Elle essaya de réagir.

— Mon enfant, tu parles de partir. Mais tes intentions sont difficilement réalisables. Tu ignores tout des conditions dans lesquelles une semblable expédition peut s'accomplir. Quand les dames de la Croix-Rouge sont allées aux confins du désert, pour soigner les malades et les blessés, elles étaient en troupe organisée, accompagnées par des médecins, suivies par des aides, escortées par des troupes. Mais crois bien qu'il est difficile de traverser des contrées troublées par la guerre. Quand arriverais-tu? Arriveras-tu seulement? La sagesse et la prudence exigent que d'abord tu t'informes de la réalité des faits qui sont portés à notre connaissance, et, si tu persistes dans tes projets, que tu te rendes compte des moyens matériels de les exécuter. Je n'y mets aucun obstacle, crois-le bien. Quoique j'aie beaucoup à dire sur l'opportunité d'une manifestation telle que celle souhaitée par toi. Mais je veux que tu commences par réfléchir, et qu'ensuite tu consultes. Pendant ce temps-là on apprendra peut-être d'une façon positive ce qui se passe.

— Ma mère, il est à présent inutile de m'arrêter. En une minute, j'ai vu clair dans ma conduite, elle m'apparaît odieuse et je n'ai plus qu'un espoir, c'est de pouvoir en atténuer l'effet. Je souhaite pour nous deux que M. de Marsangey ne meure pas. Car, je vous le dis, en toute sincérité, je ne sais pas si je pourrais continuer à vivre avec vous.

— Oh! Comme tu es dure pour moi! s'écria Mme Daubrun avec des larmes. Tu ne me désapprouvais pas, pourtant, quand j'ai repoussé ces de Marsangey, le juge qui fut un bourreau, et son fils qui voulait t'enlever à moi, sans souci de ce qui s'était passé entre son père et le tien. Tu avais été une brave, honnête et fière enfant, à cette heure du règlement des comptes, entre les de Marsangey et nous. Voilà maintenant que tu me renies, que tu renies ton père, que tu te renies toi-même. Pourquoi? Parce que ce jeune homme a été blessé par des ennemis, mais il n'est pas le seul. Il y en a même qui ont été tués! Et tu parles de m'abandonner, de ne plus me connaître... Est-ce juste et bien?

(A suivre)

Le Sosie de l'Assassin

(Suite de la page 7)

Ses yeux lancèrent un éclair, mais il fit de la tête un signe d'assentiment.

"Il s'est échappé, vous le savez. Il est peut-être en route pour l'Ecosse à l'heure qu'il est; et il y a quelqu'un dans ce compartiment où nous sommes, qui lui ressemble d'une étrange façon!"

Jamais encore nous ne nous étions considérés avec une telle fixité et une telle acuité du regard.

"Vous croyez sans doute que je vous ai pris pour lui?" poursuivit-il.

— J'en suis sûr. Même, il y a beau temps que je m'en suis aperçu. Et, si l'on s'en rapporte à ce journal, je conviens que la ressemblance est frappante.

— Vous trouvez? me dit-il. Eh bien, je vais vous en montrer une plus frappante encore."

Il éleva son journal devant son visage, et je crus d'abord qu'il en parcourait de nouveau les pages, mais je m'aperçus bientôt que ses yeux étincelants continuaient à me regarder pardessus le papier. Pendant quelques instants, ses gestes firent s'agiter la grande feuille; enfin elle tomba à terre entre nous deux, et ce fut comme si un miroir avait brusquement surgi à sa place. J'étais assis en face de ma vivante image; j'avais devant moi mon double, un autre moi-même. Mon compagnon de route — sur les genoux duquel reposaient une énorme fausse barbe et un revolver nickelé — était mon parfait sosie. Seuls, ses yeux différaient des miens.

"Vous voyez que vous vous êtes trompé, et jusqu'au cou, fit-il avec un rire sinistre. Je n'ai jamais pensé un seul instant que vous étiez Rowland Chandler, pour la bonne raison que Rowland Chandler... c'est moi!"

*

* *

Cela ne souffrait aucun doute. Un instant j'avais essayé d'imaginer qu'il pouvait y avoir une triple ressemblance; j'avais supposé que mon compagnon était un détective lancé à mes trousses. Est-ce qu'un assassin traqué par la police voyagerait volontairement avec son sosie? Était-il admissible qu'il révélât ainsi, de gaieté de coeur, sa propre identité? Malgré cela, l'absurdité de ma supposition m'apparut tout de suite. Et sur-le-champ, j'ajoutai foi à ce que me disait mon terrible partenaire, m'étonnant seulement d'une chose, c'est que ses yeux, d'expression à la fois si jeune et si cruelle, ne l'eussent point depuis longtemps trahi.

En un clin d'oeil je détaillai tous ses traits. C'était avec moi une ressemblance extraordinaire, mais en laid, en vulgaire, en bestial. Il avait la mâchoire accentuée et saillante; ses lèvres charnues se retroussaient sous sa moustache pas plus grosse qu'une paire de sourcils et qui était l'exacte reproduction de la mienne. Ses yeux petits et

étincelants étaient très rapprochés l'un de l'autre. Son front était fuyant, et la hauteur du crâne contrastait avec son étroitesse. En un mot, un facies qui laissait supposer tous les vices. En dépit de tout ce qu'elle révélait de mauvais instincts, cette physionomie conservait une expression ouverte, avenante et singulièrement gamine.

"Je suis à votre recherche depuis que l'événement est arrivé", me dit le jeune assassin.

Quelle que fût mon horreur pour le misérable, je ne puis cacher que ma curiosité était violemment excitée. C'était la première fois que je voyais un assassin en chair et en os. L'étrangeté de la situation l'emportait sur la répugnance que j'aurais dû avoir pour le misérable.

"Avez-vous jamais entendu parler d'une revue appelée *Les Hautes Idées*?" me demanda-t-il.

Hélas! oui, j'en avais entendu parler. Mon portrait s'était étalé au milieu de ses colonnes, encadré d'un texte si abominablement flagorneur que j'en rougissais encore, même en la compagnie de celui avec qui j'étais en ce moment. Oui, quand je pensais au rédacteur des *Hautes Idées* qui était venu me demander une interview, je me sentais, moi aussi, des instincts meurtriers. Je dus changer de couleur en acquiesçant.

"C'est cela qui m'a mis sur votre piste, continua Chandler. Mes amis m'ont demandé si c'était moi, et je l'ai laissé croire à une jeune fille à qui je faisais la cour, en lui racontant que c'était sous votre nom que j'écrivais. (Ses yeux eurent une lueur mauvaise.) Vous ne devriez jamais permettre à ces maudits journalistes de révéler votre adresse. Depuis que j'ai eu des ennuis, je n'ai pour ainsi dire pas cessé de monter la garde devant la maison que vous habitez, et si je n'avais pas appris que vous partiez ce soir pour l'Ecosse, c'est chez vous que nous serions en train de causer. Mais ici, c'est plus commode!"

Une expression de malveillante satisfaction illumina un instant sa figure crapuleuse; et alors, je commençai enfin à avoir peur.

"Mais en quoi puis-je vous être utile?"

— Ah, ah! Vous allez voir.

— Vous ne songez pas à m'assassiner, moi aussi?"

— Qui parle d'assassinat? répliqua-t-il avec une audace inouïe. Où avez-vous été prendre que j'aie déjà assassiné quelqu'un? Répétez-le un peu, pour voir; c'est alors qu'il pourrait vous arriver malheur! Entendez-vous? Répétez-le, et vous serez le premier qui... Ce n'est pas moi qui ai fait

le coup. Il peut se faire que je ne sois pas blanc comme neige, mais jamais... Il n'y a pas de preuves. Il n'y a pas de témoin. Oh! je sais. Cela ne les empêcherait pas de m'arrêter et de me faire pendre comme ils ont arrêté et fait pendre bien d'autres braves gens tels que moi. Il faut bien qu'ils pendent quelqu'un: c'est leur rôle."

Il était devenu blême de colère, et s'était dressé en brandissant son revolver au-dessus de ma tête; mais, soudain, un long frisson le parcourut de la tête aux pieds, et son front brilla sous la lumière de la lampe.

"Non, ils n'auront pas ma peau! hurla-t-il. Ils ont affaire à plus malin qu'eux cette fois, et je les mets au défi de me prendre!"

Il recula, en brandissant toujours son revolver, jusqu'à l'autre bout du compartiment, et se rassit, en murmurant des paroles inintelligibles, sur la banquette où il se tenait auparavant. Sa main tremblait de rage.

"A présent, me dit-il, vous allez faire ce que je vous dirai. Je vous préviens une fois pour toutes que si vous désobéissez, vous êtes un homme mort!"

Et après ce préambule suffisamment expressif, il me jeta cet ordre imprévu, extraordinaire, abracadabrante:

"Déshabillez-vous!"

J'étais prévenu: il ne s'agissait pas de discuter, mais d'obéir. La volonté complètement annihilée, je me mis en devoir d'exécuter l'ordre qui m'était donné, et quelle que fût ma stupeur, je commençai à comprendre.

"Donnez-moi vos vêtements, et ayez soin de ne rien retirer des poches! gronda-t-il. Combien d'argent avez-vous?"

— De trois à quatre livres.

— Eh bien, laissez-les où elles sont; il faudra que je m'en contente; moi aussi je vais laisser mon argent où il est, et il faudra que vous vous en contentiez, ajouta-t-il avec un rire farouche.

— Vous possédez autant de shillings que moi de livres? lui demandai-je, un bras hors de la manche de mon veston.

— A peu près autant de pence, me rétorqua Chandler; et, en un clin d'oeil, il se dépouilla de son veston et de son gilet.

— Le pantalon? demandai-je.

— La chemise et le gilet de flanelle aussi, ordonna-t-il. Tout, absolument tout!

Il retira quelques-uns de ses vêtements pendant que je me dépouillais successivement de tous les miens, mais lentement, en prenant tout son temps, sans me quitter de l'oeil une seconde et

sans cesser de braquer sur moi son revolver. Quand ce fut fini, le jeune gredin, toujours attentif à mes moindres mouvements, endossa tout à son aise mes habits.

Alors, il m'ordonna d'un ton bref, sans me fournir aucune explication, de revêtir les siens. J'avais tout bien pesé dans mon esprit: c'eût été pure folie que de vouloir résister à un homme armé qui avait déjà un assassinat à son actif. J'obéis donc. Et pourtant, si j'avais pu sonder toute la profondeur de son infâme et diabolique dessein, il y avait longtemps que j'aurais risqué le tout pour le tout.

"Ne retournez pas les poches!" s'écria Chandler, voyant que je venais de sortir de l'une d'elles une pipe et une blague fort présentables. Rappelez-vous que ceci n'est pas un vol: c'est un échange.

— Je ne vois pas très bien où vous voulez en venir.

— Non. Son regard reprit l'expression de celui du loup. Eh bien, remettez toujours ça où vous l'avez pris.

— Ces objets ne peuvent me servir à rien, lui répondis-je, en obéissant avec un haussement d'épaule.

— Vous croyez? répéta Chandler avec un éclat de rire satanique. Eh bien, ils pourront peut-être servir à Mme Tussaud quand vous n'en aurez plus besoin.

— Alors, constatai-je en tirant la montre que je trouvais dans le gousset de son gilet, ce sera dans trois quarts d'heure, si votre montre est exacte. Elle marque deux heures cinq, et nous devons arriver à Crewe à deux heures cinquante et une.

— Oui, oui, nous devons y arriver! me dit-il. Evidemment, nous devons y arriver!

— Vous avez naturellement l'intention de descendre du train, et vous vous dites qu'on me prendra pour vous."

L'assassin me fit oui d'un signe de tête, mais avec une si macabre ironie que je m'interrompis brusquement.

"Et, naturellement aussi, repris-je au bout d'un instant avec moins d'assurance, on n'acceptera pas immédiatement mes explications; seulement on sera bien forcé de les accepter demain lorsqu'on me ramènera à Londres. De sorte que, tout ce que vous y aurez gagné, ce sera une courte avance d'une nuit sur la police qui vous poursuit."

Chandler me considéra longuement. Nous étions encore chacun à l'endroit où nous avions changé de vêtements, chacun à un bout du compartiment et hors de portée l'un de l'autre, sans quoi je lui aurais sauté dessus, en dépit de son revolver, car la vraie signification de son regard m'apparut tout à coup. Il n'était plus le même, ce regard; il était presque plein de commisération maintenant. Mais ses lèvres s'entr'ouvrirent, découvrant les deux rangées de

dents serrées; et, dans les yeux implacables et cruels qui me fixaient obstinément, je lus la sentence de mort.

— Ah ça, vous figurez-vous que je me suis donné tout ce mal pour gagner une nuit d'avance, alors que j'aurais pu avoir un jour et une nuit si je n'avais pas passé mon temps à vous attendre? — Il jeta un coup d'œil sur son arme, et, doucement, se rapprocha de moi. — Vous figurez-vous que je vais vous laisser vivre pour que vous me mettiez vous-même la corde au cou?

— Si vous me tuez, vous vous condamnez une seconde fois vous-même, lui dis-je, très calme, mais songeant avec amertume aux occasions dont un autre, plus hardi que moi, aurait pu profiter avant qu'il ne fût trop tard.

Dès le début, j'aurais dû m'élancer sur lui. Mais n'était-ce pas, autant que la peur, l'étrange fascination qu'il exerçait sur moi qui m'avait retenu à ce moment-là? Maintenant, le moindre geste de résistance n'aurait fait que précipiter ma fin. En discutant avec lui, au contraire, j'avais chance sinon d'échapper à mon sort, du moins de retarder le sinistre événement.

— On ne peut pas me pendre deux fois, me répondit Chandler. Et puis cette fois-ci, ce ne sera pas un assassinat, je vous le promets. Ce sera un suicide. Voilà! Ça sonne mieux, pas vrai? Suicide de Rowland Chandler, l'assassin présumé, dans l'express d'Ecosse!

Quelle que fût la puissance de son regard diabolique, toujours fixé sur moi, je conservais entières ma lucidité d'esprit et ma faculté de raisonnement: le danger qui me menaçait semblait n'avoir pour effet que de stimuler mes capacités mentales. Oui, c'était bien là l'habile et audacieux plan d'un non moins habile et audacieux criminel. Mais, dans cet instant critique, j'entrevis tout de suite quel point faible présentaient à la fois le plan et l'homme. Il y a divers types d'assassins. Le plus grossier est celui qui vous assassine comme cela, de but en blanc. Mais chez l'assassin le plus rusé on trouve encore d'inconcevables étourderies, et ce sont elles qui le conduisent à l'échafaud. Il prévoit les moyens qu'il devra employer pour échapper à la justice; pourtant, il reste un mince détail qu'il néglige et qui le perd. Celui-ci, par exemple, ce Rowland Chandler que j'avais devant moi, était notablement au-dessus du niveau de ses pareils. Ce qu'il imaginait clairement, c'était, selon toute probabilité, le cadavre dans le train, la preuve évidente que fourniraient son revolver, ses vêtements, son linge, lors de l'enquête qui établirait la mort de l'assassin et le rayerait de la mémoire du public. Mais il y avait une chose qu'il avait oubliée, et je le lui fis remarquer.

— Laquelle? me demanda-t-il d'un ton railleur.

— Je dois descendre à Beattock Junction. On m'y attend pour le petit déjeuner chez les personnes que je vais voir; on compte sur moi pour faire une excursion demain. Voyant que je n'arrive pas, on télégraphiera pour avoir de mes nouvelles. Vous ne serez pas l'unique objet des recherches. Il y aura deux hommes, au lieu d'un, qu'il faudra retrouver, vivants ou morts, et vous n'aurez, je le répète, gagné qu'un peu d'avance.

— Alors je vais la prendre dès maintenant!" s'écria-t-il en proférant un juron et en s'avançant vers moi, tandis que les lumignons tremblotants du compartiment lançaient par intervalles, sur cette scène tragique, de petites lueurs brèves.

— Plus près encore! m'écriai-je, saisi d'une inspiration qui lui parut tenir de la démence. Il faut que vous me frappiez presque à bout portant, si vous voulez que cela puisse passer pour un suicide!"

Un nouveau juron me répondit. En rouée canaille qu'il était, il avait bien réfléchi à cela dès le début, mais il n'avait pas prévu que j'y penserais moi-même. Je devinai, à l'expression rageuse de sa physionomie, combien il s'en voulait de m'avoir ainsi divulgué ses intentions. Il l'avait fait pour m'intimider, je crois, mais aussi pour satisfaire sa soif de meurtre, et cette faute grave devait lui coûter cher, ainsi qu'il le méritait. S'il avait su résister à ce raffinement de cruauté, il aurait pu me braquer le canon de son revolver contre la tempe et me tuer dans un moment où je n'aurais pas eu le temps de me mettre sur mes gardes; maintenant, au contraire, il lui fallait user de feintes et de ruses avec moi, et j'avais mes deux mains pour le tenir à distance...

Soudain l'une de celles-ci se referma étroitement sur le canon de l'arme du misérable. Dieu seul pourrait dire comment cela se produisit, et lequel de nous deux fut le plus surpris. La seule chose dont je me souviens, c'est l'impression que me laissa l'acier lisse, difficile à tenir, froid comme un glaçon sur le premier moment, mais chaud comme une braise l'instant d'après. Je compris alors qu'il avait tiré par deux fois, et je me jetai à corps perdu dans la lutte, tandis que l'expresse poursuivait sa course effrénée.

Il était plus fort que moi. Il m'entraîna avec lui, je glissai en bas de ma banquette; il posa ses deux genoux sur ma poitrine et me frappa en pleine figure de sa main libre, tout cela sans prononcer une syllabe. Pendant tout ce temps, je réussis à maintenir suffisamment loin de moi le revolver fumant.

C'était ma seule et unique préoccupation; je ne pensais absolument pas à autre chose, et je ne cessai pas même d'y penser quand l'air frais de la nuit

pénétra tout à coup dans le compartiment. Je ne m'étais pas aperçu qu'une des portières s'était ouverte tandis que nous poursuivions notre course à travers les ténèbres. Je ne l'entendis pas se refermer, tandis que se dressait au-dessus de nous un géant coiffé d'un chapeau me'on et vêtu d'un pardessus de drap bourru.

— C'est lui. C'est Chandler! C'est l'homme qu'on recherche pour le crime!" s'écria le gredin, en me désignant et avec une admirable présence d'esprit, tandis que deux mains vigoureuses le rejetaient sur la banquette.

Nos deux visages étaient l'un à côté de l'autre. L'hésitation du détective ne fut pas longue:

— Ne lui faites pas de mal! m'écriai-je, en même temps que je me réfugiais dans un coin avec le revolver entre les mains.

— Lui faire du mal! s'exclama le gros homme. Il n'y a pas de danger! Je ne voudrais pas toucher à un cheveu de sa tête!"

Et sa voix avait l'accent attendri de celle d'un entomologiste qui vient de capturer un nouveau papillon dans son filet.

*
* *

Je n'avais nulle envie d'assister au procès, mais l'assignation qui me fut envoyée me força de comparaître en qualité de témoin, et, une fois ma déposition faite, je ne pus me décider à quitter la salle d'audience avant le prononcé du jugement; j'y revins, chaque jour, tant que durèrent les débats. Ce ne furent pas les dépositions des autres témoins qui me retinrent; à certains égards cependant ce défilé des témoins n'était pas sans intérêt, car il amenait à la barre maints types londoniens très caractéristiques et très bizarres. Ce ne fut pas non plus le mécanisme de notre procédure criminelle, ni sa morne pompe et son cérémonial encore un peu barbare. Toutes ces choses certes captivèrent vivement mon attention, mais ce qui me laissa l'impression la plus profonde, ce fut la personnalité de l'accusé lui-même.

Car c'était véritablement une personnalité que ce jeune homme, quelle que fût la noirceur de son âme dévoilée devant nous. J'étais payé déjà pour savoir que c'était un infâme gredin, et pourtant, lorsque je le vis là, devant le tribunal, il m'apparut sous un jour nouveau. Il entra dans la salle d'audience avec un air de complète assurance, protesta hautement de son innocence, et, pendant les longs jours que durèrent les débats, fut toujours le premier à rire chaque fois que la réponse comique d'un témoin venait faire diversion. Il était prêt à éclater de rire

lorsque l'inspecteur de police vint déclarer qu'il avait sauté dans le compartiment voisin du mien afin de ne pas me perdre de vue. Lorsque ce fut mon tour de parler, ses paupières s'abaissèrent à demi sur ses yeux, et il me regarda avec l'air indifférent d'un parfait étranger. L'acuité de son regard de loup était atténuée, mais l'expression animale subsistait. Quand on me fit répéter les protestations d'innocence qu'il m'avait adressées, et que je fus sévèrement interrompu parce que, excité par un interrogatoire inexplicablement hostile, j'ajoutais que je ne les avais jamais considérées comme sincères, mon regard rencontra pour la dernière fois celui de Chandler: il pétillait d'une sorte d'ironie mauvaise qui me défiait.

La question incidente de notre ressemblance parut de peu d'importance devant le tribunal. J'avais du reste rasé ma petite moustache, et Chandler avait laissé pousser sa barbe. Mais le portrait que moi-même j'avais pris pour le mien était beaucoup mieux connu que l'original des rares personnes qui purent assister aux débats.

L'affaire se termina un soir d'automne alors que la nuit était déjà tombée, et il faut rendre à Rowland Chandler cette justice qu'il écouta comme un homme de courage la sentence qu'il avait méritée comme un vil gredin. Il protesta une dernière fois de son innocence, toisa les juges avec une incroyable arrogance; puis il pivota sur ses talons, et disparut pour toujours aux yeux du monde. Chacun se passa la main sur le visage comme pour dissiper l'impression de cette pénible scène, et quelques-uns même s'essuyèrent les yeux. Les magistrats en perruque se levèrent lentement, machinalement; cela faisait partie de leur routine journalière. Témoins et public, échangeant nerveusement de rapides commentaires, quittèrent à leur tour la salle d'audience pour gagner les couloirs pleins de courants d'air.

Je fus l'un des premiers à me retrouver dans la rue, mais je ne voulus pas prendre de voiture, et sans doute fus-je le premier de tous à passer dans Fleet-Street. C'était une belle soirée de septembre, et les rues étaient aussi brillamment éclairées que la salle du tribunal où nous nous étions entassés pendant tant de jours. Mon intention avait été de rentrer chez moi à pied, mais en entendant la remarque formulée par une femme qui passait au bras de son mari et qui se jeta vivement de côté en m'apercevant, j'élevai aussitôt mon parapluie en l'air pour faire signe à un cab.

— Ah, par exemple! s'était-elle écriée; ils l'ont acquitté quand même!

Adapté de l'anglais par
RENE LECUYER

Certaines Robes Princesse amincissent certaines femmes

2877—Grandeur 40, 1 verge $\frac{3}{8}$ de crêpe de soie uni de 39 pouces, avec 2 verges $\frac{3}{8}$ d'imprimé de 39 pouces. Pour femmes de 34 à 48 de buste. Prix, 50 cts.

2846—La grandeur 40 requiert 4 verges de crêpe de soie de 39 pouces, avec 1 verge $\frac{3}{8}$ de bandes de dentelle de 7 pouces $\frac{1}{2}$ pour la veste et de $\frac{3}{4}$ de verge de bandes de dentelle de $4\frac{1}{2}$ pour les manchettes. Pour de 34 à 48 de buste. Prix, 50 cents.

2958—Pour la grandeur 40, 4 verges $\frac{3}{8}$ de crêpe de satin de 39 pouces, avec 1 verge $\frac{3}{8}$ de ruban de 3 pouces $\frac{3}{4}$ pour col. Pour femmes de 34 à 46 de buste. Prix, 50 cents.

2889—Pour la grandeur 40, 3 verges $\frac{1}{2}$ de crêpe de soie de 39 pouces, avec $\frac{1}{2}$

verge de dentelle de 12 pouces ou plus pour la veste. Pour de 34 à 48 pouces de buste. Prix, 45 cents.

3010—Largeur, 2 verges $\frac{1}{2}$. La grandeur 40 requiert 3 verges $\frac{3}{4}$ de crêpe de soie de 39 pouces avec $\frac{5}{8}$ de verge de contrastant de 39 pouces. Pour femmes de 34 à 48 pouces de buste. Prix, 45 cents.

2783—Largeur, 49 pouces $\frac{1}{2}$. 2882—Chapeau. Pour la robe, la grandeur 40 requiert 4 verges $\frac{3}{4}$ de crêpe de satin de 39, $\frac{3}{8}$ de verge de chiffon de 35 et 1 verge $\frac{1}{4}$ de bordure de dentelle. Robe, 50 cents; chapeau, 30 cents.

2723—Largeur, 49 pouces. Pour la grandeur 40, 4 verges $\frac{3}{8}$ de crêpe Roma de 39, avec 1 verge $\frac{3}{8}$ de dentelle de 35 pouces pour le corsage. Prix, 50 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK COMPANY,
468 Wellington St. West, Toronto, Ont.



2723



2877



2846



2958



2889



3010



2783



2882

Des modes, non pas sévères, mais dignes



3003—Largeur, 2 verges. Grandeur 40, 4 verges $\frac{1}{4}$ de coton imprimé de 35 pouces, avec $\frac{1}{4}$ de verge d'uni de 35 pouces. Pour femmes de 32 à 48 de buste. Prix, 45 cts.

2927—Largeur, 2 verges $\frac{3}{4}$. Grandeur 40, 3 verges $\frac{1}{2}$ de crêpe de soie de 39 pouces, avec $\frac{1}{2}$ verge de contrastant de 35 pouces. De 34 à 48 de buste. Prix, 45 cents.

2670—Largeur, 47 pouces $\frac{1}{2}$. La grandeur 40 requiert 4 verges $\frac{1}{4}$ de voile de coton de 39 pouces. De 34 à 48 pouces de buste. Prix, 50 cents.

2905—Largeur, 2 verges $\frac{1}{4}$. Grandeur 40, 4 verges $\frac{1}{2}$ de toile de 40, avec $\frac{3}{4}$ de verge

de 30 pour col et manchettes. De 32 à 48 pouces de buste. Prix, 45 cents.

2830—Largeur, 1 verge $\frac{3}{4}$. Grandeur 40, 3 verges $\frac{3}{4}$ de toile de 35, avec $\frac{3}{4}$ de verge de contrastant de 35 pour veste et manchettes. De 34 à 48 pouces de buste. Prix, 45 cents.

3008—Largeur, 2 verges. Grandeur 40, 4 verges $\frac{3}{4}$ de coton imprimé de 35, avec $\frac{3}{4}$ de verge d'uni de 39. De 32 à 48 de buste. Prix, 45 cents.

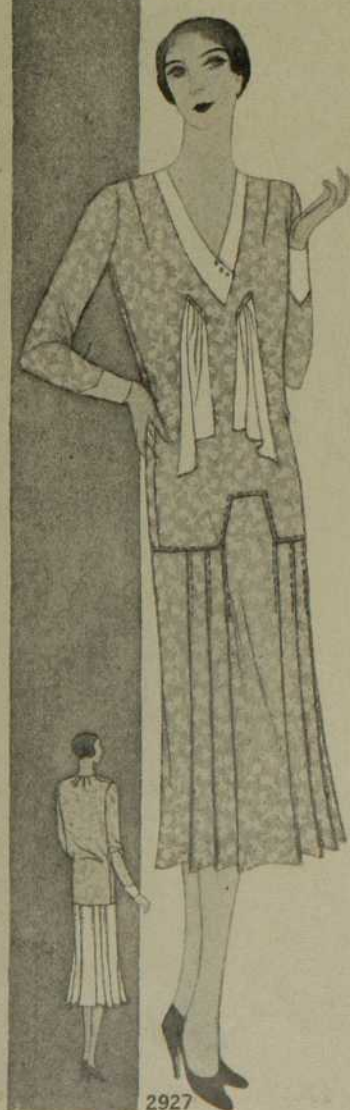
2679—Grandeur 40, 5 verges de voile celanese de 35, avec $\frac{3}{4}$ de verge d'uni de 35. De 32 à 48 de buste. Prix, 50 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK COMPANY,

468 Wellington St. West, Toronto Ont.



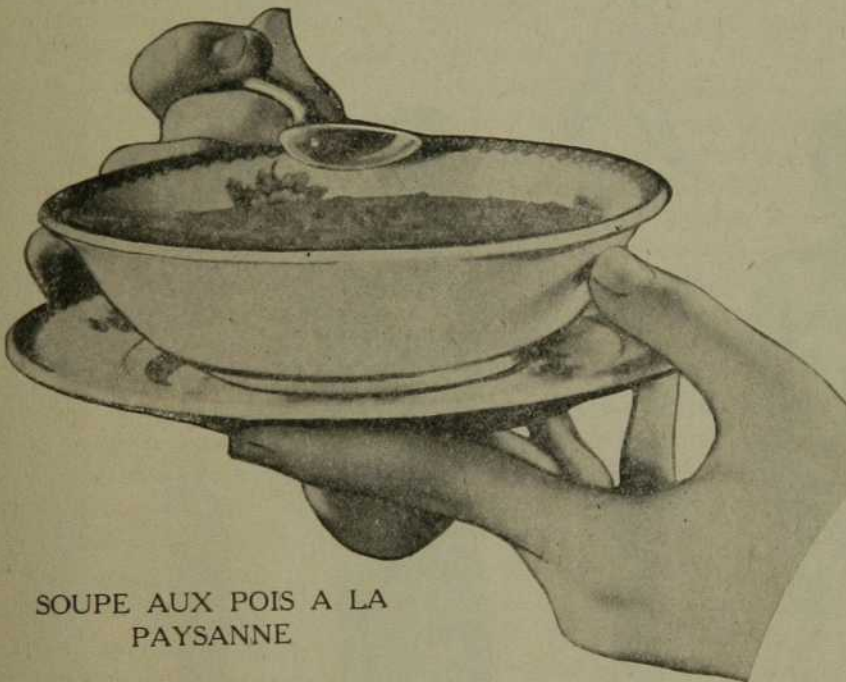
Quelques bons conseils sur la Préparation des Repas



Pour toutes les maîtresses de maison la question alimentaire constitue un véritable problème de tous les jours, que les membres de la famille soient de ces heureux vivants qui "mangent n'importe quoi", ou des gourmets à qui il faut des plats délicats et soigneusement apprêtés pour aiguïser l'appétit. L'important est que chacun jouisse et profite de ses repas. Autrement comment peuvent-ils en retirer force et profit?

Le grand écueil à éviter, dans la préparation des repas, est la monotonie. Mettez de la variété dans vos menus quotidiens. Tous les plats que vous préparez doivent être appétissants à voir et agréables au goût. Il faut donc que la maîtresse de maison trouve le temps voulu pour organiser ses repas, imaginer des menus, et les mettre ou les faire mettre à exécution.

Voici quelques recettes qui vous permettront de préparer d'excellents plats dans le minimum de temps.



SOUPE AUX POIS A LA
PAYSANNE

1 boîte Soupe aux Pois Verts Clark, Pailles au fromage, 1 tasse blé-d'Inde en boîte bien égoutté.

Ajoutez le blé-d'Inde bien égoutté à la soupe diluée dans quantité égale d'eau, et faites bouillir. Assaisonnez bien de sel et de poivre rouge et servez avec les pailles au fromage.

MACARONI ITALIEN

1 boîte Soupe aux Tomates Clark, 1/2 tasse eau chaude, biscuits soda, sel et sauce Tabasco au goût, 1/2 tasse fromage fort canadien râpé, 2 tasses macaroni cuit.

Diluez la soupe avec de l'eau. Placez ensuite une couche de macaroni dans un plat à cuire, et couvrez d'une couche de biscuits soda brisés en morceaux assez gros. Saupoudrez de fromage râpé. Remplissez le plat en alternant les couches de macaroni, de

fromage et de biscuits, puis versez la soupe de manière à recouvrir tous les autres ingrédients et faites cuire au fourneau jusqu'à ce que le tout soit bien bruni et soufflé.

POMMES DE TERRE WALDORF

1 boîte de Soupe au Céleri Clark, pommes de terre bouillies, froides, 2 c. à soupe farine, 1/2 tasse lait riche, 1 c. à soupe beurre, sel et poivre rouge.

Placez une couche de pommes de terre tranchées dans un plat à cuire et couvrez de soupe diluée avec le lait. Saupoudrez de farine et mettez des pointes de beurre ici et là. Remplissez ensuite le plat en alternant les couches de pomme de terre et de soupe comme précédemment. Parsemez le dessus de miettes de pain beurré et faites brunir au fourneau.

Honteux de sa femme!

COMBIEN elle a changé! La plus jolie de toutes, autrefois, elle a aujourd'hui perdu tout son entrain. Que lui est-il donc arrivé? Qu'est-ce qui lui a ravi sa fraîcheur et son charme? Elle est si changée... qu'il lui arrive quelquefois de rougir d'elle!

Plusieurs hommes et femmes ne peuvent s'expliquer ainsi la perte de leur jeunesse et de leur fraîcheur. Le SON-PUR de Kellogg — une céréale délicieuse — est garanti prévenir sans danger ce mal terrible!



Pourquoi le SON-PUR est nécessaire

Pour soulager la constipation d'une manière naturelle, le système a besoin d'un produit ayant corps. Le SON-PUR de Kellogg en a abondamment. Dans un produit mi-partie de son, il n'y a pas assez de corps pour qu'il soit absolument efficace. C'est pourquoi les médecins recommandent le SON-PUR.

GARANTI!

Le SON-PUR Kellogg comporte cette garantie expresse: Mangez-le tel qu'indiqué. S'il ne soulage pas sûrement votre constipation, nous vous rembourserons le prix d'achat.

Supprime les pilules

Le SON-PUR accomplit le travail de la nature. Une céréale agréable et efficace. Mangez-le avec lait ou crème. Ajoutez fruits ou miel. Employez-le dans la cuisine. Recettes sur paquet. Dans l'intérêt de leur famille, toutes les femmes doivent en servir régulièrement. Procurez-vous le Kellogg — le SON-PUR original. En vente dans toutes les épiceries. Servi aux hôtels, restaurants — wagons — restaurants. Fabriqué par Kellogg, à Londres, Ont.



Kellogg's
SON-PUR

Après la maladie BOVRIL vous épargne des semaines de faiblesse



COUPON D'ABONNEMENT Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: -5.00 pour 1 an, 2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine Le Samedi.

Nom

Adresse

Ville Province ou Etat

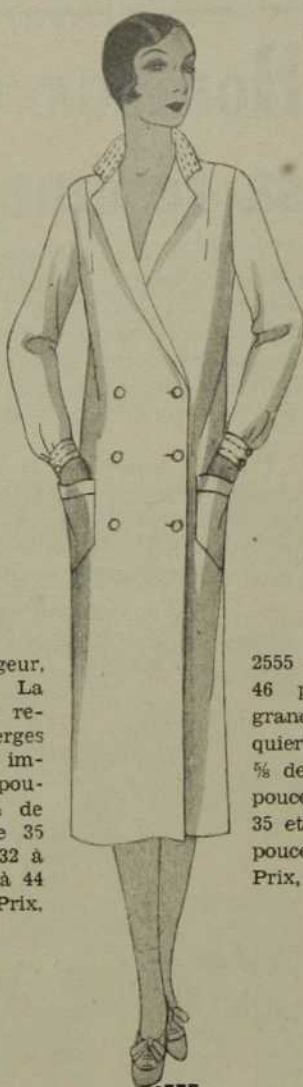
POIRIER, BESSETTE & CIE

975, rue de Bullion - - - - - Montréal, Can.



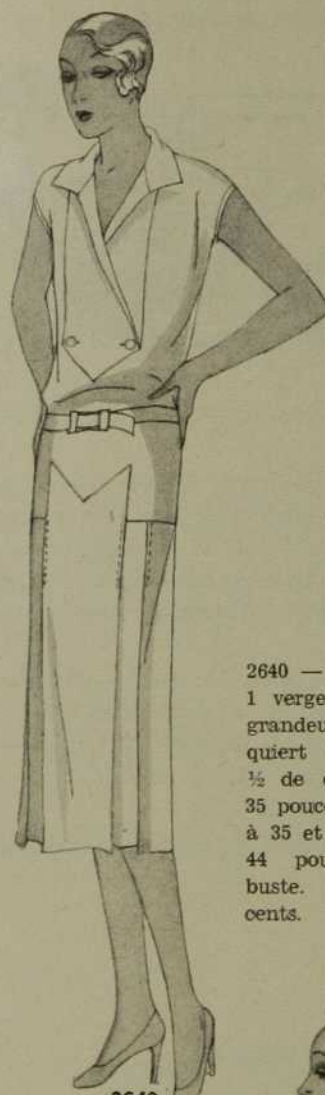
2638 — Largeur, 1 verge $\frac{7}{8}$. La grandeur 36 requiert 2 verges $\frac{7}{8}$ de coton imprimé de 35 pouces, avec $\frac{3}{4}$ de v. d'uni de 35 pouces. De 32 à 35 et de 36 à 44 de buste. Prix, 35 cents.

2638



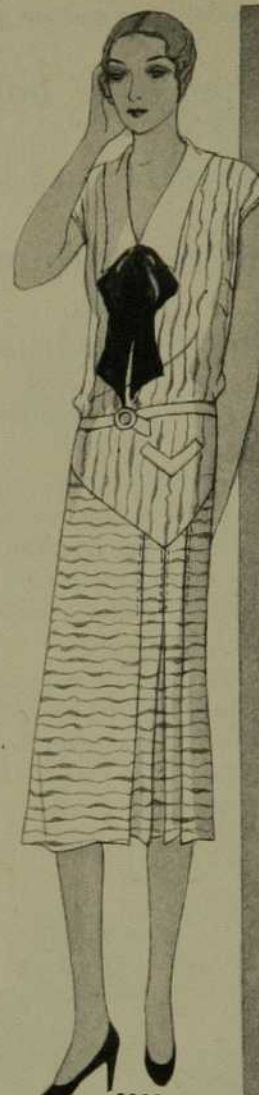
2555 — Largeur, 46 pouces. La grandeur 36 requiert 3 verges $\frac{5}{8}$ de toile de 35 pouces. De 32 à 35 et de 36 à 41 pouces de buste. Prix, 45 cents.

2555



2640 — Largeur, 1 verge $\frac{5}{8}$. La grandeur 36 requiert 3 verges $\frac{1}{2}$ de coton de 35 pouces. De 32 à 35 et de 36 à 44 pouces de buste. Prix, 45 cents.

2640



3012



2904 — La grandeur 36, 4 verges $\frac{1}{8}$ d'imprimé de 27, avec 3 verges $\frac{3}{4}$ d'uni de 27. De 32 à 36 et de 38 à 44 pouces de buste. Prix, 50 cents.

2904



2910 — La grandeur 36, jumper, etc., 2 verges $\frac{1}{2}$ de 27; manteau et pantalons, 5 verges $\frac{1}{2}$ de 27. De 32 à 36 et de 38 à 44 pouces de buste. Prix, 50 cents.



2910



2954 — Largeur, 1 verge $\frac{7}{8}$. La grandeur 36, 3 verges $\frac{1}{4}$ de coton imprimé de 35 pouces, avec $\frac{3}{4}$ de verge d'uni de 27 pouces. De 32 à 36 et de 38 à 44 pouces de buste. Prix, 35 cents.



2954



3012 — Largeur, 1 verge $\frac{3}{4}$. La grandeur 36, 3 verges $\frac{3}{8}$ de coton rayé de 32 pouces, avec $\frac{1}{4}$ verge d'uni de 35 pouces. De 32 à 36 et de 38 à 44 pouces de buste. Prix, 35 cts.

LE PYJAMA DE CUISINE EST TRES ORIGINAL COMME
TOILETTE DU MATIN

L'Illusion de M. le Président

(Suite de la page 5)

services la faveur d'occuper encore son siège, il la devait aussi à l'amitié d'un homme politique influent. Mais cet appui s'exercerait-il longtemps avec le même succès? Ne touchait-il pas, au contraire, au terme de sa carrière judiciaire?

La fenêtre était entr'ouverte. Du jardin montait l'haleine parfumée des fleurs d'arrière-saison. L'odeur alanguissante des roses épanouies dont les pétales, sous la brise du soir, se dispersaient à travers le parterre, envahissait son cabinet et amollissait sa volonté. Le menton dans la main, renversé dans son cabinet, il ne pouvait se remettre au travail.

Soudain, dans le silence épandu sur le quartier paisible et retiré, les sons grêles d'un orgue de Barbarie parvinrent à son oreille. Sur un rythme plaintif et traînant, c'était l'air suranné d'une valse jadis en vogue.

M. Lespic avait tressailli. Il se demanda s'il ne rêvait pas, s'il n'était pas dupe d'une fausse similitude d'inspiration.

Il se leva et ouvrit toute grande sa fenêtre. Les deux mains sur la barre d'appui, il se penchait au dehors, l'oreille tendue. Et, comme pour répondre à son désir qui accélérât les battements de son cœur, passant par-dessus les ruelles et les jardins voisins, les accords arrivaient à lui plus distinctement, précisaient l'air, détaillaient avec plus de netteté le motif principal.

M. le président Lespic se souvint alors que la grande foire de l'année avait eu lieu quelques jours auparavant, amenant en grand nombre saltimbanques, marchands de sucreries, industriels forains, emplissant le Champ de Mars et les environs de son brouhaha assourdissant de fête. Dès le lendemain tout était rentré dans le calme; mais quelque baraque avait prolongé sans doute son séjour, car c'était bien de là-bas, de la promenade aux larges allées de marronniers, que venait cet air qui le remuait jusqu'au fond de l'âme, qui évoquait les heures si douces et si heureuses de son enfance. Il voulut échapper à l'obsession en fermant la fenêtre.

Et il fit quelques pas à travers son cabinet, puis il quitta sa robe de chambre et endossa sa redingote. Il prit son chapeau, descendit vivement l'escalier et sortit sans refermer la lourde porte.

A travers le dédale des petites rues il eut vite gagné la promenade et, du premier coup d'oeil, au fond d'une allée, dans un coin désert et sombre, il découvrit un pauvre manège de che-

vaux de bois, à peine éclairé par quelques lampes fumeuses, et dont l'orgue avec des chevrottements, comme une voix cassée de vieillard, répétait obstinément la valse de jadis.

Les quelques promeneurs s'arrêtaient un instant devant deux ou trois étalages de sucreries, mais ne prêtaient aucune attention au manège.

M. le président Lespic s'était approché. En proie à une agitation grandissante tant cet air avait une répercussion douloureuse en lui — cet air qui lui rappelait le monde au milieu duquel il avait vécu ses premières années et qui, peu à peu, s'était enfoncé dans l'ombre épaisse du passé — il fit, à plusieurs reprises, le tour du manège. Et, brusquement, après un regard circulaire pour s'assurer que personne ne l'observait, il s'élança sur un des chevaux de bois.

Le propriétaire et sa femme qui ne se lassait pas de tourner la manivelle de l'orgue, regardaient, stupéfaits, ce vieil homme tout de noir vêtu, qui n'avait pourtant pas l'air d'un fou, et qui, tel un gamin cramponné à la barre de fer, attendait le départ.

Ils échangèrent un sourire et donnèrent le signal. Et les chevaux de bois, dépeints et lamentables, se remirent à tourner dans un mouvement qui allait s'accroissant à mesure que le pauvre animal qui, depuis de longues heures, accomplissait sa tâche, retrouvait ses forces et son élan.

Les yeux fermés, dans un semi d'inconscience, M. Lespic, les mains crispées à la barre, se laissait entraîner dans le tourbillon. Quand la machine s'arrêta avec des grincements, il eut toutes les peines à se remettre debout. Les oreilles bruissantes des sonorités criardes de l'orgue, tout semblait vaciller autour de lui. Il jeta une pièce blanche à la femme et descendit avec mille précautions.

Sur le sol il se sentit les jambes plus fermes et, après avoir passé la main sur son front pour dissiper son trouble, il se disposait à regagner son domicile. Mais un petit groupe, au milieu duquel il crut reconnaître un avocat, attira son attention.

M. le président Lespic s'enfuit en toute hâte, la tête basse, honteux, comprenant combien l'acte qu'il venait d'accomplir prêtait aux suppositions malveillantes.

Ce soir même la nouvelle de cette incartade si surprenante de sa part allait se répandre à travers la ville, où chacun jusqu'ici se plaisait à le con-

(Suite à la page 41)



**"Bonsoir, Big Ben!
Réveille-moi à six heures"**

... et à six heures précises, il vous souhaitera le bonjour! Vous pouvez vous fier à lui. Tout Westclox tient le temps à la perfection et vous réveille à l'heure voulue.

Un Big Ben, un Baby Ben ou l'un quelconque des nombreux réveille-matin Westclox au choix... la montre Westclox précise et de jolie apparence, la montre de poche Ben, ou l'attrayant cadran d'auto... tous garantis vous donner entière satisfaction. Les prix varient de \$1.75 à \$6.25.

Western Clock Co., Ltd., Peterborough, Ont., Can.

Westclox

Réveille-matin - Montres de Poche - Cadran d'auto
Fabrication canadienne

Les réveille-matin Westclox en couleurs, vieux rose, vert ou bleu, sont au même prix que les nickelés.

Shawl Band

Le Chic Sous-Vêtement Moderne



Vêtements
Fondation
D&A

En vente partout le Canada

Dominion Corset Co.

MONTREAL QUEBEC TORONTO.
QUE. CANADA ONT.

Comment enlever les escarbilles

S'il vous tombe une escarville ou un corps étranger quelconque dans l'oeil, ne le frottez pas. Vous ne faites qu'empirer les choses. Appliquez quelques gouttes de l'innoffensive *Murine* et l'oeil en sera soulagé. Ayez toujours *Murine* en voyage pour vous protéger des escarbilles, gaz de charbon et poussière. 60c pour approvisionnement d'un mois.

MURINE
POUR VOS
YEUX

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'es-sai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R28F
BOITE 14 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens

Employez "DEPILO"

pour DÉTRUIRE
les
Poils
et
Duvets

Procédé
moderne
efficace
et sans
danger.
Usage
facile.

vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.



**Une
Belle
Taille**

Aux Lignes
Harmonieuses

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand, par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la malle, sur réception du prix.

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Agents

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

UN DEBROUILLARD

(Suite de la page 8)

un débrouillard. Tu as besoin de fraîcheur et de verdure; trouves-en."

Là-dessus, il réfléchit longuement, puis sa figure s'illumina de telle sorte que son nez en pâlit. Il avait trouvé! Sa valise faite, il acquit pour vingt-cinq centimes un ruban de la Légion d'honneur, qu'il passa à sa boutonnière comme il avait coutume chaque fois qu'il allait à l'étranger. Il prit un billet de troisième classe, voyagea en première, malgré la vigilance du contrôleur, et débarqua en Suisse dans un excellent hôtel. Le changement d'air lui paraissant vain sans le changement de personnalité, il s'inscrivit sur le registre avec cette mention: "Son Excellence Le Guec et sa suite."

Le propriétaire demanda, respectueusement:

— La suite vient avec les crocs pa-caches?

— Oui, répondit Joseph, dans six jours; ils ont manqué le bateau en Egypte.

On le conduisit dans un appartement composé d'un salon, d'une chambre à coucher et d'une salle de bains. Il fut l'objet, à la table d'hôte, de la curiosité générale. Son Excellence rehaussait l'hôtel d'un prestige infini. Il n'y avait là que des Allemands, qui le prenaient pour un ministre français à cause de son titre et de sa cravate blanche.

Au bout de cinq jours, M. Schmitzerholler, directeur de l'hôtel, remarqua que le caractère de son illustre client changeait et tournait à la mélancolie. Certes, il buvait et mangeait beaucoup, mais sa mine dénotait le spleen fatal qui accable les grands de la terre. Quelle ne fut pas son épouvante quand Son Excellence, l'oeil hagard, lui demanda:

— Mon ami, je voudrais acheter un revolver. Avez-vous un bon armurier dans la ville?

— Nein! Nein! s'écria M. Schmitzerholler.

— Alors, que l'on me fasse repasser ce rasoir, que l'on me prépare un bain très chaud et que personne ne me dérange.

C'était plus que n'en pouvait supporter un brave hôtelier, désireux de conserver un établissement calme et patriarcal, où se donnait rendez-vous une société allemande pleine de joie et non des neurasthéniques en proie à la monomanie du suicide.

— Son Excellence serait mieux soignée en haut de la montagne! bégaya-t-il.

Et il supplia Son Excellence de bien vouloir lui rendre immédiatement l'appartement, lequel — il n'y avait pas songé — était retenu par une famille royale dont l'arrivée était attendue

d'une minute à l'autre. En égard au dérangement, il faisait remise à Son Excellence du montant de sa note, qui arrivait au total de sept cent sept francs et des centimes. Il y ajoutait des excuses et un conseil:

— Que Son Excellence taigne se rendre à l'hôtel d'Alpion, chez mon gouvreur Birnenthal. C'est loin tu puit. Son Excellence sera bien dranguille!

Une heure après, Joseph trouvait, devant un horizon délicieux, le plus charmant des asiles. Il passa là cinq jours insouciant. Le sixième, il alla par les jardins, l'air égaré, et demanda à M. Birnenthal l'adresse d'un armurier. L'hôtelier n'hésita point:

— Au pazar, répondit-il. Pons revolver de marque.

"Celui-là est plus dur que l'autre, jugea Joseph. Peut-être soupçonnet-il quelque fumisterie. Allons jusqu'au bout." Il fit donc l'emplette d'un revolver qui portait un ours sculpté sur sa crosse, d'une boîte de cartouches, et revint dans le bureau.

— Voilà, dit-il. Avec cette arme-là, on serait sûr de ne pas se manquer si l'on en avait assez de la vie... Entre nous, monsieur Birnenthal, elle n'est pas si drôle que cela tous les jours, la vie, surtout quand on a de lourdes responsabilités, que l'on a perdu huit enfants et que l'on a vu sa femme fuir en Hongrie avec un tzigane...

— Ia! Ia! répondit M. Birnenthal.

Il était cinq heures. Lequec s'éloigna, d'un pas fatale, monta dans sa chambre, ferma les volets, alluma l'électricité et attendit une intervention qui ne se produisit point. A huit heures, il sortit, bousculant une troupe de gens qui stationnait dans l'antichambre, devant sa porte. Il perçut nettement la voix du propriétaire, qui murmurait: "Ce n'est pas pour aujourd'hui."

Le lendemain, la même scène se répéta. Lequec, menacé par la note, jugea prudent de ne point s'attarder aux subtilités et de filer comme le premier venu, en abandonnant sa valise. Comme il passait devant le bureau, la curiosité le poussa à entrer.

— Bonjour, monsieur Birnenthal, s'écria-t-il. Je ne me sens tout dispos; je vais faire une excursion, je ne rentrerai que très tard... Tout de même, ça va mieux aujourd'hui... Hier, j'avais des idées funèbres... Pour un peu, je me serais suicidé...

— Che sais, affirma M. Birnenthal.

— Comment! vous savez? Et vous ne m'avez pas arrêté! Quand ce ne serait que pour votre public, qui ne doit pas aimer des scènes de ce genre...

Alors, M. Birnenthal expliqua simplement:

— C'ai une clientèle d'Américains!

EGLANTINE

(Suite de la page 4)

pouffa, puis, tout doucement, on se guigna, on échangea des sourires bientôt mués en rires de plus en plus francs. Elle avait une voix de fausset dont elle ne put garder la fatigante attitude, en sorte qu'elle mêlait à ses tirades des "couacs" de vieux corbeau enrhumé. Ses gestes véhéments allongeaient des mains noueuses et véloces. Elle marchait à grands pas et s'empêtrait dans ses jupes. Bref, très puissante à coup sûr, cornélienne, mais pas ingénue pour un sou.

— C'est un homme, marmonna une grosse dame.

— Parbleu! grogna l'homme au nez mauve, c'est le garçon coiffeur de chez Barouillard!

Je vis Rose devenir livide. "Le garçon coiffeur de chez Barouillard!" murmura-t-elle... "alors, c'est... Adolphe!"

Autour de nous, les rires montèrent, gras d'abord, puis ironiques et cruels. Ils s'enflèrent en truculence, levant des pointes, dardant des traits, puis se gonflèrent en houle pour crever en bourrasque. Pauvre Rose! Elle cacha sa figure dans ses mains pour qu'on ne vît pas sa honte...

"Eglantine! Hou! Hou!" Le public trépidait, débridait sa joie énorme. On jetait à la cavalière ingénue des peaux d'orange, des mégots, des journaux roulés en boule, afin que cela fût plus drôle. Je riais à perdre haleine, sans pitié, sans vergogne, lorsque mes regards, soudain, se tournèrent vers Rose. Elle avait toujours la tête entre les mains et des larmes roulaient entre ses doigts...

Une demi-heure plus tard, alors que le public se retirait, je vis Adolphe s'approcher de nous. Rose haletait, la figure brouillée de pleurs.

— Allez-vous-en, cria-t-elle, véhémentement. Vous êtes stupide!... Tout le monde s'est moqué de vous!... Tout le monde, vous m'entendez!

*
* *

Le lendemain, d'une voix basse, elle me dit, en hochant la tête:

— C'est fini! Jamais je n'épouserai Adolphe.

Ce fut tout. Je remarquai que les fleurs bleues de ses yeux s'étaient fanées. La lumière s'en était retirée. Jamais plus je ne vis sourire les fleurettes ingénues. Eglantine avait tué Adolphe et anéanti du même coup les beaux rêves de la petite Rose.

HENRI-JACQUES PROUMEN



Faible Après l'Opération

"A la suite d'une opération, j'étais très affectée, faible, nerveuse et presque incapable de travailler. Ayant vu les réclames du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, je l'essayai et je crois qu'il m'a été d'un effet merveilleux. Plus de faiblesse, les douleurs ont cessé et mes nerfs sont beaucoup mieux. Je dis en toute sûreté que le remède de Lydia E. Pinkham m'a été d'un effet merveilleux."—Mme Wm. H. Beech-teller, Casier 143, Port Colborne, Ontario.

Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

Lydia E. Pinkham Medicine Co., Lynn, Mass., U.S.A., et Cobourg, Ont., Canada.

Gratuit pour l'Asthme Durant l'Hiver

Une méthode remarquable pour venir en aide aux asthmatiques — Faites venir aujourd'hui un essai gratuit

Si vous êtes sujet à de terribles attaques d'asthme en temps froid ou humide; si vous étouffez et avez peine à respirer, écrivez aussitôt à Frontier Asthma Co., pour recevoir un essai gratuit de leur remarquable méthode. Peu importe où vous vivez, et que vous ayez foi ou non dans les remèdes, faites venir cet essai gratuit. Si vous avez souffert toute votre vie et tout essayé sans succès; même si vous êtes absolument découragé et avez abandonné tout espoir, faites venir aujourd'hui cet essai gratuit.

Vous constaterez ainsi ce que le progrès peut faire pour vous, en dépit de tous vos désappointements passés dans la recherche d'un soulagement contre l'Asthme. Cet annonce est publiée dans le but de faire bénéficier tous les asthmatiques d'une méthode progressive en leur faisant essayer gratuitement une méthode de qui a rendu service à des milliers d'asthmatiques. Ne tardez pas.

COUPON D'ESSAI GRATUIT
FRONTIER ASTHMA CO.,
913-J, Frontier Bldg., 462 Niagara St.,
Buffalo, N.-Y.

Veuillez envoyer un essai gratuit de votre méthode à :

Poils

et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA" produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à

Gypsa Products Co. S.A. 55 W. 42 St., New-York

L'Illusion de M. le Président

(Suite de la page 39)

sidérer comme un magistrat jaloux avant tout de sa dignité. Il venait de se compromettre irrémédiablement.

Cette pensée l'empêcha de fermer l'oeil pendant toute la nuit. Et cependant, lorsqu'il analysait avec plus de calme le sentiment auquel il avait obéi, cette impulsion subite et irrésistible qu'il n'avait pu maîtriser, en dépit des reproches qu'il s'adressait pour avoir oublié la réserve qui lui était imposée par sa situation, il n'éprouvait aucune honte de ce qu'il avait fait. Était-il coupable d'avoir cherché, dans une folle illusion, à revivre les impressions de son enfance en abolissant momentanément, au rythme évocateur de cette ancienne valse, le souvenir écrasant de ses tristesses et de ses deuils?

Hélas! sur le manège même, affolé par la peur d'être surpris en cette posture ridicule, il était resté M. le président du tribunal de Saint-Romain!...

III

En se rendant au Palais, le lendemain matin, aux regards qui lui étaient décochés, il n'eut aucune peine à deviner que la nouvelle était en effet connue de tous. Des boutiquiers accouraient sur le seuil de leur porte et le dévisageaient avec des demi-sourires ou bien le considéraient avec une expression d'effarement, ainsi qu'un phénomène.

Au tribunal, devant les portes de la salle d'audience, magistrats, avocats et avoués, confondus dans un même groupe, causaient avec animation. A sa vue toutes les voix s'étaient tues dans une gêne subite. M. Lespic se voyait l'objet d'un nouvel examen plus discret, mais non moins pénétrant. Les mains s'étaient tendues vers lui avec un empressement qui lui avait paru plutôt un témoignage d'apitoiement sincère que d'affectueuse déférence.

Il ne fut ni surpris ni ému de cet accueil différent de celui auquel il était accoutumé, bien qu'il ne se méprît pas sur les sentiments qu'il inspirait à cette heure. Ce fut lui qui rompit le silence.

— Messieurs, fit-il, à vous tous qui appartenez à des titres divers à la grande famille judiciaire, je dois une explication. Vous l'attendez sans doute, et il répugnerait à mon caractère de ne pas vous la donner avec une entière franchise, avec toute la sincérité

dont je suis capable. Dans la situation que j'occupe ai-je commis une faute grave en cédant hier soir au mouvement que vous connaissez? Ne puis-je invoquer ces circonstances atténuantes que vous réclamez si souvent, Messieurs du barreau, et que nous accordons quelquefois aux malheureux qui comparaissent à notre tribunal?

Mais ce vieux manège grinçant et délabré avec son orgue jouant une valse populaire au temps de mon enfance, m'a rappelé soudain ces jours lointains, mes joies, mes enthousiasmes du jeune âge. Tout cela, à la pâle lueur des lampes, a surgi de l'ombre du passé; tout cela, avec une tristesse poignante, par le contraste du chagrin qui m'accablait aujourd'hui, a jeté le tumulte en mon cerveau et dans mon coeur qui s'est mis à battre à grands coups. Que vous dire de plus? Je n'ai pas été le maître de ma volonté. Il m'a semblé que j'allais redevenir pour un instant l'enfant insouciant que j'ai été, que j'allais revivre ces impressions naïves d'autrefois. Rêve insensé!... je me suis enfui plus abattu, écrasé par la certitude de notre impuissance à combler, même par une illusion fugitive, l'abîme qui va s'élargissant à mesure que nous approchons du terme fatal!

Voilà ma confession, messieurs; j'ai tenu, avant l'audience, à vous la faire sans restriction. Un mot encore... Mon acte ne sera sans doute pas interprété par tous de la même façon simple que je viens de vous l'exposer moi-même. J'ai donc l'honneur de vous annoncer que j'adresserai aujourd'hui à M. le président de la Cour d'appel, en le priant de vouloir bien la transmettre à M. le garde des sceaux, ma demande de mise à la retraite.

De nouveau, toutes les mains se tendirent vers M. le président Lespic. — Merci, messieurs, dit-il en s'inclinant.

Et, grave et solennel, de son allure hautaine de magistrat qui, en dépit de l'âge et du malheur qui avaient courbé sa taille, se redressait toujours avec fierté au moment de remplir ses fonctions, considérées comme un sacerdoce auguste, il se dirigea vers son cabinet pour revêtir la toge qu'avaient, comme lui, portée dignement ses aïeux — tous ceux de sa race — la toge qu'il ne pourrait transmettre à son tour à un fils, telle qu'il l'avait reçue, pure de toute souillure!



Ne négligez pas un RHUME

UN mauvais rhume de poitrine ou de gorge — susceptible de s'aggraver rapidement — cède généralement, dès la première application, au bon vieux Musterole. Pour qu'il soit le plus efficace, mettez-en une fois par heure pendant cinq heures.

Opérant comme un masseur expert, ce fameux mélange d'huile de moutarde, de camphre, de menthol et autres ingrédients salutaires apporte un soulagement naturel. Il pénètre et stimule la circulation du sang, contribue à faire disparaître l'infection et douloureux. Employé par des millions depuis 20 ans. Recommandé par médecins et gardes-malades. Ayez toujours Musterole sous la main.



Meilleur qu'un emplâtre de moutarde

HEUREUSE GAGNANTE

Nous apprenons avec plaisir que Mlle Alice Aubey demeurant au No 90 rue Gordon, Montréal, a été l'heureuse gagnante du grand premier prix du récent concours organisé par la Compagnie AMERICAN MAIL DEALERS DE QUEBEC qui offrit dernièrement la somme de \$200.00 en prix par la voix des journaux dans un concours original.

Un chèque pour le montant de \$100 a été adressé à l'heureuse gagnante du premier prix de même qu'aux quatre autres gagnants dont \$50 deuxième prix à Mlle Marie Rose Benoit, 7647 Henri Julien, Montréal. \$25, 3ème prix, à Mlle Carmel Primeau, 840 du Collège, St-Henri, Montréal. \$15, 4e prix, à Mlle Hermionne Brault, 928 Hibernia, Montréal, et \$10, 5e et dernier prix à M. J. E. Tremblay, St Damase, Co L'Islet, P. Q.

L'on nous annonce aussi que la compagnie American Mail Dealers a également distribué des milliers de primes en marchandises à ses concurrents qui n'ont pas gagné de prix en argent.

Le Parfait Point d'Ourlet

ACCESSOIRE POUR POINT D'OURLET PARFAIT ET PICOT — PRIX, \$1.25
Garanti contre remboursement. La plus grande invention pour la ménagère. S'adapte à toutes les machines à coudre. Se paie en 10 minutes. Point d'ourlet aussi beau que celui fait par une machine de \$275. Payez le facteur. Argent remboursé au bout de 5 jours si non parfaitement satisfait.

HEMSTITCHER CO., Box 1, Georgetown, Ont.

L'usage des Miller's Worm Powders assure la santé aux enfants en tant qu'il s'agit de troubles causés par les vers. Une mortalité élevée parmi les enfants est due aux vers. Ceux-ci minent la force des enfants au point qu'ils ne peuvent plus lutter pour la vie et succombent à la faiblesse. Cette préparation promet la santé et tient ses promesses.



Retour d'Age et Optimisme...

Pourquoi redouter les choses que l'on ne peut empêcher? ... ne vaut-il pas mieux regarder la vérité en face... gaiement... et prendre les mesures préventives nécessaires. Le Retour d'Age est un changement normal... et la Nature est rarement rebelle chez une personne en parfaite santé... l'important est donc de maintenir l'état de Santé... de rester gaie... calme... pourquoi craindre quand vous pouvez prendre les Pilules ROUGES, préparées spécialement pour les Femmes de tout âge, aux moments critiques de leur vie. Les Pilules ROUGES ont aidé depuis un grand nombre d'années la majorité des femmes du Canada et des Etats-Unis à traverser sans encombre cette période difficile.

Les symptômes avertisseurs sont des poussées de chaleur au cerveau, suivies de frissons, un manque de balance dans votre santé, dans vos émotions, dans votre sommeil, une nervosité extrême, un sentiment de dépression accentué, des craintes irraisonnées, de l'anxiété, des palpitations, des étouffements. Il est donc **IMPORTANT** quand ces symptômes se manifestent d'être prudentes, de tenir votre sang riche, mais fluide... et d'éviter les complications qui amèneraient de l'hydropisie, du rhumatisme, de légères attaques de paralysie, de l'urticaire et la raideur des articulations.

"Pendant quinze ans, j'ai souffert de maux d'estomac, de palpitations de coeur, d'étourdissements, de faiblesse générale, de lassitude dans les membres et de douleurs internes. C'était la période de l'âge critique que je traversais. Le médecin qui me traitait me disait que seule l'opération pouvait me rétablir. L'on me transporta à l'hôpital parce que j'étais décidée à subir cette opération, mais après un dernier examen, mon mari en décida autrement et voulut que je consulte le médecin de la Cie Chimique Franco-Américaine. Je me fis donc transporter à Montréal d'où je demeurais à quelques milles seulement et là je me mis sous les soins du médecin de la Cie Chimique."



que Franco-Américaine. Pendant trois ans, j'ai suivi ses conseils à la lettre et j'ai fait usage en même temps des Pilules ROUGES. Tous mes maux d'estomac, palpitations faiblesse, etc., disparurent, et je me suis sauvée de l'opération. Depuis dix ans je suis très bien et bien qu'agée de 60 ans, je fais une meilleure journée d'ouvrage que quand j'étais jeune femme et je suis persuadée que je suis redevable aux Pilules ROUGES de la santé et des forces dont je jouis à mon âge. C'est le seul remède qui ait ma confiance."

Mme L. ALLAIRE,

82, Social St., Woonsocket, R.I.

CONSULTATIONS MEDICALES GRATUITES. — Afin d'aider votre traitement vous pouvez consulter GRATUITEMENT à son bureau ou par correspondance notre Médecin qui vous indiquera toujours le meilleur régime à suivre. Dans les cas impossibles à traiter par correspondance ou requérant une intervention chirurgicale, notre Médecin vous dirigera aux meilleurs médecins et chirurgiens de votre localité. Les Pilules ROUGES sont fabriquées seulement par la Cie Chimique Franco-Américaine Ltée, 1570, rue St-Denis, Montréal. Traitement facile à suivre... à la Maison... au Travail... en Voyage... Demandez à celles qui les ont employées... Impossible de vous traiter mieux et à meilleur marché. 50c la boîte ou 3, \$1.25.

PROTEGEZ-VOUS... REFUSEZ les SUBSTITUTIONS... EXIGEZ LES VERITABLES

Pilules ROUGES

pour les FEMMES PALES et FAIBLES



Ce qu'est OVONOL!

"Ma petite fille après avoir pris deux bouteilles d'OVONOL a paru beaucoup plus forte; alors j'ai continué de lui en faire prendre, elle est très bien maintenant. J'ai confiance à votre bon remède Ovonal comme tonique."

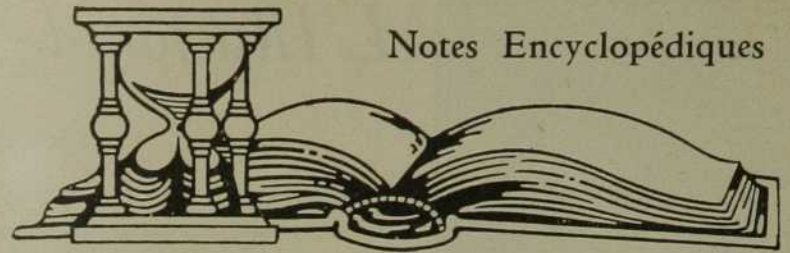
Mme ODELIE ROY,

St-Louis de Pintendre, P. Q.

OVONOL est un composé d'Extrait de Foie de Morue, d'Iode, de Jaune d'Oeuf, d'Hypophosphites, préparé spécialement pour favoriser la croissance chez les enfants pâles, anémiques, maigres, pleurards, n'ayant pas de goût pour la classe souffrant de Maux de Gorge, d'Oreilles, d'Yeux, de Riffle ou autres Eruptions dans la figure et sur le corps, manquant d'Appétit, de Sommeil.

OVONOL est agréable au goût—les enfants le prennent avec plaisir—il s'assimile parfaitement et vous avez l'assurance qu'en le leur donnant—vous leur communiquez des Germes de Santé et de Résistance aux maladies de toutes sortes. \$1.00 la bouteille.

OVONOL pour les ENFANTS



Notes Encyclopédiques

Toronto, en langue indienne, signifie "lieu de rendez-vous".

* * *

Toutes les peintures trouvées dans Pompéi sont anonymes.

* * *

Le fleuve Mississippi portait autrefois le nom de Mish-Sipokani.

* * *

Le mont Assiniboine a été escaladé pour la première fois en 1901.

* * *

La ville d'Antioche au temps des Croisades était entourée de murailles.

* * *

La ville d'Anvers, en Belgique, avait 200,000 habitants au XIIIe siècle.

* * *

Charles V, le Sage, fut nommé roi de France en 1364. Il était le fils de Jean le Bon.

* * *

Gabriel d'Annunzio était encore au collège lorsqu'il publia son premier recueil de poésies.

* * *

La ville de Vancouver, dans la Colombie Anglaise, a une population qui dépasse 200,000 habitants.

* * *

Pour composer dix pages du feuilleton du Samedi, il faut que le linotypiste touche 73,440 lettres.

* * *

Jérémie fut le plus grand des quatre prophètes d'Israël. Il naquit à Anatoth en 650 avant J.-C.

* * *

La ville de Matmata, en Tunisie, comprend une population de 5,000 habitants qui vivent tous dans des cavernes.

* * *

Le tableau L'Angelus, de Millet, a été vendu par le peintre au prix de 800 francs en 1860 et adjugé au prix de 600,000 francs en 1889.

* * *

Avant le XIIIe siècle, en France, les seigneurs avaient le droit d'ennoblir. Après cette époque cette prérogative fut réservée uniquement au roi.

* * *

Une femme travaille actuellement à Vienne pour le salaire de cinq dollars par mois. Cette femme, autrefois, avait un revenu annuel de un million de roubles. Elle s'appelle la princesse Ida, la fille du prince Sulkovsky.

On compte 30,000 juifs dans la ville de Toronto.

* * *

Le jappement du chien peut être entendu à 4 milles de distance.

* * *

On peut faire 284,528,211,840 jeux différents avec les dominos.

* * *

Un couple d'hirondelles consomme plus de 3,000 insectes par semaine.

* * *

Le plus grand stadium connu était à Athènes; il contenait 350,000 personnes.

* * *

La vallée la plus profonde de l'Europe est la vallée de Ordésa, dans les Pyrénées.

* * *

En Norvège il est absolument interdit de couper un arbre sans être tenu d'en planter trois.

* * *

Il faut une force deux fois plus considérable pour arrêter une locomotive que pour la faire partir.

* * *

La province de Québec produit environ 80 pour cent de l'amiant employé dans le monde entier.

* * *

A cent cinquante pieds au dessous du niveau de la mer la pression est de 65 livres au pouce carré.

* * *

2,250,000 personnes paient la taxe du revenu en Angleterre; soit cinq personnes sur chaque cent habitants.

* * *

Dans une seule minute une machine à couper les allumettes coupera au-delà de 40,000 bouts d'allumettes.

* * *

Tous les lacs d'Ecosse sont excessivement profonds; le lac Loch-Marre a plus de mille pieds de profondeur.

* * *

Les huîtres ne peuvent vivre que dans l'eau possédant trente-sept pour cent de sel par chaque mille parties d'eau.

* * *

Pour construire un hôtel à Ashville, dans la Caroline du Nord, on a enlevé une montagne. Le coût total a été de un million de dollars.

*Un magnifique roman d'amour, reproduit avec
l'autorisation spéciale de l'auteur*

dans **La Revue Populaire**
DE FEVRIER

UN ROMAN QUE VOUS LIREZ ET RELIREZ.

MARIAGE SECRET

PAR DYVONNE

NOTE IMPORTANTE – Nous tenons à signaler à notre clientèle que *La Revue Populaire*, sous son nouveau format, contient *deux fois plus* de lecture que l'ancien format, chaque page du nouveau format comprenant *deux pages et quart* de l'ancien. L'ancien format contenait 130 pages. Les 84 pages du format actuel *égale*nt environ 200 pages de l'ancien.

"LA REVUE POPULAIRE" DU MOIS
DE FEVRIER SERA EN VENTE
LE 29 JANVIER

Malgré les dépenses considérables que nous faisons
pour améliorer sans cesse VOTRE *Revue Populaire*,
son PRIX reste TOUJOURS LE MEME :

15 sous

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois
(Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois)
d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

PROGRESSION

DE tous les facteurs du Progrès, l'Electricité est peut-être celui qui a contribué le plus puissamment au bien général des nations. Et le Canada, d'année en année, participe de plus en plus aux avantages que lui apporte le développement de la Science, de l'Electricité.

Il en est résulté que le champ d'action de la "Northern Electric Company" s'étend aujourd'hui d'un océan à l'autre. Ses vastes usines fabriquent des appareils téléphoniques et leurs multiples accessoires; les câbles géants et les fils—plus ténus qu'un cheveu—qui servent à transmettre le courant; les avertisseurs d'incendie, sauvegarde de nos biens et de notre existence même; l'outillage phono-cinématographique, source d'un agréable délassement; et nombre d'autres appareils électriques, utiles et commodes à la fois.

La chaîne complète des entrepôts-succursales de cette Compagnie lui permet aussi d'offrir au public des dispositifs électriques, de marques renommées, destinés à alléger la tâche des ménagères.



Northern Electric
 COMPANY LIMITED
 Fabrication Nationale d'Outillage Electrique